

A close-up photograph of several green fern fronds, showing the intricate, feathery texture of the leaves. The fronds are arranged vertically, with some in sharp focus and others slightly blurred in the background, creating a sense of depth. The lighting is soft, highlighting the vibrant green color of the foliage.

Pierre Lauzon

Les têtes de violon

Les éditions Pommamour

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Lauzon, Pierre, 1946-

Les têtes de violon

ISBN 978-2-9804256-8-4 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-9-1 (Version cédérom)

ISBN 978-2-924023-00-6 (Version imprimée)

1. Titre.

PS8623.A97T47 2011 C843'.6 C2011-942064-3
PS9623.A97T47 2011

© Tous droits réservés

Pierre Lauzon et Les éditions Pommamour, 2011

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec, 2011

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada, 2011

ISBN 978-2-9804256-8-4 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-9-1 (Version cédérom)

ISBN 978-2-924023-00-6 (Version imprimée)

Du même auteur :

- Pour une éducation de qualité, essai, Éditions Quinze, 1977
- Vérité, quelle vérité?, essai, Éditions Pommamour, 1994
- Coudonc! (sous le pseudonyme de Johnny Marre), essai, Éditions Pommamour, 1997
- Salut, p'pa!, roman, Éditions Pommamour, 2010
- Une école pour le Petit prince, essai, Éditions Pommamour, 2011



Les éditions Pommamour : pommamour@yahoo.ca
www.pommamour.com
www.pommamour.ca

NOTE IMPORTANTE :

Ici et là, dans le texte, vous trouverez l'icône suivant . C'est une invitation à suivre un hyperlien qui vous amènera à visionner, mais surtout à entendre une musique, une chanson, un texte, un souvenir qui est en lien avec ce que vous venez de lire. Cet hyperlien n'est nullement essentiel à la compréhension de ce roman. Il n'est là qu'à titre complémentaire. Libre à vous alors de cliquer sur cet icône et d'accéder à YouTube, pour revenir ensuite au texte après l'écoute.

Il va sans dire que ces hyperliens sont existants au moment de la publication de ce livrel, mais que nous ne saurions en assurer leur existence à long terme.

Les têtes de violon

roman

Sur les cordes de mon cœur
dépose l'archet de ton amour

Un vent de liberté...



-Es-tu prêt, le grand?

Cette voix à travers la moustiquaire de la porte de la cuisine, quel cadeau! Une moustiquaire, ajourée à plusieurs endroits, comme autant de portes ouvertes pour les moustiques de tout acabit. Une voix, chaude et mâle, véritable déclencheur de mes vacances.

Le ciel avait revêtu ses plus beaux habits marins. Le soleil n'aurait, pour rien au monde, voulu rater ce rendez-vous annuel, béni des dieux. La conjoncture des astres ne pouvait être plus favorable à un été merveilleux. J'y croyais tellement qu'un vent contraire n'aurait présagé que de grands malheurs, à mes yeux.

Depuis déjà quatre ans, chaque lendemain de la Saint-Jean-Baptiste n'était pas comme les autres jours. Les classes à peine terminées, l'oncle Raoul venait me chercher pour passer une grande partie de

l'été au chalet avec Mémère. Ma mission : être le signal d'alarme en cas de problème de santé et le dépanneur de ma grand-mère.

Le frère de mon mère demeurait, de loin, mon oncle préféré. Certes, il n'avait pas grand mérite. C'était en quelque sorte un effet secondaire de sa mission. Malgré de nombreux frères et sœurs, l'oncle Raoul avait hérité, sans trop le chercher, de veiller sur sa mère vieillissante et de lui servir de taxi pour ses petits, comme pour ses longs déplacements. Sans ce devoir familial, il n'aurait guère fait partie aussi souvent de ma jeune vie.

Ma mère était la plus jeune des douze enfants vivants de Mémère. Elle avait des neveux et nièces presque aussi âgés qu'elle. C'est ce qui explique, sans l'ombre d'un doute, le peu d'intérêt que moi, ainsi que mes frères et sœurs, nous suscitons auprès de la parenté de ma mère et, plus particulièrement de nos oncles. L'oncle Raoul faisait exception à mes yeux.

Mon père aussi était le plus jeune de sa famille de onze enfants. Grand-maman Estelle était moins présente dans nos vies. Elle demeurait si loin. Son retour vers sa région natale, après le décès de

mon grand-père Alexis, nous empêchait d'avoir des liens aussi forts qu'avec Mémère Blanche que nous côtoyions plus souvent.

Pour toute la parenté, nous étions toujours les petits derniers. Nous avions eu tellement de cousins et de cousines pour les émerveiller auparavant, sans parler des enfants de quelques-uns d'entre eux. Nous n'étions que de la redondance. Ajouté au fait que mon père n'avait pas d'auto et que nous n'étions donc pas « sorteux », comme disait trop souvent ma mère pour expliquer notre sédentarité, nous ne faisions pas le poids dans le vaste portrait parental. Nous n'étions que de nouvelles petites branches dans l'arbre généalogique déjà très chargé des deux familles.

J'avais travaillé avec acharnement et sans relâche pendant dix mois. Je l'avais fait davantage pour satisfaire les attentes des adultes que par motivation personnelle. Pour mes parents qui, en plus d'être les bébés de leur famille et dont il importait de prouver qu'ils étaient du même calibre que les plus vieux, vivaient très modestement, leur richesse se devait d'être leurs enfants. Ces derniers seraient donc soutenus pour qu'ils puissent atteindre leurs plus hauts sommets. La recherche de l'excellence en tout était la principale ligne de conduite

pour leur éducation. Des enfants instruits et bien élevés, était le leitmotiv de mon père et de ma mère.

C'est pourquoi cette invitation annuelle à quitter l'emprise familiale qui m'étouffait et à vivre dans un tout autre univers constituait mon plus beau cadeau de fin d'année. Il éclipsait largement les nombreux livres et autres babioles de la récente distribution des prix à l'école. Comme je raflais très souvent des premiers prix dans plusieurs catégories scolaires, la nouveauté avait perdu de son éclat en cette fin du primaire. Il faut reconnaître que ces prix à forte saveur religieuse, sinon terne, n'avaient guère la possibilité d'exciter un jeune ado à la recherche inconsciente encore d'univers plus exaltants.

-Dépêche-toi! Ta grand-mère nous attend dans le camion. Il ne faudrait pas la faire attendre au grand soleil!

Par la fenêtre aux rideaux fleuris, au-dessus de l'évier de la cuisine, dans notre petit logement du deuxième étage, je reconnus le cher vieux camion de l'oncle Raoul, plus rouillé que bleu, avec sur la porte en lettres blanches défraîchies « Raoul Paquette, menuiserie générale, TA5-6487 ». Son camion avait tout de même fière allure sur la petite rue de notre patelin.

C'était un vieux Chevrolet, naturellement. L'oncle Raoul ne jurait que par cette marque. De tous temps, il restait fidèle au génie de cette marque, comme il disait. C'était du solide. C'était pas tuable, se plaisait-il à rajouter. Son vieux camion ne comptait plus les milliers de milles qu'ils avaient parcourus. L'oncle Raoul était vraiment fier de la fidélité de sa monture.

Mémère attendait patiemment sur la banquette du camion. Dans sa pose habituelle, elle regardait, immobile, la rue devant elle, ne bougeant qu'à peine ses lèvres pour réciter son chapelet, une façon comme une autre de tuer le temps. Elle portait sa robe bleu pâle des grands jours et son éternel chapeau bleu foncé en paille, ceinturé d'un large ruban rose.

Elle aimait être coquette, même si elle avait passé l'âge de séduire, se plaisait-elle à nous répéter souvent. Sous un sourire, elle dissimulait mal une profonde nostalgie d'une jeunesse trop rapidement éclipsée par les contraintes de la vie. À 74 ans, à ses yeux, l'amour ne pouvait plus habiter sa vie. À cet âge, elle se refusait de rêver encore d'amour.

-Mais entre donc deux minutes, Raoul! Tu dois bien être capable de t'asseoir deux minutes pour prendre un café ou une bière, lui lança

Diane, tout en s'essuyant les mains sur son tablier fleuri de mère active avec ses six enfants, fruits de six grossesses presque consécutives. Puis, dis à maman de monter nous voir un petit peu. On se voit si peu souvent.

-Non! Non! Je ne peux pas être longtemps. La mère a de l'ouvrage qui l'attend au chalet. Puis moi aussi, j'ai de l'ouvrage sans bon sens. C'est ma plus grosse saison.

Beau temps, mauvais temps, été comme hiver, l'oncle Raoul n'avait jamais le temps de s'arrêter. Il avait toujours trop à faire. Nerveux, constamment préoccupé, les doigts jaunis par la nicotine de ses cigarettes à la chaîne, il transportait sans cesse son grand corps frêle d'une ville à l'autre, d'un boulot à un coup de main.

Il faisait partie de cette race d'humains qui se donnent, plus ou moins consciemment, pour mission de vivre avant tout pour les autres, de satisfaire leur soif insatiable de besoins. Il le faisait le plus souvent au détriment de sa femme et de ses enfants,



pourtant son premier cercle d'humains. Même s'il n'était pas un grand pratiquant, le principe d'aider son prochain, tel que lui dictait sa religion catholique, était profondément ancré en lui. « Le bon Dieu m'a donné la santé, disait-il pour se défendre. Il faut bien que je m'en serve! »

-Louis, va chercher Mémère! Vous êtes bien capable de prendre le temps de souffler un petit peu! Ce n'est pas deux minutes qui vont vous mettre si en retard. Il faut prendre le temps de vivre de temps en temps!

-Non! Non! Je t'assure, Diane, qu'on est vraiment pressé. Ce sera pour la prochaine fois, ma petite sœur. T'arrives-tu, le grand?, finit par répondre un oncle Raoul de plus en plus exaspéré.

-Oui! Oui! Mon oncle, j'arrive.

J'avais toujours aimé cette façon chaleureuse qu'avait mon oncle de m'appeler. Même si j'étais l'aîné de ma famille et un premier de classe, on ne se gênait pas, à la maison tout comme à l'école, pour me rappeler que je n'étais, somme toute, qu'un p'tit cul et que j'avais surtout intérêt à ne pas me prendre pour un autre, ce qui n'était guère dans ma nature, étant plutôt solitaire, renfermé.

Avec l'oncle Raoul, ce n'était pas la même chose. Avec lui, je me sentais quelqu'un d'important, ce qui n'était presque jamais le cas avec tous les autres adultes que je côtoyais quotidiennement ou à l'occasion, sauf Mémère, bien entendu. Cet oncle savait tellement me donner le goût de m'aimer un peu, en dépit de la vie, même s'il me parlait rarement. Il faisait partie de cette race d'êtres nullement exceptionnels en apparence, mais dont leur seule présence marque chaque moment de notre existence. Juste sa façon de vivre, juste sa façon de ne pas me traiter en être inférieur parce que j'étais encore un enfant, juste sa façon de me parler comme si nous étions égaux, parce qu'étant humains tous les deux, faisaient toute la différence. Mais quelle différence!

Je courus vers la petite chambre que je partageais avec deux de mes frères. Alors que j'avais droit à l'espèce de lit-capitaine sur lequel mon père avait expérimenté ses premiers et, sans doute, ses derniers moments comme bricoleur, Jacques et Luc aimaient s'échanger régulièrement le haut et le bas de leurs lits superposés. Sur mon oasis reposaient déjà mes bagages pour la période estivale.

Je revins dans la cuisine avec ma grosse valise brune, toujours trop lourde pour moi, et mon sac de couchage que j'apportais à chaque

année et qui ne servait jamais parce que Mémère avait toujours une bonne raison pour repousser la nuit tant attendue où je pourrais dormir à la belle étoile. J'avais bon espoir que cette année, avec mes treize ans bien sonnés, Mémère aurait moins d'inquiétude pour son petit-fils et me laisserait vivre enfin ce vieux rêve de vacances.

-Mais pourquoi tu apportes ton sac de couchage? On a tout ce qu'il te faut au chalet, me précisa mon oncle.

-C'est au cas où je déciderais de coucher à la belle étoile, comme les scouts.

-Tu parles d'une idée!, rétorqua maman.

Ma mère trouvait que son plus vieux avait un peu trop souvent des idées saugrenues. Elle avait beaucoup de difficultés à me cerner, à savoir comment me prendre. Pour elle, depuis plusieurs années, je faisais partie du club des enfants difficiles, presque candidat à l'École de réforme. Elle n'avait pas capitulé, mais c'était tout juste.

En fait, c'est la pression peu subtile que mon père exerçait sur ma mère qui ne lui laissait guère le choix. Il ne se gênait pas pour lui souligner régulièrement que lui travaillait à l'extérieur, sur les chiffres, pour la faire vivre et pour nourrir ses six bouches trop

gourmandes, que lui ne pouvait tout faire et que, selon lui, elle n'avait que cela à faire, s'occuper de l'entretien de la maison et de la bonne éducation de leurs enfants. Il allait même jusqu'à dire parfois qu'il l'enviait et qu'il ne demanderait pas mieux que de changer de place avec elle. Donc, quand il revenait du travail, il ne voulait pas entendre parler, et, encore moins, avoir à régler les problèmes familiaux, même si ma mère aurait souhaité ardemment une présence masculine à ses côtés, à certaines heures.

-Alors, t'en viens-tu?, coupa court l'oncle Raoul en m'ouvrant la porte et en saisissant ma valise.

Tout le monde le suivit dans l'escalier jusqu'au camion. La valise alla rejoindre les bagages de Mémère, les boîtes d'épicerie, le coffre à outils et des matériaux de construction dans la boîte du camion. Je lançai mon sac de couchage à travers ce regroupement insolite.

-Salut, ma fille! Où as-tu mis tes autres petits?

-Ah! Ils sont partis au parc. C'était l'ouverture des terrains de jeux. Ils ne voulaient pas manquer la parade. Une chance qu'il y a ça, l'été!

-Puis, comment va ton Roger?

Mémère avait peu d'estime pour ce gendre qui était mon père. Elle n'avait jamais trouvé que c'était un bon parti pour sa fille. Elle n'avait pas compris non plus pourquoi sa Diane, si belle, ne s'était pas intéressée davantage au fils du médecin qui l'avait pourtant courtisée pendant une longue période, sans succès. Mémère déplorait constamment la misère dans laquelle sa fille s'était mise volontairement. Elle n'avait jamais voulu intervenir dans les choix de vie de ses enfants.

Mais elle n'en avait pas moins pour autant ses appréciations qu'elle se faisait un devoir de garder pour elle. C'était d'ailleurs une des raisons pour laquelle elle venait me chercher ainsi à chaque été. Avant tout, j'étais certes un élément de sécurité en cas de problèmes graves, pour ma grand-mère et pour la parenté. Toutefois, en m'éloignant de cette façon de la maison pour la durée de ces longues vacances estivales, Mémère cherchait à alléger du même coup le fardeau de ma mère. Au fond, cela faisait l'affaire de tout ce beau monde, moi, y compris.

-Bien occupé, lui aussi. Il n'a pas le choix! Il pense bien que son patron va lui donner deux semaines de vacances cette année, même si l'été, il y a pas mal d'ouvrage à la shop.

Mon père avait toujours fait trente-six métiers, trente-six misères, précisait souvent ma mère, pour essayer de joindre les deux bouts, comme il disait. Depuis deux ans, il avait réussi à se trouver un emploi stable dans une usine de produits alimentaires. Depuis



quelques mois, il était même devenu opérateur de machines. La plupart du temps, il avait la responsabilité d'une machine qui mettait les étiquettes sur les pots d'olives ou sur les boîtes de jus. Il

trouvait souvent son travail ennuyant. Il s'amusait alors à mal ajuster sa machine pour mettre un peu d'action dans sa journée.

Pour l'été, durant la récolte des cornichons, il était question qu'on lui confie la machine à Dill Pickles et qu'il ait la supervision des employés sur sa chaîne de travail chargés de finir de remplir les pots éjectés de la machine. Il sentait qu'il prenait de l'importance et que le jour n'était pas loin où il serait sans aucun doute contremaître. Alors, terminées les petites jobines pour arrondir les fins de mois. Enfin, il pouvait entrevoir le bout du tunnel. Il songeait même à acheter un petit bungalow en banlieue.

-Je l'espère bien pour vous autres. Vous l'auriez bien mérité. Vous en profiterez pour venir passer quelques jours au chalet. Ça vous fera du bien. On se tassera. Il a de la place pour tout le monde!

-Je vais en parler à Roger. Comptez sur moi! On ne sort jamais, même pas pour aller aux petites vues!

Depuis déjà quelques instants, j'avais pris place sur la banquette en cuvette noire du camion, trônant fièrement sur la couverture de laine écossaise que l'oncle Raoul étendait toujours sur le siège quand il embarquait sa mère. Cette couverture avait pour unique fonction de camoufler l'usure et la saleté du siège d'un camion fait, aux yeux de l'oncle Raoul, avant tout pour l'ouvrage plutôt que pour les apparences.

Entre Mémère et mon oncle, j'avais encore une fois l'impression de partir à l'aventure, de respirer déjà un vent de liberté. Car je détestais l'été à la ville. Notre hangar du deuxième étage avec sa ruelle adjacente ne provoquaient pas le même enthousiasme chez moi que chez mes frères et sœurs. Je n'y trouvais aucun intérêt prolongé. Pour les rares fois que j'y suis allé, les terrains de jeux me semblaient beaucoup trop enfantins pour moi. Je compris donc très vite que je

n'étais pas un gars d'asphalte, que j'avais besoin de grands espaces et de calme. C'est pourquoi je n'ai jamais hésité une seule seconde à accepter l'invitation de Mémère année après année.

-Tu ne m'embrasses pas avant de partir?, me reprocha ma mère avec justesse. On va être un petit bout de temps sans se voir.

Elle avait raison, mais, dans ma tête, j'étais déjà parti depuis plusieurs minutes. De toute façon, les effusions étaient davantage monnaie rare entre nous deux. Nous étions plus souvent à couteaux tirés. Elle n'appréciait pas le ciel que je lui faisais gagner et moi, je me révoltais d'être continuellement le premier suspect de tous les problèmes ou incidents qui pouvaient survenir dans ma famille, uniquement parce que j'étais l'aîné et que je devais donner l'exemple.

Je m'étirai par-dessus Mémère, vers la fenêtre ouverte, et je déposai rapidement un léger baiser sur la joue tendue de ma mère. Elle insista pour en avoir un plus beau. Je m'exécutai tout aussi rapidement. Elle en profita pour embrasser également sa mère.

-Bon! Allons-y! Vous viendrez faire votre tour, laissa tomber l'oncle Raoul en introduisant la clef dans le contact. Vous connaissez l'adresse.

-C'est ça. Et vous aussi. Louis, n'oublie pas de me donner de tes nouvelles! Téléphone-moi ou écris-moi.

Le camion démarra en toussotant un tantinet et disparut assez rapidement au coin de la rue. Diane restait seule sur le trottoir, un peu soulagée de voir partir son Louis pour ces semaines de vacances qui n'en sont pas pour les parents, sentant cependant le vide de son absence qui s'installait déjà. Elle regarda tout autour d'elle, cherchant un visage connu à qui elle aurait pu en parler pour rétablir le lien avec sa vie. Il n'y avait que des voitures stationnées ou de passage, et des balcons désertés. Elle replaça quelque peu ses cheveux blonds négligés et s'en retourna lentement vers son logement où elle était sûre que le devoir l'appelait et saurait se charger de sa vie.



Que la route est belle, belle...



Laissant la ville derrière nous, nous avons emprunté un petit chemin de campagne, ces rangs parfois sinueux et souvent cahoteux. Encore cette année-là, je remarquai un premier salut de l'oncle Raoul sur cette route où il n'y avait pourtant

personne. Je fis de même. Car je savais maintenant pourquoi.

Je m'étais longtemps demandé pour quelle raison mon oncle ne saluait pour ainsi dire personne, si ce n'étaient que des bâtiments de ferme, des animaux ou la nature elle-même. Je ne saisisais pas le sens de cette espèce de rituel. J'en fus longtemps intrigué jusqu'à ce que je me décide, l'été précédent, à interroger mon oncle sur la signification de ces salutations et, surtout, à qui pouvaient-elles bien s'adresser. Pour une rare fois, ma curiosité l'emporta sur ma timidité.

-C'est le bon Dieu, voyons!, m'expliqua aussi simplement mon oncle sans détacher son regard de la route.

-Le bon Dieu?, lui demandai-je encore plus intrigué, ne me satisfaisant pas d'une réponse aussi simpliste pour mes oreilles de jeune adolescent. J'avais beau être enfant de chœur et servant de messe depuis quelques années dans ma paroisse, je me satisfaisais de moins en moins de ce bon Dieu que l'on m'avait toujours servi à presque toutes les sauces. Je n'en avais que faire d'un mystère de plus.

- Mais oui! Tu ne sais pas? Tu n'as pas vu qu'il y a des croix de chemin à bien des endroits?

-Des croix de chemin?

-Couleuvre de couleuvre! Tu es bien un petit gars de la ville! Tu n'as rien vu? Sur les chemins de campagne, à plusieurs places, il y a des grandes croix en bois.

-Oui! Oui! Je les ai vues.

-C'est en plein ça, des croix de chemin.

-Mais pourquoi a-t-on planté des croix à ces endroits? Il n'y a pas d'église ou de cimetière!

-C'est pour rappeler que le bon Dieu a été très bon pour les gens du coin dans le passé. C'est aussi simple et aussi beau que ça. Les gens ont la mémoire courte. Ils ont besoin de poteaux indicateurs.

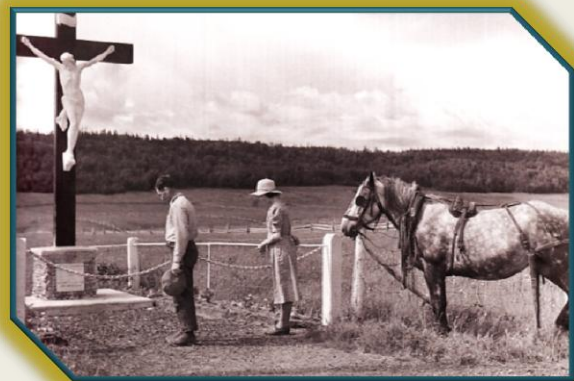
-Puis toi, pourquoi les salues-tu en passant devant? Tu ne restes pas ici.

-Dieu est là. Je le salue. Tu ne salues pas les gens que tu connais, toi, quand tu les rencontres?

-Bien oui!

-C'est ce que je fais.

Pour montrer que j'avais compris et, surtout, parce que j'aimais faire comme l'oncle Raoul, je saluais depuis ce temps toutes les croix que je rencontrais, qu'elles soient de



chemin ou d'ailleurs. Mon oncle préféré avait l'art de me rendre les

mystères de la vie si clairs et si simples. Toutefois, je n'ai jamais compris pourquoi Mémère, qui disait aimer beaucoup Jésus, ne saluait jamais en passant devant les poteaux indicateurs de l'oncle Raoul, préférant dire son chapelet pendant tout le trajet. Je n'osai en aucun temps lui en demander la justification ou la moindre explication. J'en conclus que le rosaire que le long trajet lui obligeait à réciter, valait sans doute encore plus que ces salutations plutôt mécaniques à la longue.

Dans ce silence quasi religieux, où seuls les bruits du camion et de la route venaient créer une musique de fond constante et plutôt monotone, je voyais défiler ces grands espaces pour mes yeux de citadin et je retrouvais ici et là des odeurs qui m'étaient familières. C'était libérateur et tellement reposant pour mon jeune esprit.

Il faut dire que, lors de mes premières excursions hors de la ville, j'avais témoigné à cette époque de mon peu d'appréciation pour ce qu'on m'obligeait d'une certaine façon à respirer. Mon oncle Raoul m'avait expliqué que, contrairement à la pollution de la ville, les odeurs de la campagne étaient très bonnes pour la santé et empêchaient d'avoir la grippe l'hiver. Ma facilité à traverser l'hiver sans problème, contrairement à mes frères et sœurs, m'avait

rapidement renforcé dans cet autre mystère élucidé de mon oncle Raoul.

Plus le camion faisait route, plus je renouais connaissance avec ce merveilleux coin de pays. Ici, toujours ces mêmes vaches brunes, pour le lait au chocolat, avait-on voulu me faire croire, en train de ruminer, bien étendues au soleil. Ailleurs, cette fameuse grande tour avec une grande hélice libre comme l'air, une espèce de moulin à vent, qui produisait de l'électricité pour la grange du cultivateur. Je n'ai jamais compris ce mystère d'une énergie naturelle liée aux humeurs de Dame nature. C'était trop avant-gardiste pour mon petit esprit scientifique.

Par ci, par là, de grosses roches avec leurs messages d'amour figés par une peinture qui se voulait éternelle. Au fond, à flanc de montagne, tout entourée d'arbres majestueux, la demeure mystérieuse de riches anglophones avec ses multiples paddocks aux superbes clôtures et aux chevaux à faire rêver. Là, ces vieilles cabanes de pêche hivernale revenues sur la terre ferme pour leur repos de la chaude saison. Tiens! La grange de monsieur Ferland est passée au feu. Ah! C'est nouveau ce vieil autobus à patates frites sur le bord du chemin. Et monsieur Brière a un nouveau tracteur!

Cependant, c'est en parcourant le dernier mille que tout s'illuminait vraiment, que tout prenait forme, que la vraie vie prenait tout son sens. Je retrouvais le petit chemin de terre qui menait au chalet. À ma droite, la merveilleuse résidence de celui que tout le monde affectionnait en le nommant Pépère Gascon, le cordonnier retraité du village tout près. Avec son chapeau de paille, sa pipe et sa salopette qui le caractérisaient si bien, il était justement dehors en train de tailler ses lilas. Il reconnut sans hésitation le camion de l'oncle Raoul. Il salua avec un grand sourire le retour d'une voisine estivale qui lui mettait toujours le cœur en chamade. Mon oncle Raoul leva le bras pour lui rendre la politesse, tandis que Mémère se contenta de le saluer d'un hochement de tête. Quant à moi, mes deux mains ne suffisaient pas à exprimer toute la joie que j'avais de le retrouver pour une autre belle saison.

Tout au bout, de solides chalets faisaient face à un lac immense, entourés de splendides arbres centenaires. Immenses, parce que, lorsqu'on est encore petit, tout nous apparaît si grand. C'est sans doute pourquoi en grandissant et surtout en vieillissant, tout reprenant leurs véritables dimensions, j'ai perdu petit à petit mon

sens de l'émerveillement. À ce moment-là, je ne savais pas que j'avais quelque chose de si précieux dans ma vie.

Avant de prendre le virage pour le chemin de terre, j'avais remarqué Jean-Paul, le fou sympathique du village. Comme il faisait à tous les jours, beau temps, mauvais temps, il inspectait les moindres recoins des fossés et des routes à la recherche de bouteilles de toutes sortes qu'il revendait à gros prix, pensait-il, au magasin général dont son père était le propriétaire.

C'est fou les nombreux milles qu'il pouvait parcourir quotidiennement. C'est autant d'heures qu'il passait aussi à se bercer dans le commerce de son père. Le village s'y ramassait souvent pour discuter de la pluie et du beau temps, quand ce n'était pas pour essayer de régler le sort du monde ou, tout au moins, de la paroisse. Tout cet univers de marche et de berçage apportait à Jean-Paul une connaissance inouïe du vécu de chacun et de chacune. Malgré sa supposée faiblesse d'esprit, il savait lire les gens au-delà de leur apparence. Il les sentait jusque dans leur cœur.

Avec son habituelle tuque bleue et blanche des Maple Leafs de Toronto 🏒 et son manteau long, même en été, j'ai toujours eu un profond attachement pour ce personnage si coloré, malgré les très rares contacts que j'avais eus



avec lui. Je n'ai jamais pu expliquer pourquoi, mais je sentais que c'était le plus humain d'entre nous, car il ne négociait jamais son amour, sa générosité. Je n'ai jamais pu l'appeler Zoulou, comme le faisaient beaucoup de villageois.

Tout était calme en cet après-midi de juin, ensoleillé, sans être trop chaud. Ça respirait le repos. Le chalet de Mémère n'avait rien à envier aux chalets avoisinants. Avec ses deux étages, il se faisait accueillant dans son habit bleu en bardeaux d'asphalte et ses fenêtres aux volets encore fermés. Aussitôt arrivé, l'oncle Raoul ne tarda pas à débarquer du camion, comme s'il ne fallait pas qu'il perde une seule minute.

À la suite de Mémère, je suivis le mouvement. Elle s'occupa avant tout d'ouvrir le chalet, pas seulement au niveau de l'entrée, mais partout, tant au niveau des différentes pièces que des volets des nombreuses fenêtres. Son premier objectif était d'aérer, car elle détestait cette

odeur de renfermé, caractéristique de toutes habitations trop longtemps closes. Il faut faire entrer le soleil!, disait-elle.

Pour ma part, même si j'avais un goût irrésistible d'aller sur le bord du lac pour le contempler, je n'attendis pas qu'on me dise quoi faire. Je joignis mes efforts à ceux de mon



oncle pour vider l'arrière du camion. Petit à petit, je participais à cette autre espèce de rituel de démarrage du chalet pour les deux prochains mois. Mémère et l'oncle Raoul y étaient en fait venus à quelques reprises au printemps, mais cela avait toujours été très bref, pour le ménage de base, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aujourd'hui, c'était différent. C'était la grande réouverture. On s'y installait enfin pour jouir à plein temps des vacances et de l'été.

-As-tu débarqué la nourriture?, s'inquiéta Mémère auprès de son fils, Raoul. Il faudrait penser aussi à aller chercher tout de suite de la glace au village pour la glacière, sinon on va tout perdre cette bonne nourriture du bon Dieu. On n'a pas les moyens de se payer ce luxe-là!

-Oui! Oui, m'man! J'y vais dans deux minutes, lui répondit l'oncle Raoul pour la rassurer.

Pour moi, c'était l'occasion de faire rapidement le tour du chalet dans ses moindres recoins et d'arpenter le terrain. Le gazon qui entourait presque totalement le chalet avait besoin d'une bonne coupe. De l'ouvrage en perspective! Des fleurs avaient auparavant été plantées avec soin et amour par Mémère tout le long de la façade de notre demeure estivale. Sur le côté plus exposé au soleil, je retrouvai les plants habituels de rhubarbe et de tomates. Les chaises de bois d'un rouge vif nous attendaient pour d'éventuelles séances de bronzage ou de contemplation du lac au coucher du soleil.

Avec la seule musique du clapotis des vagues, je m'attardai enfin sur ce lac si bleu où déjà quelques chaloupes aux couleurs diverses étaient ancrées pour tenter d'y soutirer quelques perchaudes ou barbottes pour le repas du soir. Que de projets se dessinaient immédiatement dans ma tête de jeune adolescent! J'avais le vif sentiment que ce serait sans aucun doute le plus bel été de ma vie. Je me sentais impatient d'en profiter à plein. Tout était en place pour bien inaugurer mes plus beaux moments de chaque année.

-Viens-tu avec moi au village?, me lança comme invitation très personnelle l'oncle Raoul en me mettant sa main sur mon épaule.

-Certainement!, répondis-je avec entrain, transformé par ces premières heures de dépaysement.

Aussi rapidement que mon oncle, je m'engouffrai dans le camion.
Vraiment, le coup d'envoi des vacances était réellement donné!



Les dernières nouvelles...



Benedicite
Franz Von Defregger 1835-1921

-Le souper est prêt!, cria Mémère à ses deux hommes à travers la moustiquaire de la véranda d'où s'échappaient depuis plusieurs minutes les odeurs irrésistibles d'un copieux repas, comme seule une grand-mère savait les préparer.

Sa bouffe faisait partie des délices de chaque été. Que ce soit ses fèves au lard avec tomates ou sa fricassée inoubliable, je me suis toujours plus délecté de sa cuisine que de celle de ma mère. Il faut dire que Mémère avait toute une expérience, ayant réussi à nourrir avec succès pendant tant d'années sa grande marmaille et ayant été régulièrement l'hôtesse pour les grands rassemblements de la parenté à l'occasion des Fêtes.

Durant l'année scolaire, alors que ma chère grand-mère demeurait dans la même ville que moi, il m'arrivait souvent d'aller passer mes

samedis en sa compagnie pour rentrer son bois, pelleter son entrée ou lui faire quelques commissions. Ma presque plus belle récompense, même si elle me donnait trente sous pour mon dérangement, comme elle précisait toujours, c'était qu'elle m'invite à rester à dîner avec elle. La récompense ultime, c'était de souper aussi, même s'il fallait que je subisse le chapelet avec le cardinal avant de retourner chez moi.

-On arrive, répondit l'oncle Raoul, terminant de mettre à l'eau la chaloupe verte et rouge, signe avant-coureur de balades reposantes et de parties de pêche prometteuses.

Au printemps, il avait pris soin de la repeinturer après l'avoir soigneusement inspectée et avoir colmaté les moindres fissures. Cette chaloupe était très précieuse. À quoi sert d'avoir un lac si on ne peut pas s'y promener?, me disait mon oncle. Nous avons même un petit moteur trois force que l'oncle Raoul installait parfois pour de plus longues randonnées. C'était sa prérogative. Je l'enviais beaucoup et je rêvais du jour où il me donnerait le feu vert pour que je l'installe moi-même et que je parte pour une randonnée solitaire. Pour le moment, je comprenais très bien que cela aurait rendu ma grand-mère trop nerveuse de me voir partir ainsi à l'aventure.

Mémère veilla scrupuleusement à ce que nous lavions soigneusement nos mains dans la petite cuve spécialement préparée à cet effet en entrant dans la cuisine. Elle voulait s'assurer que nous reprenions assidument ce rituel tout au cours de l'été, rituel dont elle doutait que nous pratiquions religieusement l'usage en dehors de sa présence. Elle n'était pas maniaque de la propreté, mais elle prétendait que cela éloignait les maladies.

De plus, pour elle, c'était une façon de respecter la nourriture qu'elle avait préparée. La nourriture, c'était toujours sacré pour ma grand-mère. Il n'était jamais question de jeter les restes. Au contraire, elle était passée maître dans l'art de les apprêter. Si les petits nègres nous voyaient, me disait-elle si quelqu'un faisait un peu la fine bouche.

Quand nous avons tous été réunis autour de la table ronde qui trônait dans le coin avant droit de la grande cuisine, ce fut le moment inviolable du Benedicite. Nous ne pouvions manger sans avoir, au préalable, remercier Dieu encore une fois de nous avoir donné ce bon repas et pour penser à tous ceux qui n'en ont pas. Il fallait avoir enfin une très bonne pensée pour tous ceux et celles qui avaient contribué à ce que ce repas puisse avoir lieu. Devant une assiette aux odeurs

alléchantes, cela faisait beaucoup de monde à remercier ou à penser, avant de pouvoir s'y attaquer avec joie.

C'était la formule établie que récitait Mémère avant chaque repas sur un rythme un peu trop lent à mon goût, toujours impatient que j'étais de dévorer cette nourriture qui se faisait, hélas, trop désirée pour mon estomac sans cesse affamé de jeune adolescent de treize ans. La prière ouvrait et concluait toujours un repas avec Mémère. Ce fut d'une certaine façon mes premiers apéritifs et digestifs. Pour ma grand-mère, les prières aux repas avaient pour ainsi dire le même rôle. Question d'époque?

Sans doute à cause de la faim qui nous tenaillait tous plus ou moins, mais aussi et surtout parce qu'on ne parle pas la bouche pleine, rappelait fréquemment Mémère à ses deux descendants, ce fut dans un silence encore religieux ou presque que se déroula ce premier souper, à l'image de tous les autres qui suivraient. Chacun savourait ce moment béni et selon la tradition établie par Blanche Lajeunesse.

Ma grand-mère insistait pour que nous ne parlions que de choses agréables, si nous tenions vraiment à parler. Elle prétendait qu'entendre parler de problèmes ne pouvait que nuire à la digestion

et qu'il y avait suffisamment de temps entre les repas pour s'arrêter à ces soucis inévitables de la vie. Avec Mémère, tout repas devait être, avant tout, un moment de détente. Personne n'aurait osé passer outre à cette affirmation pleine de bon sens.

-Monsieur Bélanger, au magasin général, était bien content de vous savoir de retour pour l'été, dit doucement l'oncle Raoul à sa mère pour animer un peu ce souper, tout en commençant à siroter son café, point final de ses repas.

Le magasin général de monsieur Bélanger était le carrefour du village, comme dans tous les autres villages de cette époque d'ailleurs, richesse qui manquait singulièrement aux gens de la ville. C'était l'endroit par excellence pour être à la fine pointe des dernières nouvelles ou potins.



Magasin général
Edmond J. Massicotte 1875-1929

Ce carrefour de l'information valait beaucoup plus que celle que nous pouvions entendre à la radio ou à la merveilleuse télévision, parce que

chez monsieur Bélanger, c'était de nous autres que nous parlions, des gens du coin, des nouveaux comme des anciens., tout comme ceux et celles qui n'étaient que de passage pour la période estivale. C'était important pour tout le monde de prendre le temps de se donner les dernières nouvelles. Cela nous permettait de mieux saisir la vie à notre portée. Cela nous aidait à mieux comprendre l'âme du village.

-Il n'a pas reçu mon essence d'épinette?

-Il ne m'en a pas parlé! Il y avait trop de clients, comme d'habitude.

-Il n'y a rien de neuf au village?, s'informa-t-elle auprès de mon oncle, sa principale et presque seule source d'informations locales.

-Ça n'a pas l'air! À part le fils d'Ernest qui s'est ouvert un beau garage et la fille de Germain qui se marie samedi prochain avec le gars de Réal. Une grosse noce, paraît-il.

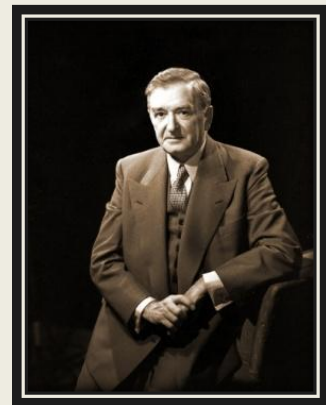
-Lucie? Es-tu bien sûr? Elle a à peine dix-sept ans. On n'est plus à mon époque pour se marier aussi jeune!

-Il y en a qui disent que c'est un mariage forcé. Moi, je n'en sais rien. Je n'ai pas osé le demander à Réal. Ce n'était pas la place.

-Faut dire que ce ne serait pas surprenant avec les parents qu'elle a. Ce n'est pas pour dire du mal dans leur dos. Mais on ne peut pas prêcher la liberté totale, sans que ça nous pète en pleine face un beau jour. Des chats, ça ne donne pas naissance à des petits chiots. Elle a sûrement couru après. Réal, puis sa femme, ne méritaient pas ça. Pauvres jeunes! Leurs problèmes ne font que commencer.

Je ne disais mot. Dans ces conversations entre adultes, je préférais écouter et m'informer indirectement des hauts et des bas de mon coin de vacances. Ces échanges entre Mémère et mon oncle, parce qu'ils étaient rares, prenaient encore plus d'importance pour mes oreilles de jeune inculte et me paraissaient parfois comme de grandes vérités.

-Ils ne respectent même pas Duplessis! 🎵, renchérit Mémère. Je me demande comment ils font des fois pour aller communier avec tout le mal qu'ils ne se gênent pas pour dire sur nos politiciens ou les Anglais. Tu ne penses pas, Raoul?



-Ce n'est pas aussi simple que ça, m'man!, ne savait trop quoi répondre l'oncle Raoul qui craignait de s'embarquer dans une

discussion sans issue, préférant habituellement enchaîner sur un autre sujet.

L'oncle Raoul fuyait les affrontements ou les discussions passionnées avec sa mère, même s'il en était friand en d'autres temps et en d'autres lieux. Il avait même la réputation d'avoir l'étoffe d'un bon politicien, ce dont il se méfiait parce qu'il prétendait que c'était trop sale pour qu'il aille y perdre son temps. Pour lui, les purs, les vrais n'avaient pas leur place dans cet univers. Comme l'immense majorité, il laissait cela aux autres, mais il se gardait le plaisir d'en débattre tout à loisir, loin des conséquences.

-Il y a aussi Simon, le bedeau, préféra-t-il amener comme autre nouvelle. Il paraît qu'il trouve ça plus difficile avec le nouveau curé Ladouceur. Il le trouve trop exigeant. Faut dire qu'il a été gâté, que tout le monde avait été gâté par le curé Jodoin. Ce n'est pas pour rien qu'on y a fait une grosse fête quand il est parti et qu'on lui a donné une superbe télé en noir et blanc comme cadeau de remerciement pour toutes ces belles années passées avec son monde. Des curés comme lui, ça ne se fait plus!

-Ah! Chacun son style! Ce qui est important, c'est le bon Dieu. Ce n'est pas le curé, et encore moins le bedeau! Il peut se compter chanceux de pouvoir travailler chaque jour si proche de notre Seigneur. Il y en a plusieurs qui aimeraient être à sa place! Il ne faut pas trop se plaindre dans la vie!

-Viens-tu faire un tour de chaloupe, mon grand?, m'invita l'oncle Raoul comme pour couper court à une conversation qui ne le menait nulle part, à son goût.

-Quand vous voudrez, mon oncle!, lui répondis-je avec enthousiasme, comme réanimé suite au dialogue mère-fils, dont la compréhension véritable me dépassait largement.

-Mais avant, il faudrait faire la vaisselle!, s'opposa Mémère qui trouvait que ses hommes savaient trop souvent se défilier habilement de ces tâches dites ménagères.

Blanche n'attendait de nous qu'une collaboration normale. Elle aimait nous rappeler qu'elle n'était pas à notre service et que nous étions assez grands pour faire notre part. Les vacances, c'était aussi pour elle! De toute façon, à ses yeux, c'était bien mal partir cette nouvelle saison.

-On vous promet de la faire en revenant, conclût l'oncle Raoul en s'allumant une autre cigarette et en m'entraînant vers le quai de bois défraîchi où était amarrée la chaloupe des évasions.

-N'oubliez pas qu'à sept heures, c'est le chapelet avec le cardinal!, cria enfin Mémère à cette jeunesse, dont elle se demandait bien ce qu'elle deviendrait.

Assis sur la pointe de la chaloupe, avec mon oncle aux commandes des rames, je pris rapidement le large, me laissant porter par le rythme régulier des rames et le son reposant du clapotis de l'eau au contact de la chaloupe. Ici et là, quelques patineuses, ces insectes si gracieux, se donnaient en spectacle. C'était un grand moment de détente en cette première journée qui se terminait tout en douceur, loin des bruits de la ville, loin des bruits de la civilisation.

Cette première promenade estivale nous permettait de revoir les multiples chalets, plutôt paisibles en cette fin de journée, qui s'étaient presque tout autour du lac, même si une certaine animation semblait progressivement prendre forme. Il y en avait de toutes les couleurs, plus somptueux les uns que les autres, avec leur quai de fortune ou de pierres toutes cimentées, et leur embarcation

d'utilité ou pour les longs voyages. Sur le versant ouest du lac, le domaine de monsieur Jefferson faisait l'envie de nombreux vacanciers. Il faisait partie de ces espaces de rêves inaccessibles, que seul un Anglais pouvait posséder.

À plusieurs endroits, on pouvait apercevoir des estivants s'affairer, jouer calmement ou tout simplement se détendre en goûtant les douceurs de ce début de vacances. À l'occasion, des résidents de longue date faisaient de grands signes de la main pour saluer l'oncle Raoul qui leur répondait aussitôt d'un large salut. Même à distance, on savait renouer connaissance et on était heureux de se retrouver presque tous là pour un autre été prometteur.

-Il y a de la visite chez les Lefebvre, indiquai-je à mon oncle en lui montrant le second chalet voisin de Mémère.

-Bien non! Les Lefebvre ont vendu. C'est un couple plus jeune qui a acheté ça l'hiver dernier. Des Leclerc. Il paraît qu'ils ont une fille un petit peu plus vieille que toi. Elle doit avoir quinze ans. Ça devrait t'intéresser, surtout qu'elle n'est pas laide du tout! J'aimerais ça avoir ton âge.

-Voyons, mon oncle! J'suis bien trop jeune pour ça. Je viens juste de finir mon primaire. Je commence mon cours classique. J'en ai pour huit ans au moins avant d'aller à l'université, si je suis capable. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec une fille?

-Louis, ne me fais pas accroire que les filles ne t'intéressent pas encore à ton âge! As-tu l'intention de faire un prêtre ou un moine?

-Je ne le sais pas encore. Je ne pense pas. J'ai encore bien du temps pour y penser. Ma grand-maman Estelle aimerait beaucoup cela.

-Tu n'es quand même pas un fifi? Un beau gars comme toi, il ne faut pas gaspiller ça!

-Mon oncle! Tout d'même!

-Quoi? Il est temps que tu te déniaises mon grand! À ton âge, je n'en étais pas à ma première blonde. Je savais flirter, les faire danser et même leur faire perdre un peu la tête. Tu as du sang de Paquette dans les veines; ça ne peut pas être autrement. Qu'est-ce que tu attends?

-Vous êtes bien pressé, mon oncle! Ma mère me dit souvent que j'ai toute la vie devant moi. Puis, mon père m'a déjà dit que les femmes,

ce n'était rien qu'un gros paquet de troubles. Alors, pourquoi je courrais après les problèmes?

-Comme toujours, ton père exagère. Ça dépend des femmes, Louis. Dans certains cas, tu as sûrement raison. Mais tu peux aussi te priver des plus beaux moments de bonheur que la vie peut te donner. Ne saute pas trop vite aux conclusions et ne mets pas tout le monde dans le même panier! Sinon, tu risques de passer à côté de la vraie vie. Donne-toi la chance d'aller voir, au moins!

-Vous êtes-vous donné la chance, vous, mon oncle?

-Je continue de tenter la chance à ma façon, car la vie t'impose aussi ses limites.

-Avec ma tante Thérèse?

-Si tu veux.

Les rapports entre mon oncle Raoul et sa femme étaient réduits à leur plus simple expression. Ils étaient surtout de niveau économique. J'avais déjà entendu mon oncle dire que son mariage avait été sa plus grande erreur de jeunesse. Il était rare que je rencontre ma tante, comme si elle ne faisait pas partie de la parenté. Très grasse, elle

n'avait aucune préoccupation pour son apparence. Pourtant, on m'a dit qu'autrefois, c'était une des plus belles filles du village de mon oncle. Elle, elle prétendait que c'étaient ses nombreuses maternités qui l'avaient rendue comme ça.

Souvent, mon oncle lui reprochait de se laisser vivre, d'être du bois mort. Elle se défendait aussitôt en prétextant qu'elle avait dû élever toute seule ses enfants, parce que mon oncle Raoul était toujours parti. Elle rajoutait qu'elle avait le droit de se reposer enfin, maintenant qu'ils étaient tous assez grands pour se débrouiller tout seuls. Avec le temps, il semblait que mon oncle et ma tante étaient devenus deux univers irréconciliables, deux planètes qui n'étaient plus sur la même orbite.

-C'est à ton âge qu'il faut en profiter!, rajouta mon oncle. Ce n'est pas quand tu seras marié et pogné à faire vivre ta famille, qu'il sera temps d'y penser! Crois-moi, la jeunesse, ça passe beaucoup trop vite parce que la jeunesse est, par nature, trop pressée. Goûte à la vie pendant que c'est le temps! Et les femmes font partie de la vie!

-J'en prends bonne note, mon oncle, même si tout ça ne me dit pas grand-chose pour le moment.

-Mais on jase trop. On fait mieux de rentrer, car la vaisselle et le chapelet nous attendent. Sinon, c'est avec ta grand-mère qu'on va avoir des problèmes!



Déjà de la visite...

« Directement de la cathédrale Marie-Reine-du-monde, à Montréal, CKAC vous a présenté le chapelet en famille avec le cardinal Paul-Émile Léger  .
Revenez-nous... »



L'oncle Raoul s'était déjà relevé pour éteindre la radio qui n'avait plus son utilité. Mémère tenait à ce que ce vieux radio ne serve que pour l'essentiel quand nous étions au chalet. À part le chapelet, elle ne l'ouvrait que pour les décès et les événements sociaux à quatre heures. Loin comme on est, on ne sait jamais si quelqu'un qu'on connaît, meure, disait-elle pour justifier l'écoute de l'émission sans doute la moins joyeuse de toute la programmation.

Il y avait aussi les Joyeux troubadours, à onze heures trente, juste avant le dîner, pour sa dose de bonne humeur quotidienne avec Gérard Paradis et Estelle Caron, deux de ses chanteurs préférés. Quand elle entendait les trois coups frappés à la porte pour signifier

le début de l'émission, elle disait avec la voix radiophonique « Qui est là? ». À la réponse « Les Joyeux troubadours », elle enchaînait avec l'invitation « Mais entrez, voyons! », puis elle fredonnait la chanson d'ouverture qui invitait à ne pas croire toutes ces histoires, car c'est comme ça qu'on est heureux.

Il y avait enfin A. et P. vous appelle, un quiz-radio à deux heures, au cas où ils pigeraient sa lettre qu'elle envoyait à chaque semaine. En dehors de ces émissions très choisies, même si elle faisait de la radio sa compagne de ville pour combler sa solitude qui lui pesait très lourdement le restant de l'année, elle refusait de dépasser la limite d'écoute qu'elle s'était fixée, sinon on va devenir prisonnier de cette grosse boîte et on ne verra pas l'été passer, prétendait-elle.

Ce peu d'écoute de la radio ne m'affectait guère, car je passais la plus grande partie de mes journées à l'extérieur. Lors des journées de pluie, je me rabattais sur le vieux phono et j'écoutais inlassablement les mêmes soixante-dix-huit tours, surtout les chansons de la Bolduc et les histoires de la mère à Rolland avec Gilles Pellerin 🎧. Ces monologues m'amusaient,



me captivaient et me faisaient oublier facilement le temps gris. Ce qui me captivait surtout, c'était la facilité avec laquelle ce comédien, grand de talent, mais petit de taille, réussissait à nous raconter toutes ces aventures.

Je l'enviais, car j'aurais voulu avoir autant de talent. C'est pourquoi je l'écoutais tellement que je savais ses histoires par cœur. Je me pratiquais secrètement à les réciter dans l'espoir de pouvoir éventuellement amuser mon entourage. Cependant je ne passais jamais aux actes parce que ma timidité me freinait. Je semblais n'avoir aucun talent pour rien.

Je n'avais décidément pas de talent pour la comédie et, encore moins, pour la chanson. C'est du moins ce que le curé de notre paroisse en ville avait essayé de me faire comprendre. Il m'avait déjà suggéré de suivre des cours de chant. Je l'irritais chaque soir aux vêpres quand je me laissais aller un peu trop dans mon désir de chanter les louanges de Dieu, spécialement durant le Tantum ergo 🎵, mon chant religieux préféré. Il ne comprenait pas que je n'aie pas hérité du talent vocal de ma mère qui faisait partie de la chorale de la paroisse.

Donc, cette absence ou presque de radio au chalet n'était pas un manque pour moi. Toutefois, cela contrastait énormément avec la présence continuelle, du matin au soir, de la radio pour ma mère. Elle prétendait que c'était son seul désennui et qu'il fallait bien savoir ce qui se passait dans le monde. Vivre avec Mémère, c'était vraiment un tout autre univers, une dynamique si différente.

Comme l'oncle Raoul, je me relevai en frottant mes genoux endoloris par ce mauvais quart d'heure à passer tous les soirs, tandis que Mémère, dans sa chaise berçante, serrait tranquillement et avec délicatesse son chapelet dans sa grande poche de tablier. Ainsi, elle l'avait toujours à portée de main.

-Qui veut jouer une partie de cartes?, offrit rapidement Mémère à ses deux hommes, comme pour donner le ton à la soirée et éviter que nous la laissions seule, ce qu'elle recherchait plutôt durant la journée parce que le travail l'accaparait amplement, mais ce qu'elle fuyait le soir venu parce que cela lui ramenait sa trop grande solitude de la ville.

-Embarques-tu, le grand?, me demanda l'oncle Raoul.

-Ça ne me fait rien! Si vous voulez perdre...

De faibles protestations émanèrent des adultes pendant que Mémère sortait du tiroir de la vieille armoire un paquet de cartes tout neuf, encore enveloppé de son papier protecteur, avec l'inscription Florida, cadeau de sa fille, Yolande, mariée au seul riche de la parenté et qui avait les moyens de se payer un séjour dans le Sud à chaque hiver.

-On va les étrenner!, s'exclama Mémère en enlevant le papier transparent. Qui commence à brasser?

-Allez-y, m'man!, proposa l'oncle Raoul.

C'est ce qu'elle continua de faire parce que chaque partie commençait toujours ainsi. On laissait toujours la première brassée à Mémère à cause de son statut, mais surtout par respect pour son âge. C'était ainsi la clause d'ancienneté qui prévalait. De toute façon, si nous acceptions de jouer assez souvent aux cartes, c'était essentiellement pour lui faire plaisir, non pas par véritable passion chez moi et chez mon oncle. Ce dernier se passionnait toutefois davantage pour les cartes quand il était question de jouer à l'argent, même si ce n'étaient qu'avec des sous noirs.

-Puis-je me permettre?

Cette voix nouvelle et plutôt timide était celle de Pépère Gascon qui n'avait pu résister à la tentation de venir rendre une visite de politesse, comme il disait, à sa Blanche qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Il avait fait sa connaissance quatre ans auparavant lorsque Mémère avait voulu faire l'acquisition de son dernier chalet pour le moment. Elle s'était auparavant arrêtée chez lui pour avoir son appréciation du type de voisins qui s'étaient déjà installés autour du lac, car elle craignait ces endroits de villégiature où certaines gens de la ville amenaient aussi leur pollution urbaine. Pour lui, déjà à la retraite et veuf depuis de nombreuses années, ce fut un coup de foudre qu'il ne croyait plus possible.

Sa passion pour sa Blanche, comme il ne cessait de l'appeler, même si cela la gênait beaucoup, n'avait cessé de croître avec les étés. Pour elle, ce fut plus lent. Face à l'intérêt que Pépère Gascon lui témoignait par de fréquentes visites et de petites attentions, elle s'attacha tranquillement à cet être charmant qui répandait la sérénité et la joie de vivre autour de lui, malgré son âge plutôt avancé. Cependant, elle gardait constamment ses distances et refusait d'ouvrir davantage son cœur. Elle craignait par-dessus tout de se faire prendre encore au

piège de l'amour. Elle ne voulait surtout pas souffrir une fois de plus. Elle n'avait plus l'âge pour une autre aventure, pensait-elle.

-Mais certainement! Entrez, monsieur Gascon!, soupira aussitôt ma grand-mère.

-Quand le chapelet a été terminé, je me suis dit qu'il faudrait bien que je vienne vous saluer tous et prendre des nouvelles de tout ce beau monde. Mais, tu as bien grandi, mon Louis! Tu n'es vraiment plus un enfant.

Je détestais cette phrase stéréotypée que tous les adultes, qui ne nous avaient pas vus depuis un certain temps, nous servait, à nous les enfants ou les ados, comme s'ils ne savaient pas quoi d'autre nous dire de plus intelligent. Que voulaient-ils qu'on réponde à une telle affirmation?

C'était sans doute pour cette raison que la conversation n'allait rarement plus loin. Cela sécurisait sûrement leur conscience de s'être intéressé, ne serait-ce que superficiellement, à notre personne, car ce n'était jamais nous qui les avions fait venir; ils venaient avant tout pour les adultes. C'est pourquoi c'était sans doute normal que les choses se passent toujours de cette façon. Nous n'avions qu'à attendre

notre tour pour devenir adulte et susciter ainsi un plus grand intérêt que nos quelques pouces supplémentaires d'une fois à l'autre.

-La mauvaise herbe, ça pousse plus vite que n'importe quoi, rajouta inutilement l'oncle Raoul, croyant me taquiner et sans doute pour développer mon sens de l'humour.

-Qu'avez-vous donc dans les mains, monsieur Gascon?, s'inquiéta quelque peu Blanche, le regard amusé.

-Oh! Pardonnez-moi! Ce n'est qu'un petit sac de têtes de violon. Ce sont les dernières que j'ai réussi à cueillir grâce au printemps tardif que nous avons eu cette année. Je sais, Blanche, que vous aimez les cuisiner. Alors, j'ai pensé vous en apporter un petit sac, comme un petit cadeau de bienvenue. Ça me ferait grandement plaisir si vous l'acceptiez.

À chaque été, Pépère Gascon avait toujours son petit cadeau de bienvenue. C'était sa façon à lui de casser la glace après le trop long hiver qu'était l'absence prolongée de ma grand-mère. Sans jamais le dire, Blanche s'attendait maintenant à cette entrée en matière annuelle. Elle se serait inquiétée rapidement si Pépère Gascon ne

s'était pas manifesté. Heureusement, le contact était rétabli. L'été commençait bien.

-C'est vraiment trop gentil, n'est-ce pas Raoul?

-Bien non! C'est vraiment rien. Ça me fait plaisir. C'est du fond du cœur, vous savez.

Personne n'en doutait. Pépère Gascon avait une haute réputation dans toute la région. Pendant les nombreuses années où il fut cordonnier, il ne s'était jamais enrichi aux dépens de sa



**Les cordonniers de Mont Saint-Père
Léon Lhermitte 1844-1925**

fidèle clientèle. Au contraire, il lui arrivait fréquemment de réparer sans frais ou presque les nombreux souliers ou bottes des moins fortunés du village ou des alentours. Il n'acceptait que ce qu'on était capable de lui donner. Il disait que sa plus grande richesse était d'être aimé par tous ces gens. Pour lui, la chaleur humaine passait toujours avant l'argent. Ce qui l'avait révolté tout au cours de sa vie, c'était l'exploitation sous toutes ses formes avec son masque d'hypocrisie. À ses yeux, aucun humain digne de ce nom ne pouvait agir aussi

bassement pour faire sa place au soleil, le dérochant ainsi encore plus aux autres.

-Merci encore mille fois!, renchérit Blanche. Tirez-vous donc une chaise. On commençait justement à jouer aux cartes. Ça commence bien des vacances.

-Non, merci! Je ne veux pas être longtemps. Il faut que je couche mes poules avant que la noirceur prenne.

-Vous avez bien le temps encore. Le soleil ne se couchera pas avant huit heures et demie ce soir, déclara l'oncle Raoul, comme pour faire figure un peu d'autorité en la matière et pour faire plaisir à sa mère.

Mon oncle avait un certain penchant à étaler ses connaissances. Même s'il n'avait été qu'en quatrième année, il s'était toujours montré intéressé par ce qui se passait dans son pays et dans le monde. Quand il avait un peu de temps à lui, il écoutait régulièrement la radio et la télévision pour les nouvelles, comme il disait. Il ne passait pas une journée sans parcourir un journal, surtout la grande Presse.

Au fil des ans, il avait acquis une culture générale assez impressionnante pour bien des gens qui n'en attendait pas autant d'un simple menuisier. Il avait pour son dire, en ville, qu'il ne voulait

pas passer pour un habitant, et à la campagne, pour un gars de la ville qui ne connaît rien à la nature. Il avait son orgueil à passer pour un monsieur, même s'il n'avait pu fréquenter l'école à son goût. Il avait été obligé d'aider sa mère veuve à apporter des revenus essentiels pour la nombreuse famille dont il était l'aîné. Cet orgueil l'avait aidé à se valoriser, à se faire respecter et à compenser pour ses rêves jamais réalisés.

-Vous êtes bien gentils, mais ce sera pour la prochaine fois, conclût Pépère Gascon.

-Attendez! On va aller vous reconduire. Est-ce que ça te tente de venir prendre une marche avec ta grand-mère, mon Louis?, proposa Mémère. Ça nous fera du bien avant de pouvoir bien dormir cette nuit.

Blanche ne voulait pas insister pour prolonger indûment cette première visite de son grand ami. Qu'il soit venu la saluer la satisfaisait amplement en cette première journée. Pour elle, l'été était encore bien jeune. Il ne fallait pas gâcher la magie qui venait encore une fois de s'installer entre eux. C'était trop précieux.

-Je vais en profiter pour m'écraser un peu, car, demain, ce n'est pas l'ouvrage qui va manquer, proposa l'oncle Raoul pour ne pas se sentir obligé de se joindre à cette première marche estivale.

Très lentement, comme pour prolonger indéfiniment cette soirée, Blanche, Pépère Gascon et moi-même, nous nous sommes dirigés vers le chemin de terre pour franchir le demi mille qui séparait les deux demeures. Pas un mot n'était échangé, chacun savourant à sa façon la quiétude de ce soir de début d'été, pour une fois exempt de maringouins, si voraces d'habitude. À l'horizon, le soleil se couchait progressivement dans ses plus belles teintes orangées, signe d'une belle journée à venir, selon l'observation des vieux du temps.

Arrivés au pied de la galerie de la maison toujours bien entretenue de Pépère Gascon avec ses touffes de marguerites, de fougères et d'une multitude de fleurs plus colorées les unes que les autres, tous s'immobilisèrent, ne sachant trop comment clore cette promenade.

Pépère Gascon avait une superbe demeure en bois dans les tons de vert. Sa galerie, en plus d'orner entièrement sa façade avant, se prolongeait également sur tout le côté droit. Les persiennes toujours ouvertes témoignaient de la vie qui animait cette maison. De

magnifiques bouleaux nous souhaitaient la bienvenue près de l'entrée dans leur robe fragile. Un peu en retrait, l'atelier aux grandes fenêtres où Pépère Gascon passait tellement d'heures à y travailler, mais aussi à s'y évader.

-As-tu le goût de voir mes poules, Louis?, me suggéra Pépère Gascon.

-Je peux y aller?, questionnai-je en regardant ma grand-mère avec un grand sourire qui l'implorait.

-Vas-y! Ne te gêne pas!, se permit aussitôt Pépère Gascon. Elles sont toujours derrière la maison, près du jardin. Dis-leur que j'irai les voir tantôt pour leur donner un peu de moulée avant la nuit.

Aussitôt que je fus éclipsé, Blanche et Pépère Gascon se retrouvèrent enfin seuls, mais figés par ces retrouvailles à chaque fois espérées et troublantes, comme au temps des tous premiers amours.

-Comme ça, votre santé semble très bonne?, s'informa Blanche pour rompre le silence.

-Pour mon âge, je ne me plains pas. Il y a des coqs moins en forme!, répondit avec un rire nerveux le septuagénaire avancé. Vous aussi, ma chère Blanche?

-Ah, vous savez!, répondit, avec un brin de timidité, celle dont le visage s'épanouissait et rougissait à chaque fois qu'il l'appelait « sa chère Blanche ». Ce n'est plus comme avant. Mais je suis encore bonne pour un bon bout!

-Blanche, permettez-moi de vous dire tout le bonheur que m'apporte votre retour pour l'été. L'attente est de plus en plus longue et difficile avec les années, vous savez.

-Monsieur Gascon...

-Appelez-moi donc François! Ça me ferait tellement plaisir. Depuis le temps qu'on se connaît...

-François..., parvint à dire difficilement une Blanche de plus en plus embarrassée, il faut savoir être raisonnable dans la vie.

-Raisnable! Raisnable! Pas encore à notre âge!, se défendit François. C'est bon pour les jeunes, pas pour nous! On a encore le droit de rêver et de vouloir faire des petites folies. Sinon, quand est-ce qu'on va le faire? Il se fait tard, ma chère Blanche!

-Ne faites pas votre adolescent! Vous savez très bien ce que je veux dire. Je ne ferme jamais la porte aux rêves. À mon âge, pour ne pas

souffrir inutilement, je les apprivoise petit à petit. Est-ce cela de la sagesse? Je l'ignore, mais ça m'aide à mieux vivre.

-Promettez-moi, Blanche, que nous passerons d'autres soirées comme dans le passé à jaser de choses et d'autres. J'ai appris de nouveaux morceaux de violon. Il faudra venir les écouter, n'est-ce pas Blanche? Vous êtes mon seul et mon plus précieux public. C'est pour vous que je continue à faire vivre mon violon.

-N'ayez pas peur, François! On a tout l'été devant nous. Donnons-nous la chance de goûter à tous les bonheurs qu'il nous réserve. Je sens qu'il nous a gardé quelques belles surprises, si nous ne sommes pas trop pressés de les déballer.

Il saisit doucement la main gauche de Blanche, celle du cœur, prétendait-il, et la porta tendrement à sa joue sur le doux coussin de sa barbe blanche bien fournie. Elle le regarda avec chaleur, comme elle ne l'avait jamais fait auparavant pour aucun autre homme ou même pour ses deux ex-maris qu'elle avait pourtant fidèlement aimés.

François, c'était l'homme qu'elle aurait désiré rencontrer à seize ans. Le destin l'avait mis sur son chemin à l'âge où elle pensait plier

bagages pour le long voyage. Elle regrettait secrètement que cet homme soit arrivé si tard dans sa vie. Elle refoulait donc ses sentiments, ses émotions et refusait malgré elle la vie que lui proposait François.

-Louis, on s'en va!, cria Blanche en retirant lentement sa main.

-Vos poules ont faim, Pépère Gascon!, lui dis-je en arrivant à la course.

-J'm'en occupe. Ce ne sera pas long.

-Bonne fin de soirée, monsieur Gascon!, relança à son tour Blanche. Ça m'a fait vraiment plaisir de vous revoir. À la prochaine!

-Salut, Pépère Gascon!, rajoutai-je.

-Salut! À la prochaine! Ne te gêne pas pour revenir, Louis, et amène ta grand-mère.

Ce fut avec un doux sourire que Blanche s'éloigna avec moi qui courrais et sautais, débordant encore d'énergie comme tous les jeunes à cette heure plutôt tardive, au grand étonnement des adultes qui ont oublié leur jeunesse. Mémère était très satisfaite de sa première véritable journée au chalet pour cette année. Elle était convaincue que

le meilleur restait à venir et elle avait la ferme intention de ne pas passer à côté. Elle ferait sauter certaines barrières, s'il le fallait. François lui donnait passionnément le goût de croquer à pleines dents dans la vie.

François, quant à lui, il ne se décidait pas à aller s'occuper de ses poules, tout attentif qu'il était de voir sa Blanche disparaître lentement sur le chemin et dans la noirceur qui s'installait de plus en plus. Les plus beaux

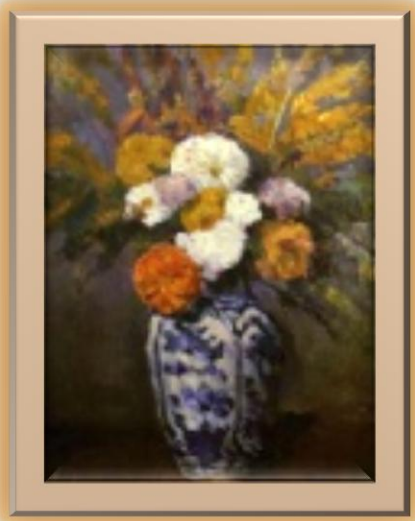


Dans le poulailler
Philibert Léon Couturier
1823-1901

projets germaient déjà dans sa tête. Après avoir fait entrer ses poules dans le poulailler pour la nuit, il se promettait de pratiquer à nouveau son violon pour être encore plus prêt lorsque Blanche acceptera de venir l'entendre.



Carol, me v'là...



Vase de fleurs
Paul Cézanne 1839-1906

-Mémère, je m'en vais jouer avec mes amis.

J'avais toujours appelé ainsi ma grand-mère. Cela avait un petit côté plus familial. Depuis que j'avais commencé à parler, on m'avait habitué, sans doute pour qu'il n'y ait pas de confusion, à dire grand-maman Estelle et mémère

Blanche, même si cette dernière avait peu apprécié cette appellation au début. À l'usage, elle s'y était habituée, mais n'en espérait pas moins pour autant qu'un beau jour sa fille se déciderait à corriger ce défaut de nomination chez ses enfants qui n'étaient plus des bébés, tout de même.

Il faut dire que mémère faisait plus paysan, plus rural, ce qui collait vraiment à la personnalité de notre grand-maman Blanche, alors que pour Estelle, cela allait parfaitement avec ses allures de dame patronnesse et le fait qu'elle demeurait très loin de chez nous, ce qui

réduisait au plus strict minimum les contacts que nous pouvions avoir avec elle. L'appellation grand-maman créait une distance, alors que Mémère avait plus de connotations chaleureuses, même si cela sonnait plus vieillot. Chacune avait sa façon de se faire appeler et c'était parfait ainsi pour nous, les enfants.

-Ne va pas trop loin, au cas où j'aurais besoin de toi.

-N'ayez pas peur, Mémère! Je vais juste chez Carol.

Je sortis aussitôt, trop rapidement, faisant alors claquer la porte en moustiquaire, au grand désespoir de ma grand-mère qui avait horreur du bruit et qui le supportait beaucoup moins à la campagne, car nous ne sommes pas en ville ici, nous précisait-elle. Je ne comprenais pas encore tellement l'importance qu'elle attachait à ce calme de la campagne et sa révolte pour tout ce qui venait le perturber. Elle avait beau me dire que cela devenait de plus en plus un luxe, une denrée rare, je ne saisisais pas pourquoi elle y tenait à ce point. Pour moi, le bruit, c'était une manifestation de la vie. Il me faudra vieillir pour m'ajuster à sa longueur d'onde.

Je décidai de me diriger immédiatement vers le chalet de Carol, mon grand ami de vacances, qui avait le même âge que moi. Son chalet

était tout près de la maison de Pépère Gascon. C'était le seul chalet non terminé, avec son papier noir et ses planches mal clouées ici et là. Cela détonnait vraiment dans ce coin de villégiature où tous les autres avaient un très grand souci de très bien entretenir leur îlot de villégiature.

Le père de Carol avait fait l'acquisition de ce petit lopin de terre plusieurs années auparavant et avait entrepris d'y construire lui-même un chalet durant ses moments libres et ses vacances annuelles. Malheureusement, la faillite qu'il a subie avec son hôtel et sa difficulté à remonter la pente, avaient mis en veilleuse pour un bon bout de temps ses projets de finition du chalet.

Je n'avais pas fait cent pas, qu'à ma grande surprise, je vis Carol avec nulle autre que ce qui semblait être la petite nouvelle du coin, en train d'observer quelque chose dans les longues tiges de foin sur le bord du chemin. Il n'avait pas changé, toujours aussi grand et élancé avec sa figure de rouquin angélique. Je m'en approchai timidement, car retrouver un ami après tous ces mois d'éloignement et, surtout, cette fille dont j'ignorais tout, mais qui semblait afficher une certaine assurance, tous ces éléments n'avaient rien pour me rassurer, moi qui n'étais pas tellement aventureux de nature.

-Tiens! Salut, Louis!, fit Carol en m'apercevant tout à coup. As-tu vu ce qu'on a trouvé? Francine dit que c'est un nid de carouges.

-Salut! Êtes-vous bien sûrs?, osai-je leur dire.

-Bien, voyons! Si Francine l'a dit, c'est parce que c'est vrai. Son père est professeur. Il donne même des cours tout l'été!

-Puis?, répondis-je en m'adressant uniquement à Carol que je détestais parfois quand il me mettait sa supposée science infuse en pleine face pour mieux me faire passer pour moins brillant que j'étais. Ça ne veut rien dire.



-Tu as bien raison!, me précisa Francine. Si je le sais, c'est que j'en ai vu près du verger de mon grand-père la semaine passée. Les carouges fabriquent leur nid avec ces herbes hautes. C'est pour mieux se cacher et se protéger, m'a dit mon grand-père. C'est par hasard que je le sais.

-Ouais! Tu en sais des affaires!, me sentis-je obligé de rajouter. C'est rare pour une fille.

-Je n'en sais pas tellement que ça. Ça s'adonne que ça, je le sais. C'est tout. Puis-je savoir comment tu t'appelles? Moi, c'est Francine.

-Je l'avais déjà deviné. Moi, c'est Louis.

-Ah! Comme mon frère. Mais lui, il est plus petit. Il a juste deux ans.

-As-tu vu les autres, Carol?, lui demandai-je pour changer le sens de la conversation.

Comme Carol était déjà arrivé depuis quelques jours et qu'il était venu plusieurs fois de semaine auparavant, il était le mieux placé pour nous informer des arrivées de tout notre beau monde. Il me confirma que tous nos amis étaient de retour pour un nouvel été. Il n'en manquait pas un seul. Cette bonne nouvelle me réjouissait, car l'arrivée d'un nouveau venu ou le départ d'un des nôtres pouvait avoir un impact important sur notre dynamique estivale. Il y avait déjà cette Francine qui pouvait venir brouiller nos cartes. C'était amplement suffisant.

Plus tôt, il avait vu Jean-Claude avec sa gang qui s'en allaient pêcher des grenouilles dans la mare du petit bois. Il me rappela que Jocelyn, Ronald et André se levaient toujours aussi tard en raison de l'heure tardive où ils avaient l'habitude de se coucher. Il m'informa même que

l'excité de Luc avait une blonde et que le gros Gilles avait maigri. Nous en avons bien ri, persuadés qu'il saurait les regagner très rapidement avec tout ce qu'il ne pouvait s'empêcher de manger.

-Est-ce que ça te tente d'aller faire un petit tour dans le bois pour voir si notre cabane de l'été passé est encore là?, suggérai-je à Carol.

-C'est une bonne idée!

-Est-ce que je peux y aller avec vous autres?, demanda aussitôt Francine.

-Bien..., si tu veux. Si tes parents veulent parce que ça peut être dangereux pour une fille, des fois si on grimpe dans les arbres ou si on se fait attaquer par la gang à Gérald, balbutia Carol en me regardant du coin de l'œil.

Il s'était mis les pieds dans les plats en s'intéressant à cette fille. Comme si on avait besoin d'une étrangère, d'une fille par-dessus le marché, pour bien passer nos vacances! Encore une fois, il espérait que je le sorte du merdier dans lequel il nous avait mis tous les deux. Il ne semblait pas s'être déjà rendu compte auparavant que Francine était du type collante et qu'elle ne pourrait que nous causer des ennuis si on ne la mettait pas tout de suite à sa place.

Normalement, sauf exception, les filles devaient se tenir avec les filles et les gars aimaient mieux faire de même. De cette façon, les chèvres de monsieur Séguin étaient mieux gardées, selon l'avis de tout le monde. Par contre, si Carol s'imaginait que j'étais pour régler les problèmes à sa place, il se trompait royalement. De toute façon, j'avais déjà de la difficulté à m'imposer face aux autres garçons. Pour une fille, la commande était un peu trop forte pour mes capacités. Je préférais lui laisser le leadership dans ce domaine.

-Il n'y a pas de problèmes!, nous rassura Francine sur-le-champ. Je suis habituée. Les étés passés, je jouais souvent avec des gars. J'aime mieux les jeux de gars que ceux des filles. Puis, j'ai quinze ans, tout de même!

-Alors, allons-y!, conclût enfin Carol, ne sachant plus trop quoi dire ou quoi faire.

-Je vais avertir ma grand-mère. Ce ne sera pas long. Je vous rejoins, dis-je pour conclure cette entrée en matière au goût douteux.

En deux temps, trois mouvements, j'étais de retour auprès de Carol et Francine. Tous les trois, nous nous sommes dirigés vers le petit bois en empruntant le sentier qui passait à côté de la demeure de Pépère

Gascon. Je le vis par une des grandes fenêtres de l'atelier en train de pratiquer son violon. Il était tellement concentré sur ce qu'il faisait qu'il ne s'était pas rendu compte de notre passage.

Plus on avançait, moins j'aimais cette situation. Il était de plus en plus évident que j'aurais préféré y aller seul avec Carol. C'est quand même pas une affaire de filles, n'arrêtai-je pas de me répéter. Cependant, comme je n'avais pas eu l'audace de m'affirmer et de retourner Francine à ses poupées, comme j'aurais aimé le faire, il me fallait endurer la situation pour le moment. Décidément, cette fille était beaucoup trop envahissante. Après tout, on n'était qu'au début de l'été, ne cessai-je de penser.

-Youppi! Elle est encore là, s'exclama Carol en arrivant le premier sur le lieu de la fameuse cabane. Elle a besoin d'un peu de réparations, mais ça va aller.

-Wow! Elle est belle. Et puis, elle est vraiment haute, dit Francine avec enthousiasme.

-Ça n'a pas été facile de la construire. Il a fallu travailler une bonne partie de l'été passé là-dessus, l'informa Carol avec grand plaisir.

-Mon oncle Raoul nous a même donné un coup de main, complétait-je.

-Ah! Je n'ai pas de misère à vous croire, nous rassura Francine.

-Est-ce que ça te tente de grimper pour la visiter?, proposa sans détour Carol à Francine. Tu vas voir comme on voit loin d'en haut. On peut même voir le lac.

-Certainement!, lui répondit Francine sans hésiter.

-Attention! Je vais grimper le premier, s'imposa Carol pour être le héros de la situation. Si tu as le vertige ou si tu as peur, tu me le diras. Je peux t'aider. Je suis devenu un expert en ce domaine.

Ah, ce qu'il pouvait me faire suer celui-là! Je trouvais vraiment insupportable toute cette situation et cette délicatesse démesurée qui n'aurait pas dû avoir sa place en un tel endroit. C'était d'un ridicule jamais vu! Je considérais que Carol en mettait beaucoup trop, ce qui était contraire à ses habitudes, et que si Francine n'était pas capable de suivre, elle n'avait qu'à retourner chez elle. À contrecœur, je suivis quand même Carol et Francine dans l'escalier de fortune, fabriqué à partir de planches clouées à même l'arbre, et nous avons ainsi rejoint rapidement la cabane de nos rêves.

-Wow! C'est formidable. C'est vrai que c'est très beau. On voit même le toit de mon chalet à travers les arbres, s'exclama une Francine vraiment ravie.

-C'est le plus beau coin dans toute la région!, affirma solennellement Carol. Et puis, on peut tout faire ici. Des fois, on vient pique-niquer, lire, jouer aux cartes ou au Monopoly. On est sûr de ne pas être dérangé. On peut voir venir le monde de très loin. Parfois, on s'amuse à les épier.

Notre cabane était vraiment bien située, juste à l'orée de ce petit bois qui était tout aussi important que le lac pour les jeunes du coin. Alors que le lac nous permettait de nous



rafraîchir par nos nombreuses baignades, de nous relaxer par de longues promenades, d'exercer notre patience avec les fréquentes excursions de pêche à la perchaude, à la barbotte ou au crapet-soleil, sans parler du sentiment d'évasion qu'offrent les grands espaces, la forêt, si petite était-elle, nous proposait un tout autre univers.

Contrairement au lac qui nous exposait aux regards de tous les vacanciers, le petit bois nous réservait une intimité que nous avions aussi besoin. À l'abri du jugement de notre entourage, particulièrement les adultes qui ont la manie d'élever des barrières pour nous empêcher de vivre ce qu'eux autres même ont vécu, nous avions le sentiment de vivre dans un autre monde, que tout ou presque nous était permis, parce que les adultes étaient absents.

Ce petit bois était l'univers exclusif des jeunes et on aurait dit que jamais un adulte n'osait s'y aventurer. Nous avions fait de notre cabane le poste d'observation par excellence de notre petit royaume. Sans l'être aucunement, nous nous pensions quand même quelque peu les gardiens.

-Ouais! Vous êtes bien chanceux d'avoir cela. J'ai toujours rêvé d'en avoir une. Mais vous n'avez pas peur que la gang à Gérald dont vous m'avez parlé tantôt ne vienne vous la détruire?

-Il n'y a pas de danger!, se fit rassurant Carol.

-Ils ont aussi leur cabane un peu plus loin dans le bois, me permis-je de compléter.

-Tu as dit, Carol, qu'ils vous attaquaient parfois?

-C'est juste quand on décide de jouer aux cowboys et aux indiens, précisa Carol. Ils ne touchent jamais à notre cabane! On se respecte trop entre gangs. Sinon, ce serait l'enfer tout l'été et les adultes risqueraient de toutes les démantibuler.

-Il faut dire qu'on a travaillé très fort pour l'avoir, sentis-je le besoin de rajouter aux explications. C'est pour ça que cette cabane n'appartient à personne d'autre qu'à Carol et à moi.

-Pour vos amis aussi, je suppose?, demanda candidement Francine.

-Juste pour Carol et moi!, lui répondis-je sèchement.

Même si je n'avais à toute fin pratique aucune connaissance des filles, je la voyais venir avec ses gros sabots. Si elle me prenait pour un naïf, elle se trompait royalement. J'étais peut-être plus jeune qu'elle, j'avais peut-être seulement que treize ans, mais celle-là, elle devra se lever de bonne heure pour me la faire avaler. J'étais venu au chalet de Mémère pour passer, entre autres, un autre bel été avec Carol et ce n'était pas une fille, aussi jolie soit-elle, qui était pour venir déjà nous gâcher notre plaisir. Si Carol n'était pas capable de lui faire comprendre où était sa place, j'étais décidé d'y voir moi-même.

-Il veut dire que personne d'autre n'a le droit de venir quand un de nous deux n'est pas là, rajouta Carol comme pour assainir l'atmosphère.

-Auriez-vous le goût de venir voir ma collection de Tintin au chalet?, suggéra habilement Francine.

-As-tu le dernier? Il paraît qu'il est encore meilleur que tous les autres, s'informa Carol.

-Coke en stock? Oui! Ça fait trois fois que je le lis. Allons-y!



Carol était tombé bêtement dans le piège de Francine. Lui qui savait être si brillant et perspicace quand il le voulait, il me décevait amèrement. Il n'aurait jamais accepté cela l'été auparavant. Que s'était-il passé dans sa petite tête depuis un an? Depuis quand s'intéressait-il aux filles à ce point? Décidément, je ne le reconnaissais plus. Il ne semblait plus être le Carol des beaux étés.

-Fais attention, Francine, en descendant!, dit le nouveau Carol qui se faisait maintenant prévoyant.

Dans le même ordre que nous étions montés, nous, les trois aventuriers de vacances, avons redescendu du vieil orme. Le déroulement de cette première vraie journée de vacances à la campagne m'agaçait et m'irritait de plus en plus royalement. Je supportais de moins en moins la présence de Francine. J'étais en mode panique. J'étais résolument à la recherche de moyens pour écarter cette présence féminine et me retrouver enfin entre gars. Était-ce trop demander?

Il était hors de question que cet été qui commençait soit différent des autres. Mais comment faire, surtout que Carol ne semblait pas sur la même longueur d'onde que moi? En voulant me débarrasser de Francine, il me fallait éviter de perdre aussi Carol, car je risquais alors de trouver ce nouvel été ennuyeux et plutôt long. Ah, comme je trouvais ces relations humaines des plus pénibles!

Je réfléchissais à tout cela en suivant un peu en retrait ce curieux amalgame de couple. Bien sûr, Francine était particulièrement belle, mais ce n'était pas une raison pour perdre la tête et mettre en péril nos deux mois de vacances. Arrivé près du chalet de Francine, je prétextai que ma grand-mère avait besoin de moi pour m'esquiver et mettre un terme à une journée qui avait trop mal commencé à mes

yeux. Il y a de ces journées où on se dit qu'on aurait été mieux de rester coucher. Ce jour-là en était un très bel exemple, semble-t-il.

Je préférais me réfugier dans mon chalet pour le reste de la journée, le temps d'écouter plusieurs soixante-dix-huit tours de la collection de Mémère sur le vieux phono à manivelle. La musique m'était toujours bénéfique durant ces périodes-là. Pour ce qui était de Carol, je me questionnais sur ce qu'il faisait de notre vieille amitié. Je ne pouvais croire que le pauvre commençait déjà à s'intéresser aux filles. Il fallait que je m'organise pour lui parler sérieusement avant qu'il ne soit trop tard. Heureusement que je gardais la tête froide!



Sur un air de violon...



-Tu vas voir comme ça va être bon!, proclama Blanche alors que j'étais étendu sur le divan et que je lisais, ou plutôt je regardais les vieilles revues de Mémère.

-Vous avez fait de la bière d'épinette?, m'informai-je, tout en sachant déjà la réponse, puisque j'avais vu Mémère sortir sa douzaine de bouteilles vertes de l'armoire.

-Oui, mais elle n'est pas prête! Il faut la laisser fermenter au soleil toute la journée. Viendrais-tu me donner un coup de main? On va aller les placer le long du remblai de ciment. C'est l'endroit idéal.

Je sautai prestement hors du divan et me dirigeai avec hâte vers cette boisson savoureuse, dont l'envie ne manquait pas de faire sauter immédiatement un des capuchons blancs.

-Vas-y doucement! C'est fragile, me mit en garde ma cuisinière préférée. Il ne faut pas qu'elles se cognent entre elles.

Deux par deux, j'aidai Mémère à sortir ce rafraîchissement exquis de l'été. C'était encore plus délicieux parce que c'était fait maison. J'avais le privilège de pouvoir en savourer à chacune de mes vacances estivales. Comme Mémère en faisait à plusieurs reprises au cours de l'été, j'étais vraiment comblé. Elle détenait des secrets en cuisine que j'aurais bien aimé connaître.

Le transport terminé, j'informai ma grand-mère que j'allais prendre une petite marche du côté de chez Carol. Mémère n'avait jamais objection aux promenades ou aux excursions de son petit-fils, mais elle aimait et elle exigeait même de toujours savoir où j'allais, car, l'oncle Raoul étant presque toujours parti travailler ici et là, elle ne pouvait compter que sur moi pour la secourir en cas d'accident ou de maladie grave. Il ne fallait surtout pas que j'oublie que j'étais en quelque sorte sa police d'assurance. Elle me demandait peu de choses, mais elle y tenait.

La complicité entre Mémère et moi datait de plusieurs années. Que ce soit à la ville ou à la campagne, j'avais toujours des contacts

privilégiés avec ma grand-mère maternel, non pas que j'étais son préféré parmi ses petits-enfants qui se comptaient à plusieurs douzaines, mais le fait d'avoir partagé de nombreuses heures ensemble avait cimenté des liens importants.

Près d'elle, je me sentais en sécurité et je crois que, lorsque je filais un peu moins bien, je guérissais plus rapidement parce qu'elle semblait avoir toujours le remède miracle qui me remettait en pleine forme, comme son fameux sirop Lambert ou ses concoctions personnelles. Même la fois où, un certain hiver, je m'étais collé les lèvres en voulant refermer le cadenas du hangar avec ma bouche, au lieu de déposer ma brassée de bûches que j'avais été chercher, par ce très grand froid, pour remplir la boîte à bois de Mémère. Elle avait su dédramatiser la situation.

-Est-ce que Carol est là, madame Desjardins?, demandai-je poliment à travers la moustiquaire de la porte de la véranda.

-Non. Il est parti donner un coup de main à monsieur Filion qui en avait besoin aux champs pour les foins. Il ne devrait pas revenir tard. Je vais lui dire que tu es venu.

-C'est parfait. Je vous remercie. Je reviendrai cet après-midi ou demain.

Évidemment, j'étais un peu déçu de son absence parce que j'aurais aimé lui parler de notre première journée ratée d'hier pour mieux nous enligner pour le restant des vacances, d'autant plus que Francine n'était pas dans le décor à ce moment-là. Par contre, j'étais rassuré d'apprendre qu'il n'était pas avec elle.

Je ne savais plus trop comment occuper cette belle journée de fin juin. Sans trop m'en rendre compte, je me dirigeai du côté de chez Pépère Gascon. Je l'aperçus dans son atelier. Il semblait affairé à réparer quelque chose. Je l'avais souvent vu occuper ainsi dans son atelier. Je m'aventurai jusqu'à la porte de ce lieu mystérieux et très secret à mes yeux.

-Puis-je entrer?, dis-je en cognant faiblement à la porte en moustiquaire.

-Mais certainement, Louis! Ne te gêne pas! Quel bon vent t'amène?, me demanda calmement le cordonnier retraité, tout en continuant son boulot si minutieux.

Dans son repaire secret, cela sentait bon le cuir. Malgré qu'il était officiellement à sa retraite, il avait gardé de vieux clients, question de ne pas perdre la main. Je suis encore bon, aimait-il à nous répéter. Sa table de travail où reposaient tous les outils et les matériaux nécessaires à son métier de toujours, avec un ordre et une propreté remarquables, cette table prenait à elle seule un mur complet. Le soleil était heureux de l'inonder de sa lumière. Tout respirait le bonheur dans cet atelier.

Ici et là, de vieilles boîtes de bois ou des caisses d'oranges recyclées renfermaient sans aucun doute de précieux souvenirs et des trésors insoupçonnables. Enfin, on retrouvait tous les outils de jardinage soigneusement rangés eux aussi dont Pépère Gascon se servait quotidiennement durant la belle saison, car c'était un grand amant de la nature et il en avait le plus profond respect.

-Ah! J'avais le goût de vous voir, inventai-je, ne sachant plus trop comment j'avais pu aboutir à cet endroit. Que faites-vous au juste?, improvisai-je en m'avançant à pas feutrés pour ne pas le déranger dans son travail.

-Je répare mon violon. Il y avait quelques cordes usées. Le son était moins joli.

-Vous êtes bien chanceux de savoir jouer du violon.

-Ce n'est pas de la chance, Louis, me répondit-il avec beaucoup de douceur dans sa voix si caressante. C'est le résultat de beaucoup de travail, mais surtout d'un grand amour... pour la musique et tout ce qui est beau.

-Ça fait longtemps que vous jouez de cet instrument?

-À cause de mon âge, oui!, répondit-il en riant. Mais j'ai commencé plutôt tard, à cinquante ans. Quand ma femme est morte d'une pneumonie, je me suis retrouvé bien seul. C'est la musique, le violon, qui m'a redonné goût à la vie. Depuis ce temps, je ne peux plus m'en séparer. C'est mon compagnon de vie, car, tu sais, à mon âge, on est de plus en plus seul.

-Vous n'êtes pas si vieux que ça!, protestai-je pour encourager mon père préféré.

-Si! Si! Toi, tu ne peux pas comprendre. Tu as toute la vie devant toi. Moi, je l'ai plutôt toute derrière. Ça fait toute la différence.

-Voyons donc, Pépère Gascon! Il ne faut pas parler comme ça! Vous êtes plus en forme que bien du monde que je connais!

-Tu as sans doute bien raison! On dirait que je radote en vieillissant. As-tu un instrument de musique préféré?

-Moi, ce serait le piano ou, vous allez rire de moi, la harpe, ou peut-être la musique à bouche, ça se transporte plus facilement.

-Ce n'est pas le choix qui manque. Ce sont tous de beaux instruments. As-tu le goût d'essayer quand même mon violon?

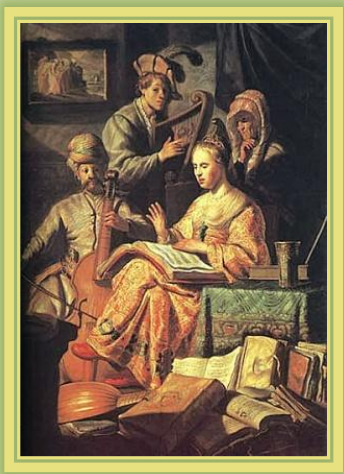
-Êtes-vous sérieux? Je ne sais même pas en jouer. Il paraît que je chante faux, aussi. Ça a tout l'air que la musique et moi, nous ne sommes pas faits pour aller ensemble, même si je l'aime beaucoup. Si j'ai la bosse des maths, je n'ai pas celle de la musique.

-Il n'est jamais trop tard pour commencer! J'en suis la meilleure preuve, tu ne trouves pas?

François plaça aussitôt le précieux violon entre mes mains. Il m'a dit plus tard que je lui rappelais son fils, Roger, mort à la guerre, cette atroce seconde guerre mondiale. Il aurait aimé l'avoir près de lui en cette journée, lui transmettre sa passion du violon, mais la vie en

avait décidé autrement. J'étais pour ces quelques instants ce fils trop vite disparu.

-Appuie bien ton menton sur la caisse et avec ta main, agrippe le manche comme il faut. C'est ça. Dépose ton archet sur les cordes et laisse-le glisser tout doucement.



**La partie de musique
Rembrandt 1606-1669**

Je m'exécutai tout en grimaçant aux sons quelque peu saugrenus que je réussissais à sortir de cet instrument. Là, j'avais vraiment conscience de fausser. Je sentais que je n'irais pas bien loin dans ma tentative d'apprivoiser cette belle maîtresse qu'est la musique. C'était bien seulement pour faire plaisir à Pépère Gascon. S'il n'avait pas encore compris, cela ne saurait tarder.

-C'est parfait!, dit François avec sincérité pour encourager le jeune élève que j'étais.

-N'exagérez pas! C'est affreux.

-Tu n'as pas le droit de dire cela. Si tu m'avais entendu jouer la première fois, tu aurais bien ri. Même mon chien, que j'avais à cette

époque, ne pouvait souffrir cette musique diabolique pour ses oreilles. Alors...

-C'est beaucoup trop difficile.

-Bien non! Le violon, c'est comme la vie. Au début et même après, on joue souvent ou parfois des fausses notes. Mais si on y met tout son cœur et son temps, on peut arriver à quelque chose d'intéressant. En se servant de sa tête, de la tête du violon, pour ajuster nos cordes à l'aide des chevilles ou des instruments qui sont à notre disposition pour cela, on finit toujours par en faire jaillir de belles mélodies et, pourquoi pas, quelques petits chefs d'œuvre à notre mesure. Tu ne penses pas?

-Vous avez sans doute raison. Mais moi, je n'ai pas la patience que vous avez.

C'était vrai. À l'école, j'excellais avec un peu de travail parce qu'elle était faite sur mesure pour moi. Mon seul adversaire pour savoir qui aurait zéro faute dans la dictée ou qui serait le premier de la classe au bulletin du mois était le gros Yvon, qui avait remplacé Lorraine, celle des premières années. Le français ou les mathématiques, cela allait de soi pour moi. Ce n'était pas cela qui manquait à l'école.

Heureusement que nous ne méritions pas toujours notre période de dessin du vendredi après-midi, car là, j'étais plutôt pitoyable. Je ne réussissais qu'à faire péniblement de beaux bonshommes allumettes, noyés dans beaucoup de couleurs Prismacolor. Mon plus beau dessin fut une corde à linge avec différents vêtements qui séchaient au soleil. Il n'exigeait aucun bonhomme. Quel bonheur artistique!

Tout ce qui était manuel me répugnait d'une certaine façon parce que je n'y réussissais à peu près pas. Pas seulement à l'école, mais aussi à la maison! Même si l'école n'était guère stimulante, j'aurais été beaucoup plus malheureux si elle n'avait pas été faite pour les intellectuels comme moi. Donc, la patience, ce n'était pas une vertu que j'avais encore apprise ou cultivée, car, à date, je me débrouillais bien sans elle.

-Si tu veux vraiment jouer du violon ou d'un autre instrument, tu trouveras facilement la patience pour y arriver. Si tu veux vraiment vivre et réaliser tes rêves, tu la trouveras aussi, car on trouve toujours ce qu'on veut ou presque. Quand on ne veut pas, toutes les raisons sont bonnes. Et comme un violon, cela ne joue pas tout seul, la vie, cela ne se fait pas tout seul. Crois-moi! Il faut au moins essayer... si c'est important pour nous.

-Jouez-moi un morceau.

-Si tu me le demandes...

Je m'installai dans la chaise berçante près du petit poêle à bois, au repos pour l'été. François approcha le tabouret, s'y appuya et sembla se plonger dans un autre univers en déposant tout doucement son violon sous son menton tout blanc. Puis, petit à petit, la magie s'opéra. De cet instrument d'où ne sortaient tantôt que des sons incongrus, c'était maintenant une musique d'un autre monde qui envahissait avec chaleur tout l'atelier.

François avait décidé de jouer Greensleeves  au jeune et unique auditoire que j'étais. Alors que la musique semblait transporter, transformer François, je découvrais un monde fascinant, envoûtant. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce vieillard qui faisait surgir la vie de cet instrument en apparence si compliqué et qui rendait si beau ce moment de la journée. Avec Pépère Gascon, tout semblait si facile, si naturel. Cette découverte que je faisais était parmi les plus riches que j'avais faites jusqu'à ce jour et ce n'était pas l'école encore une fois qui m'avait ouvert cette nouvelle porte, mais plutôt les merveilleux hasards de la vie.

Quel plaisir pour moi de voir cet archet glisser si mélodieusement sur les cordes et de voir les doigts de Pépère Gascon, façonnés par les durs labeurs de la vie, s'amuser follement d'une corde à l'autre! Comme je l'enviais et comme j'aurais aimé avoir déjà toute sa science et toute sa richesse du cœur! J'avais au moins le bonheur de pouvoir le côtoyer et de m'en inspirer.



-As-tu aimé cela?, s'informa François en déposant son violon dans sa boîte, sur la longue table de travail de l'atelier, après avoir laissé le silence reprendre sa place.

-C'est formidable. Vous jouez tellement bien, réussis-je à peine à dire avec intelligence, croyant sortir d'une espèce de rêve, trop bref comme tous les rêves.

-Je joue pour mon plaisir. Je ne suis pas un expert, loin de là.

-C'est ce que vous pensez! Pas déjà midi! Mémère va m'attendre pour dîner, criai-je spontanément en entendant la vieille horloge sonner ses douze coups.

-Vas-y, mon gars! Mais il faudrait que tu reviennes une autre fois pour tes cours de violon. Si tu as le goût... et la patience...

-Je vais y penser. Merci beaucoup, Pépère Gascon!, lui répondis-je en me dirigeant vers la sortie.

-Fais mes salutations à ta grand-mère!, me lança-t-il alors que j'étais déjà parti à la course retrouver Mémère qui devait sûrement s'impatienter de mon retard, car l'heure des repas, c'était toujours sacré par respect pour la nourriture et pour celle qui l'avait préparée avec soin et avec amour.

François remercia le ciel de lui avoir apporté cette bouffée de jeunesse, de fraîcheur, en cette journée de plus en plus chaude. Il se dirigea vers son jardin pour y cueillir un peu de laitue et quelques radis pour se préparer lui aussi un bon petit dîner estival.



Quand le cœur parle...



-Ne rame pas trop vite, Louis! On n'est pas pressé.

Pour une des rares fois, comme à chaque été, Blanche avait eu le goût d'aller se promener sur le lac qui l'avait vu grandir. Durant toute sa vie, elle avait presque toujours côtoyé l'eau. Elle y était intimement

liée. L'odeur, la brise qu'elle apporte et ses multiples manifestations ou messages n'avaient plus de secret pour elle. Cette eau la faisait véritablement vivre et vibrer au fil des jours.

Blanche avait appris à la connaître et surtout à s'en méfier. Si elle gardait une certaine distance malgré tout entre elle et l'eau, c'était qu'elle y avait perdu non seulement un fils à la noyade, mais également son frère aîné lors d'une expédition de pêche. Il avait été

surpris avec ses deux compères par un violent orage en début d'automne. On n'avait retrouvé leur corps que le printemps suivant.

Même si elle avait toujours été envoûtée par l'eau et, en particulier, par ce lac, elle en avait développé également une crainte, une appréhension constante. D'ailleurs, tout ce qui avait un quelconque lien avec l'eau et ses multiples manifestations suscitait chez elle prudence et recul. Ainsi, depuis de très nombreuses années, elle ne se baignait plus dans le lac, elle qui avait pourtant tellement aimé le faire dans sa jeunesse. Elle prétextait que l'eau était de moins en moins bonne qualité, qu'il y avait de plus en plus d'algues, que le fond du lac était beaucoup trop rocailleux.

De plus, quand il y avait un orage, elle s'enfermait dans le chalet, portes et fenêtres closes, et allumait son lampion devant sa petite statue du Sacré-Cœur pour finalement se bercer et réciter son chapelet, les yeux fermés, tant et aussi longtemps que l'orage perdurait. Il faut dire qu'elle avait été frappée par la foudre à l'âge de dix ans, en allant chercher de l'eau au puits familial. Moi, qui n'avais pas encore développé ces peurs, j'étais plutôt troublé de voir Mémère devant de telles situations.

Toutefois, en cette belle journée de juillet, elle avait laissé parler son cœur, parce que le lac était d'un calme exceptionnel, un vrai miroir où se reflétaient les plus beaux nuages roses et orangés que seul l'été sait nous donner en fin de journée. Parce que je savais que ces promenades avec Mémère étaient très rares, je me pliais sans aucune difficulté aux moindres exigences de ma grand-mère, ne voulant jamais lui déplaire, de crainte qu'elle ne décide de me ramener chez moi, en ville. Je voulais également la rassurer pour qu'elle accepte plus souvent de venir faire des tours de chaloupe avec moi. Des moments privilégiés comme ceux-là, je sentais le besoin de les cultiver.

-Ne t'éloigne pas trop de la rive!

Aussitôt dit, aussitôt fait! Je prenais vraiment plaisir à ces promenades. Je me sentais important de promener ainsi ma grand-mère sur le lac, à la vue de tout le monde qui prenait plaisir à saluer cette honorable vieille dame, que tous respectaient et enviaient pour sa vitalité, malgré l'âge. Elle aussi aimait bien ce contact, même à distance, avec ses multiples voisins et voisines de chalet. Elle leur retournait ces marques d'affection avec un large sourire et un salut de la main timide.

-Louis, je crois qu'il y a quelqu'un qui te salue. Ce n'est pas une de tes copines?

-Pas du tout! C'est Francine, la nouvelle.

-Et tu ne la salues pas?

-Je peux bien. Mais elle me tape sur leurs nerfs...

On aurait dit que Francine faisait tout pour que je la remarque. Croyant peut-être que je ne l'avais pas vue, elle s'était rendue jusqu'au bout de son quai et ne cessait de me faire de grandes salutations avec ses bras. Je la saluai rapidement pour que cesse sur-le-champ cette espèce de cirque totalement déplacé à mon avis. Elle sembla satisfaite et cessa son petit manège.

-Elle est pourtant très jolie. Qu'est-ce qu'elle t'a fait pour que tu sois si peu aimable?

-Ah, rien! Depuis le début des vacances, elle veut toujours jouer à nos jeux de gars... Ce n'est pas la place pour une fille! À part de ça, elle n'a même pas notre âge!

-Parce que les filles ont une place déterminée? Les filles ne t'intéressent pas, mon Louis? Tu commences ton cours classique. Est-

ce que c'est pour devenir un prêtre ou un missionnaire? Ce serait beau un petit-fils dans la prêtrise. Il n'y en a pas encore dans la parenté, malgré toutes mes prières, mes rosaires et mes neuvaines.

-Pas vous aussi, Mémère! Il y a assez de grand-maman Estelle qui me supplie presque de devenir un prêtre. Si je ne le deviens pas, je vais décevoir beaucoup de monde.

-Il ne faut surtout pas que cela devienne une obligation pour toi. C'est juste qu'avoir un enfant ou un petit-fils qui consacre sa vie à Dieu, c'est peut-être mettre plus de chances de notre côté de nous retrouver tous au paradis. De toute façon, il ne faut jamais faire ça par obligation ou parce que d'autres aimeraient cela. N'oublie pas qu'il faut avoir la vocation avant tout! Il faut se sentir appeler par Dieu. Peut-être que notre Seigneur ne t'appellera pas, non plus...

-Pour le moment, je n'ai senti aucun appel. Puis, je ne sais pas comment il nous appelle. Comment fait-on pour savoir s'il nous appelle ou pas?

-Si Dieu t'appelle, tu le sauras, sans te poser plus de questions. C'est au niveau de ton cœur que cela devrait se passer. Ce qui est sûr, c'est que Dieu ne t'a toujours pas fait signe.

-Bien non, Mémère! Pour le moment, je vais faire mon cours classique parce que c'est le seul moyen pour aller à l'université. Je n'ai pas le choix! Puis, je verrai avec les années ce que je veux faire, peut-être un architecte ou un psychologue, quelque chose du genre. De toute façon, j'ai amplement le temps d'y penser. Huit ans, c'est très long.

-Bon, alors! Si tu ne fais pas un prêtre, il faut que tu commences à t'intéresser tranquillement aux filles. C'est important si tu veux un jour pouvoir te marier et avoir à ton tour des enfants. Tu n'es quand même pas pour rester un vieux garçon avec l'intelligence et la beauté que tu as?

Vieux garçon! Comme cette appellation était remplie de préjugés! Dans la parenté, quand on parlait de tante Margot, il y avait un petit côté d'admiration parce qu'elle avait décidé d'être le bâton de vieillesse de grand-maman Estelle. Mais il y avait aussi ce petit côté de pitié pour sa vie qu'elle gaspillait, semble-t-il. Elle n'avait jamais eu d'amoureux et ne semblait pas du tout intéressée à en avoir un. Sans connaître la véritable raison, il était clair qu'elle avait décidé de consacrer sa vie à sa mère.

Il y avait aussi monsieur Létourneau, un facteur dans la quarantaine, qui était notre voisin en ville et sur lequel planaient de nombreux mystères parce qu'il demeurait seul et qu'il avait un ami qui venait le voir régulièrement. On en faisait tellement un être mystérieux, malgré toute sa gentillesse, qu'on allait jusqu'à nous interdire de nous en approcher. Donc, un avenir de vieux garçon, cela n'avait l'air guère intéressant. Les faits me portaient à m'en convaincre.

-Voyons donc, Mémère! Je vous l'ai dit que j'avais tout mon temps. Après mon classique, j'en ai au moins pour quatre autres années. Il sera toujours temps de s'occuper des filles quand j'en sentirai le besoin. De toute façon, ma mère trouve que je suis beaucoup trop jeune et pas assez responsable pour cela.

-Elle peut bien parler, elle! Elle courrait la galipote quand elle avait ton âge. Un gars n'attendait pas l'autre! Elle n'a jamais su choisir. Je ne dis pas cela contre ton père.

-Ne vous inquiétez pas, Mémère! J'ai déjà aimé une fille. Quand j'étais en troisième année, il y avait une fille, Lorraine, qui n'arrêtait pas de m'écrire des messages en classe pour me dire qu'elle m'aimait. Elle m'avait même promis pour Noël de me donner une montre.

Comme je voulais être aussi gentil qu'elle, je lui ai promis une montre, moi aussi. Le problème, c'était que je n'avais pas d'argent. Quand j'ai osé en parler à ma mère, elle m'a dit d'arrêter ça tout de suite, ces folies-là. J'ai compris, mais je n'ai jamais eu à casser avec Lorraine puisqu'elle ne m'a jamais donné de montre, elle non plus. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais plus perdu mon temps avec les filles! Je garde cela pour plus tard.

-Oui, mais tu as vieilli! Ce n'est plus la même chose. Puis, peu importe, Francine a l'air d'une petite fille très correcte. C'est important aussi d'avoir des filles comme amies. Pas juste des garçons! Je ne parle pas du tout d'amour, là!

-L'amour, à mon âge?

-Il n'y a pas d'âge pour ça, mon Louis.

-Pourquoi n'êtes-vous pas en amour, vous, Mémère?

Je venais de toucher une corde sensible chez Blanche. Comme elle s'y refusait depuis longtemps, elle n'hésita pas à se défendre, tout en trouvant son petit-fils un peu aventureux dans ses questions.

-Ce n'est pas la même chose... Et qui veux-tu qui s'intéresse à une petite vieille comme moi? Je ne suis plus une jeunesse et ça, c'est important.

-Je ne sais pas. Pépère Gascon a l'air de vous trouver à son goût, en tous cas. Vous ne vous en êtes pas rendu compte?

À la seule évocation du nom qui faisait référence à François, Mémère avait rougi et avait cessé de me regarder. Ses yeux balayaient rapidement les chalets autour du lac, sans oser se fixer sur un endroit en particulier. Ses mains témoignaient aussi beaucoup de nervosité. C'était assurément le nom à ne pas prononcer.

-C'est juste une connaissance. L'amour, Louis, c'est engageant, c'est exigeant. Je le sais. J'ai déjà été mariée deux fois. Je trouve que j'ai fait ma part. Depuis la mort d'Ernest, j'ai mis une croix dessus. Je laisse ça aux autres. Il aurait fallu que je me décide avant.

-Mais mon oncle Raoul m'a dit qu'on n'a pas le droit de laisser une chose aussi importante aux autres. Il dit qu'on ne sait pas ce qu'ils peuvent en faire. Puis, ce n'est pas vous qui avez déjà dit à ma mère qu'on a besoin de l'amour pour vivre?

-Je ne m'en rappelle plus.

J'étais convaincu que Mémère s'en souvenait, mais qu'elle préférait l'oublier pour le moment. Sa très grande mémoire m'avait toujours impressionné. Non seulement elle se rappelait d'un visage rencontré une fois ou deux, mais elle était également capable de le nommer et de raconter dans quelles circonstances elle avait rencontré cette personne. Elle meublait à l'occasion les rencontres avec ses petits-enfants de mille et une anecdotes de sa propre enfance pour notre plus grand plaisir et la joie de nos oreilles toutes envoûtées. Donc, je ne pouvais marcher dans cette absence de mémoire. J'avais besoin d'arguments plus convaincants.

-Vous êtes bien trop vivante, Mémère, pour arrêter d'aimer encore.

-J'aime. Je t'aime. Je vous aime. C'est bien assez. Puis, tu n'as pas de leçons à me donner. J'ai quand même plus de vécu que toi, mon jeune. La vie nous apprend beaucoup de choses. On devient plus sage en vieillissant.

-Voulez-vous dire que la vie nous apprend à avoir peur de vivre?
Qu'elle nous apprend à ne plus oser?

-Je n'ai jamais dit cela!

-Ne vous choquez pas, Mémère! Je veux savoir si c'est ça, la sagesse.

-Bien non! Tu ne comprends rien. La vie nous apprend à nous protéger, à ne pas nous faire mal pour rien. Il y a assez des autres qui s'en chargent! Puis, en amour, on se fait trop souvent mal. Alors, j'ai compris et je me protège.

-Vous êtes encourageante.

-Je ne veux pas te faire peur. Je parle juste pour moi. Si j'avais ton âge, ce serait très différent... Aujourd'hui, je suis plus près de la mort que de la vie.

-Vous vous laissez vivre?

-Si tu veux... J'ai passé l'âge des folies. Mais pas toi. Et c'est tellement bon, crois-moi, ces folies. On n'en fait jamais assez. Il ne faut pas attendre qu'il soit trop tard!

-Quelles folies?

-La folie d'aimer, d'être aimé par quelqu'un qui devient le centre de notre vie. La folie de s'abandonner dans ses bras, d'être heureuse comme ce n'est pas permis, d'oser se foutre du monde entier parce qu'on ne peut pas être plus heureux qu'à ces moments-là... Toi aussi, tu vivras ça, Louis. Tu comprendras... Et je te souhaite que ça t'arrive

plus d'une fois avant d'être trop vieux comme moi. Ce n'est pas un luxe, crois-moi!



J'avais cessé de ramer. Jamais je n'avais entendu ma grand-mère me parler ainsi. Elle s'était toujours adressé à moi comme à un petit gars, le plus souvent pour des choses somme toute banales.

Cependant, en cette soirée magnifique, c'était exceptionnel. Elle me parlait comme à un adulte.

J'étais convaincu qu'elle me parlait en connaissance de cause. J'ai su plus tard que Mémère avait vécu intensément et, très souvent, contre son époque. Sa très grande dévotion pour le bon Dieu, comme elle l'appelait familièrement et avec respect, cachait sa véritable nature. Elle avait eu régulièrement des ennuis avec ses différents curés. Cependant, pour elle, son seul et unique patron était Jésus lui-même. Si elle avait à négocier sa vie, c'était avec lui uniquement qu'elle le faisait. Ses multiples prières ou chapelets, ainsi que sa très grande pratique religieuse, n'étaient pour elle que sa police d'assurance pour

l'au-delà. Elle prétendait que c'était la seule assurance importante qu'elle pouvait se payer.

Tout au long de sa vie, l'âme en paix avec elle-même et son Seigneur, elle fit toujours les choix que son cœur lui dictait. C'est ainsi qu'elle épousa contre la volonté de ses parents Ovila Paquette, un comédien, qu'elle essaya de suivre dans ses nombreuses tournées, malgré ses grossesses à répétition, jusqu'à ce qu'il meure d'une pneumonie au début de la mi-trentaine. C'était son premier amour. C'était l'homme de sa vie, pour la vie, croyait-elle à cette époque.

Quelques mois plus tard, malgré un deuil non terminé aux yeux de la société, elle épousait sans plus de préambules et d'acceptation de son entourage, Ernest Lajeunesse, un musicien et un peintre qu'elle avait connu lors des tournées précédentes de son défunt mari. Un accident d'automobile vint lui ravir trop rapidement, à l'aube de la cinquantaine, le très grand bonheur qu'elle vivait avec ce second époux.

Dans le quotidien, elle revendiquait sans cesse et recherchait toujours à avoir la plus grande autonomie, au-delà parfois de ce que son époque voulait lui permettre. Elle ne comprenait pas pourquoi les

femmes avaient si peu de droits par rapport aux hommes, pourquoi cela avait été si long à leur reconnaître le droit de vote, pourquoi il y avait deux catégories d'êtres humains sur cette Terre. Sa très grande volonté de vivre dans le respect d'elle-même et de tous ceux qu'elle aimait, lui occasionna de nombreux problèmes et de multiples rejets. Elle apprit très tôt à assumer sa solitude.

-On est bien loin du chalet... et de Francine. Tu ne trouves pas?

-En effet!, lui répondis-je, sortant de cette atmosphère spéciale où m'avaient plongé les propos de ma grand-mère.

-On retourne au chalet, ordonna Blanche. On dirait que ça commence à être frais.



-Puis-je essayer de vous poser une dernière question?, me permis-je de rajouter.

-Qu'est-ce que tu veux savoir, mon beau Louis?

-Pour de vrai, l'amour, c'est pour

de quel âge à quel âge?

-Ce n'est pas une question d'âge. Ça dépend du cœur. Tant et aussi longtemps que notre cœur parle plus fort que notre raison, que notre tête, tout est possible, tout est permis. Mais, à partir du moment où c'est le contraire, c'est là que ça se gâte... Et vieillissant, c'est malheureusement le cas trop souvent. Alors, laisse parler ton cœur le plus longtemps possible, même si, parfois, on te fera sentir que tu n'as pas raison. C'est ce qui te restera de plus précieux quand tu auras mon âge.

-Vous devriez, vous aussi, laisser encore parler votre cœur, Mémère. N'attendez pas qu'il soit trop tard!

-J'y penserai sérieusement, m'a-t-elle répondu avec son sourire des grands jours. Allez! En route! Rame!



En passant...



-Monsieur Gascon?...

Monsieur Gascon?...

Blanche attendait au pied de l'escalier de la galerie avant.

Une odeur incomparable de gazon frais coupé parfumait

l'air ambiant tout autour de

cette maison si accueillante. On entendait même une cigale mêler sa sonorité à celle des oiseaux. Blanche se demandait pourquoi elle était venue jusqu'à la demeure de cet homme. Une folie?

En ce milieu d'après-midi de juillet, pourtant déjà si lourd, si humide, on sentait que s'annonçait un orage comme seul juillet sait en produire en ce coin de pays. Alors, qu'est-ce qui l'avait poussée jusqu'à cette maison? Qu'est-ce donc qui l'avait bousculée à ce point pour qu'elle se retrouve ainsi au pied de la maison d'un être qu'elle affectionnait malgré elle, elle pourtant si solitaire, si réservée d'habitude, depuis de nombreuses années?

-Oh, Blanche! Mais venez donc!, s'exclama aussitôt François en l'apercevant à travers la moustiquaire de sa porte d'entrée. Je m'étais étendu un petit peu. La chaleur et le travail m'accablent de plus en plus avec les années.

-Toutes mes excuses! Si j'avais su que vous dormiez...

-Ce n'est vraiment rien, Blanche. Quand le soleil cogne à ma porte, ce serait un péché de ne pas lui répondre. J'ai tout mon temps pour dormir en d'autres temps.

-Je ne veux surtout pas vous déranger. J'étais juste venue en passant vous rendre votre politesse et vous apporter une bouteille de bière d'épinette que j'ai faite.

-C'est vraiment trop gentil. Venez vous asseoir. Il faut fêter cela. Ce n'est pas à tous les jours que j'ai de la belle visite comme vous! Pour dire vrai, il y a longtemps que je n'en ai pas eue.

François avait déjà sorti une deuxième chaise berçante au coussin fleuri un peu défraîchi. Il l'installa tout près de celle qui résidait en permanence sur la longue galerie, pour les longues soirées où il aimait bien charger sa pipe et se rappeler de vieux souvenirs... ou s'inventer les plus beaux romans. Les deux chaises se retrouvaient à l'ombre de

trois érables qui avaient été plantés lors de la construction de la maison.

-Non! Non! Il faut que je retourne au chalet. Il se peut que les parents de Louis viennent faire un tour avec leurs enfants pour se baigner. Ce n'est pas sûr à cause du temps qui se couvre.

-Faites-moi plaisir! Assoyez-vous deux minutes. S'ils viennent malgré le temps, vous les verrez passer. Ils n'ont pas le choix! Il n'y a pas d'autre chemin!

-Si vous insistez... Ils disent souvent qu'ils vont venir, mais ils ne viennent jamais.

-Alors, j'insiste.

François lui offrit sa main pour l'aider à monter son petit escalier. Elle lui présenta plutôt la bouteille de bière d'épinette. Il la fit asseoir dans la plus confortable des chaises berçantes et retourna vivement à l'intérieur. Blanche se dit qu'elle n'aurait pas dû venir, comme c'était sa première idée. Elle se demandait maintenant comment repartir sans blesser François. Il était tellement délicat envers elle. Il revenait juste à ce moment-là avec deux verres de bière d'épinette dans

lesquels il avait mis quelques glaçons, et des petits biscuits à la mélasse qu'il avait faits lors de la dernière journée de pluie.

-Il faut arroser cela! De la très belle visite comme vous, c'est trop rare. Et ça va nous rafraîchir un petit brin. À votre santé, ma chère Blanche!

-À la vôtre... François!, parvint-elle à dire pour ne pas subir les reproches amicaux de son grand collègue de vacances.

-C'est délicieux. Je n'ai plus l'occasion de me nourrir avec autant de délices depuis que je me cuisine des repas tout seul.

Blanche ne savait que dire. Quel sujet pouvait-elle aborder sans trop s'impliquer? Elle craignait, tout en les souhaitant quelque peu, les sujets qui l'obligeraient à parler d'elle et de François. Elle préféra se taire et lui laisser l'initiative de la conversation. Elle s'en remettait ainsi aux bonnes grâces du destin en qui elle avait toujours mis sa confiance.

-Comme ça, il se peut que votre fille vienne faire son tour. Ce serait un beau cadeau pour Louis. Par une journée pareille, c'est vrai que c'est rafraîchissant pour ceux et celles qui aiment bien se baigner.

Personnellement, je n'ai jamais bien, bien aimé ça. Chacun ses goûts, n'est-ce pas?

-En effet! De toute façon, c'est loin d'être sûr qu'ils viennent parce que mon gendre ne semble pas parti pour prendre des vacances cette année. Il aime mieux travailler et être payé en double pour ces deux semaines-là. Ils ont toujours besoin d'argent. La vie est si chère aujourd'hui. Ce n'est plus comme dans notre temps où on vivait de nos terres.

-Ah! C'est sûr. La vie est très chère, surtout avec plusieurs enfants. Quand on pense qu'il est question qu'ils augmentent encore le prix de la pinte de lait.

-Et la télévision en couleurs qui s'en vient dans quelques années, paraît-il! Nos téléviseurs ne seront même plus bons. Ils nous obligent à toujours acheter de nouvelles choses et à dépenser. Comme si on en avait les moyens! On n'est quand même pas pour commencer à acheter à crédit.

-Il va falloir que le gouvernement s'en mêle! Ça n'a pas d'allure. Je n'aimerais pas être à la place des jeunes d'aujourd'hui. Bientôt, il va falloir s'endetter pour vivre normalement.

-Duplessis est capable de mettre de l'ordre dans ça. Mais il est bien trop critiqué!

-Il n'est pas parti pour ça, en tout cas. C'est un nouveau gouvernement qu'il nous faudrait. Les Rouges seraient capables!

C'était le genre de sujet qui meublait une conversation, mais qui ne menait nulle part. Les deux en étaient bien conscients. Surtout les sujets à connotation politique où il y avait clairement une différence dans les couleurs d'allégeance, il fallait fuir cela comme la peste si on ne voulait pas que le tout tourne au vinaigre. De part et d'autre, ils sentaient qu'ils avaient des choses plus importantes à se dire ou à vivre. Qui plongerait le premier?

-Il paraît que vous avez joué du violon à Louis?, tenta de suggérer Blanche. Il a beaucoup aimé ça.

-Ah! Ce n'était pas grand-chose... Aimeriez-vous que je vous joue ce que je lui ai joué?

-Non! Non! Je ne disais pas ça pour cela.

-Dites-moi, oui! Cela me ferait tellement plaisir. Je ne peux pas avoir pratiqué pour rien!

-Si ça peut vous faire plaisir... Mais juste un petit morceau..., finit par acquiescer Blanche.

François n'avait pas attendu la fin de la phrase de Blanche et s'était dirigé d'un pas alerte vers son atelier pour y quérir son précieux violon. Il revint presque aussitôt en courant légèrement.

-Doucement!, lui fit remarquer Blanche. Pensez à votre cœur! S'il fallait que vous tombiez...

-J'y pense justement à mon cœur. Quand vous êtes là, il rajeunit! C'est lui qui me donne toute cette énergie. Puis, je ne suis pas si vieux que ça, vous savez!

-Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, rajouta Blanche un peu confuse pour s'excuser.

François s'installa confortablement devant sa Blanche, sur la rampe qui entourait la galerie de bois vieilli. Puis, encore une fois, il se laissa emporter par son violon et joua Greensleeves à sa bien-aimée, comme il ne l'avait jamais joué



Nature morte au violon
Jean-Baptiste Oudry
1686-1755

auparavant. Son archet volait littéralement sur les cordes de son violon.

Jamais il n'avait fait autant corps avec son violon pour plaire, mais encore plus, pour séduire sa Blanche. Il savait que ce moment privilégié avait une grande importance dans sa longue conquête de cette femme qui lui avait plu dès leur première rencontre. Il voulait mettre tous les atouts de son côté. Une page importante de sa vie amoureuse se jouait aussi, en ce moment précis, pendant l'exécution de cette musique divine.

Emportée par la musique, Blanche découvrit encore plus son François. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas ressenti cette sensation de bien-être que lui procurait cette musique si envoûtante, mais surtout cette présence magique d'un homme si près d'elle. Elle retrouvait son cœur de jeune fille et se rappelait de doux moments d'amour avec Ovila et Ernest.

Elle ne cessait pas de fixer les yeux de son François. Comme elle le trouvait beau, captivant, reposant, séduisant, excitant! Comme elle trouvait qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas rencontré un

homme pareil! Comme elle trouvait que cela lui manquait subitement!

Fallait-il laisser parler le cœur ou la raison? Fallait-il laisser passer cette dernière chance que le destin semblait lui offrir? Car elle continuait d'y croire beaucoup à ce destin puisqu'il l'avait si bien servie, malgré tout, jusqu'à ce jour. Elle était convaincue que chacun de nous venait sur Terre pour y remplir un rôle bien déterminé, que nous ne pouvions changer notre destin, que ce qui devait arriver arrivait toujours, que nous ne pouvions rien y faire.

Elle aurait aimé souvent écrire son propre scénario, son propre rôle, à sa mesure, mais elle s'était toujours rendu compte que ce n'était pas elle, l'auteur. C'est pourquoi, la sagesse aidant, elle s'en remettait constamment à son destin, espérant qu'il saurait constamment être bon pour elle. Elle essayait donc d'être toujours en bons termes avec son auteur, d'où l'importance de la prière dans sa vie. Au crépuscule de son existence, alors qu'elle savait qu'elle en était aux derniers chapitres de cette vie, elle s'interrogeait beaucoup pour savoir si François faisait partie ou non de son destin. Elle aurait tant aimé que son auteur le lui dise clairement.

François n'avait pas aussitôt terminé sa première pièce musicale qu'il enchaîna immédiatement avec La vie en rose , que chantait, depuis plusieurs années, si magnifiquement, Édith Piaf. Il avait tellement peur de briser la magie de ce moment qu'il n'avait pas osé laisser de répit entre ses deux interprétations.

Pour Blanche, c'était trop de tendresse, de souvenirs, de rêves étouffés. Alors que François continuait de se donner totalement sur son violon, les yeux toujours clos, elle se laissa aller et versa quelques larmes de bonheur qu'elle s'empressa d'essuyer avec son petit mouchoir de dentelle au parfum de lilas. Se pouvait-il qu'à son âge, un homme réussisse à la faire vibrer à ce point, comme la première fois, à quatorze ans, avec le fils aîné du meunier et sa musique à bouche? Non, cela n'avait aucun sens!

Elle se disait qu'il fallait qu'elle revienne les deux pieds sur terre, qu'elle soit plus raisonnable. Elle finit alors d'écouter la musique de François avec un certain recul, en bon public seulement. Elle s'attarda davantage sur la chemise à carreaux de François, ses gros pantalons de toile et ses gros souliers de travail. C'était moins romantique, mais plus facile pour le cœur! Quand il eût terminé, même s'il aurait désiré jouer des heures durant et perpétuer indéfiniment ces moments si

précieux, Blanche ne put cependant se retenir. Elle se leva pour déposer un baiser sur la joue humide de François.

-Vous avez aimé cela?, balbutia François, tout étonné du geste spontané de Blanche.

-C'était très bien. Vous jouez comme un artiste. Vous devriez passer à la télévision.

-N'exagérez pas! Vous savez, Blanche, j'y ai mis tout mon cœur parce que c'était vous. C'est le plus grand honneur que vous m'avez fait, croyez-moi. J'aimerais vous en jouer de nombreux autres morceaux. Je commence à avoir un répertoire très intéressant.

-Pas aujourd'hui! Il faut que j'aille préparer le souper pour Louis et Raoul. Cela a tout l'air que ma visite ne viendra pas!

-Promettez-moi que vous reviendrez. Mon violon se sent si seul sans vous.

-Je vous le promets, grand bébé!, lui dit Blanche pour le taquiner un peu.

- Nous n'avons pas le droit de nous priver de moments aussi riches, aussi magiques. La vie est tellement avare de ces moments. Quand ça

passé, ne nous privons pas. On ne sait pas quand tout ça va s'arrêter ou quand la manne va revenir et nous combler encore une fois.

-Vous avez bien raison. Mais n'abusons pas. Toute bonne chose est vraiment magique si nous savons la faire rare et la déguster avec frugalité. Sinon, tout devient banal. François, il n'y a rien de pire que la normalité qui est le lieu privilégié de la routine, la lèpre de la vie.

-Ah! Comme vous parlez bien!

-Arrêtez, vieux charmeur! S'il y en avait qui nous entendaient, ils penseraient que vous voulez me séduire, moi, une septuagénaire!

-Avez-vous objection?

-Soyons sérieux! Il y a des jeux qui ne sont plus de notre âge. C'est vrai pour vous, comme pour moi.

-Blanche..., dit François d'un ton suppliant. Pourquoi tenez-vous absolument à ce qu'il y ait un âge? Il nous reste sûrement quelques bonnes années à vivre encore. Pourquoi les gaspiller? Pourquoi y renoncer?

-C'est vous qui me faites dire n'importe quoi, protesta énergiquement Blanche en lui tapant le bras comme pour le réprimander. Ça suffit

pour aujourd'hui! Moi qui n'étais venu que pour vous apporter de la bière d'épinette...

-A-t-on perdu notre temps, ma chère Blanche? Nous n'avons que ça, du temps.

-Ce n'est pas ça que je dis, enchaîna Blanche rapidement pour ne pas laisser le temps à François de placer le moindre mot qui pourrait prolonger indûment cette rencontre hautement agréable. Mais le souper ne se préparera pas tout seul. Un gros merci pour la musique, pour votre accueil et pour tout le reste! Vous viendrez faire votre tour. Je n'ai pas de violon, mais j'ai d'autres bonnes bières d'épinette et de la belle musique classique sur mon gramophone.

Déjà, elle avait descendu de la galerie et avait emprunté le petit chemin bordé de fleurs. Elle se dirigeait où ses obligations d'adulte la réclamaient et non où son cœur désirait faire son nid.

-C'est moi qui vous remercie, ma chère Blanche. Tout le plaisir a été pour moi.

Il la regardait une fois de plus le quitter et chercha à retenir son parfum pour meubler les jours à venir. Il constatait que plus leurs rencontres étaient magiques, plus son départ était lourd à porter. Il se

questionnait sans cesse pour savoir pourquoi elle et lui n'auraient pas le droit de s'aimer, de partager leurs derniers moments d'existence. Il concluait inévitablement que la vie était bien injuste, lui qui lui avait pourtant tout donné.

Toutefois, il n'avait pas encore dit son dernier mot et il se jurait bien qu'il aurait raison de la vie avant qu'elle n'ait raison de lui. Il n'était pas homme à démissionner aussi facilement. Pour lui, ce ne pouvait être qu'une question de temps. Que la vie se le tienne pour dit...

Sur le chemin du retour, Blanche savoura pleinement encore une fois les doux moments qu'elle venait de vivre. Elle espérait secrètement en vivre d'autres le plus tôt possible, mais en laissant venir la vie à elle. Plus elle approchait du chalet, plus cet après-midi s'estompait devant la réalité immédiate qui s'imposait à elle. Elle se surprit à esquisser un sourire pour la fausse visite qu'elle avait tenté d'inventer pour s'excuser. Elle ne se croyait plus autant imaginative et si spontanément. Décidément, l'amour renouvelait ses capacités!

Avant d'entrer dans le chalet pour préparer un autre souper, elle vit Louis qui était assis, les pieds pendants, sur le muret de ciment. Il

regardait le lac. Dans ses pensées, rêvait-il lui aussi à des univers magiques à venir?



Paow! Paow! Tu es mort...



Quelle magnifique journée en perspective! Les vacances au lac étaient somme toute assez tranquilles, surtout à cause de Mémère qui n'aimait pas que je m'énerve pour rien, comme elle disait,

mais aussi parce que, plus souvent qu'autrement, les jeunes de ce coin de pays s'adonnaient à des activités solitaires ou de petits groupes.

Moi, comme la plupart de mes quelques amis de vacances, je passais une grande partie de mon temps à lire, à aller taquiner le poisson dans la chaloupe de Blanche, à m'amuser avec des riens sur le bord de l'eau. Parfois, j'essayais de me ramasser chez un ami, le plus souvent chez Carol. Nous jouions au Monopoly ou avec son jeu de Mécano. Nous allions aussi passer du temps à la cabane quand nous ne regardions pas en fin d'après-midi des émissions comme Zorro, Aigle

noir ou Rin-Tin-Tin 🎵, car Carol avait une télé en noir et blanc à son chalet, contrairement à Mémère qui n'avait que sa télévision en ville.

Je ne recherchais pas régulièrement la compagnie des autres gars de mon âge, comme la gang à Gérald. Ces gars-là ne trouvaient le plus souvent leur plaisir qu'à élaborer mille et un tours plus ou moins pendables et à imposer leur loi tout autour du lac. Mémère ne l'aurait pas accepté et, de toute façon, ce n'était pas du tout dans ma nature. Les rares fois où j'ai tenté de faire un supposé mauvais coup, je me faisais toujours prendre, comme cette fois où à l'invitation d'amis qui prétendaient que j'étais trop pissou pour arracher une pancarte électorale d'un poteau d'électricité.

Donc, les attentes de Blanche et ma personnalité première se mariaient assez bien. Même si, parfois, j'aurais aimé lâcher mon fou un peu plus, je m'accommodais fort bien de la situation qui valait beaucoup plus pour moi qu'un été à la ville. En fait, il n'y avait jamais rien d'exceptionnel ou de quoi meubler vraiment des souvenirs de vacances pour plus tard. La vraie action se faisait plutôt rare. Sauf exceptions...

Et cette journée de la mi-juillet s'annonçait pour en être une. C'était du moins ce que les jeunes du coin s'étaient bien promis. Il nous arrivait en effet de provoquer des activités qui ramassaient presque tous les jeunes du lac, peu importe nos divergences habituelles. Nous avions comme un besoin inexplicable de nous retrouver malgré tout et de faire d'une certaine façon la fête. L'important, c'était qu'il se passe quelque chose de plus grand que la routine du quotidien. Cela prenait différentes formes. Finalement, le prétexte était bien secondaire.

On s'était donc donné rendez-vous pour dix heures à l'orée du petit bois pour une partie de cowboys et d'indiens. Pour la circonstance, on avait invité toutes les filles à venir jouer avec nous afin d'être plus nombreux, ce qui serait d'autant plus intéressant. Même Gilles, le grand frère de Philippe, qui ne voulait jamais se joindre à nos jeux de bébés, comme il disait, avait insisté pour être cette fois-ci de la partie. On l'accepta même s'il nous était antipathique avec ses airs de grand intellectuel qui se pense toujours plus fin que les autres.

Comme on avait déjà décidé que ce serait les gars contre les filles, à cause des filles qui avaient provoqué les gars en prétendant qu'elles pouvaient facilement nous battre toutes seules, il fut convenu que

Gilles se joindrait aux filles pour que ce soit plus juste. Ce défi, qui relevait de l'hérésie la plus pure, était dû à Francine qui, définitivement, ne cessait de nous montrer qu'elle n'avait pas froid aux yeux et qu'elle valait bien un garçon.

Même si les autres filles n'osaient pas afficher cette même assurance, elles n'en avaient pas moins pour autant une grande admiration pour cette fille qui savait un peu trop ce qu'elle voulait dans la vie. Heureusement, toutes les filles n'étaient pas comme cette Francine, sinon nous, les gars, nous aurions perdu fréquemment des plumes et un peu de notre autorité. Elle n'était qu'une exception et elle le resterait sûrement, sinon ce serait le monde à l'envers.

À dix heures précises, il ne manquait personne. Jean-Pierre, qui faisait toujours office de leader lors de ces rassemblements, donna le signal de départ vers la clairière qui séparait le petit bois en deux. Rendu au lieu déterminé, il rappela les règlements : à chaque partie, un des deux groupes incarnait les indiens et allait se cacher dans le petit bois pendant que le groupe des cowboys attendait dans la clairière et comptait jusqu'à cent. À la fin du décompte, le signal d'attaque était donné et la victoire était acquise lorsque tous les indiens avaient été capturés. Évidemment, si des indiens

réussissaient à délivrer un des leurs en leur touchant, celui-ci pouvait fuir la prison qu'était la clairière. Jean-Pierre rappelait toujours en terminant que ce n'était qu'un jeu et qu'il fallait donc éviter de faire mal à quelqu'un.

-Il y a-t-il des questions?, demanda Jean-Pierre pour qu'il n'y ait pas de chicane par la suite.

Les règlements semblant être bien compris de tous et de toutes, on décida que les filles commenceraient en étant les indiens, ou plutôt, les indiennes. Aussitôt, le décompte de cette première partie commença. Les filles et Gilles se dirigèrent à vive allure vers le boisé et dans toutes les directions pour bien se cacher. La recherche du gros arbre, de la dénivellation importante, du petit bosquet, d'une roche assez imposante et bien située, tout revêtait alors une importance cruciale pour la suite des choses et donner du fil à retordre aux garçons. C'était du sauve qui peut, du chacun pour soi, mais dans le seul but commun de gagner.

Pendant ce temps, les gars se fermaient plus ou moins les yeux pour compter, contrairement à ce que stipulait le règlement. Comme les règlements sont faits pour être plus ou moins respectés, si on veut

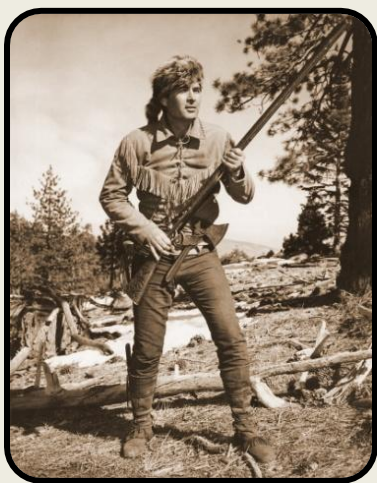
gagner, qu'on soit jeune ou adulte, un œil ici ou là s'ouvrait et se refermait rapidement afin de ne pas être accusé de tricher. Le but était évidemment de saisir au vol la destination des filles ou des indiennes, ainsi que du grand Gilles, et pour se donner de meilleures chances de gagner cette première manche.

Prendre de l'avance dès le départ était psychologiquement très important. N'est-ce pas une des lois fondamentales de toute guerre, amicale ou non? Nous n'en étions pas à notre première expérience. Il fallait que cela paraisse. Ce qui est sûr, c'est que les filles l'apprendraient à leurs dépens, Francine la première!

-98, 99, 100... On y va. À l'assaut!, s'écrièrent d'une seule voix tous les garçons.

Chacun, selon sa perception ou ce qu'il avait cru voir pendant le décompte, s'élançait dans une direction précise. Ici et là, on entendait le craquement de branches mortes ou de feuillage écarté. Puis, à l'occasion, un cri de filles suivi d'un « J'en ai une! ». C'était alors le retour vers la clairière avec la prisonnière solidement retenue par un bras pour ne pas qu'elle tente de s'esquiver.

Le problème avec les filles, c'était qu'il y en avait toujours une pour se plaindre qu'on la serrait trop fort, qu'on lui faisait mal ou qui prétendait qu'elle était capable de marcher toute seule parce qu'elle ne voulait pas qu'on lui touche. Elle n'avait pas encore compris que c'était le prix à payer pour voir trop grand, pour penser qu'elle était capable de sortir de son univers de poupées, pour croire qu'elle avait le potentiel de participer sans réserves aux jeux des gars. Quand on accepte de jouer avec des gars, pourquoi aurions-nous des privilèges ou des passe-droits?



Je raffolais de ces poursuites qui me permettaient de sortir mon trop plein d'énergie accumulée et de mettre en pratique ce que je voyais dans mes émissions favorites de télévision. J'aimais donc user de ruse et de stratégie comme Davy Crockett 🎯 que j'avais déjà vu au cinéma. Au lieu de foncer entre les arbres et de vérifier derrière chaque obstacle s'il n'y avait pas un indien, ou une indienne pour être plus précis, comme le faisait la plupart des autres gars, moi, je préférais la

technique de l'attente et de l'embuscade, à l'image de mes idoles télévisées ou du magnifique Davy.

Je choisissais d'attendre qu'une des victimes se montre et approche à une distance raisonnable dans ses déplacements pour fuir un autre gars qui approchait. Quand ma proie ne pouvait plus m'échapper, je passais à l'assaut décisif et je la saisisais dans mon piège finement tendu pour en faire ma nouvelle prisonnière. Je croyais ma stratégie plus efficace, moins essoufflante et surtout plus conforme aux vrais cowboys et indiens. Aigle noir aurait trouvé que j'étais un rude ennemi aux ruses de Sioux!

Ainsi embusqué derrière un vieil mort sur le sol, dans un secteur où les autres gars n'avaient pas tendance à chercher, je faisais le guet. Tout à coup, j'aperçus Francine qui avançait en allant d'un arbre à l'autre pour mieux se dissimuler. Je la laissai courir ainsi tout en me tapissant davantage au sol pour ne pas être vu de mon ennemie. Patiemment, je la regardai s'approcher et je m'apprêtai à donner l'assaut final. Elle n'avait rien d'une indienne parce qu'elle n'avait pas le costume requis et ses cheveux plutôt blonds et courts n'égalaien pas les longs cheveux noirs tressés des véritables squaws. Francine portait plutôt une blouse fleurie avec des pantalons courts qui

mettaient en évidence de belles grandes jambes. Pour la première fois, je me suis surpris à constater que cela ne me laissait pas indifférent. Au contraire, j'y trouvais une beauté autrefois insoupçonnée.

Ça y est! Comme si un ressort m'avait propulsé, ayant été trop longtemps retenu, je me lançai à la poursuite de Francine qui, en m'apercevant, avait fait demi-tour pour fuir. Il était malheureusement trop tard pour elle. La distance qui nous séparait était trop courte pour qu'elle puisse réussir à me semer, d'autant plus que j'avais une meilleure connaissance qu'elle de ce boisé. Rapidement, j'avais rejoint mon indienne du moment et je l'agrippai à bras le corps.

Elle se débattit vivement, cherchant à se libérer de mon emprise toute masculine. Je lui rappelai qu'elle n'avait pas le droit de se débattre comme cela, selon les règlements, et je lui promis de desserrer mes bras autour de sa taille si elle se calmait. Pour elle, je compris des années plus tard que ma façon de faire lui semblait être, sans aucun doute, une agression masculine. Pour moi, dans ma petite tête d'ado nullement déniaisé, ce n'était qu'un jeu, rien de plus.

En fait, je faisais comme avec les gars, moi qui n'avais pas encore tenu de fille dans mes bras, même pour danser. De toute façon, n'était-ce pas elle qui se voulait au même niveau que les garçons? Alors, pour moi, à ce moment-là, je ne voyais pas pourquoi j'aurais fait des distinctions. Toutefois, en la serrant ainsi contre moi, je me surpris à aimer le doux parfum qu'elle dégageait. C'était la première fois que je prenais conscience qu'une fille pouvait sentir aussi bon. Je ne trouvais pas cette expérience désagréable. Au contraire. On aurait dit que cela réveillait des choses en moi que je ne soupçonnais pas encore.

Lui tenant fermement le poignet, j'amenai ma prisonnière vers la prison établie selon les règlements. Étant donné que je ne voulais pas qu'elle réussisse à s'échapper, car je n'aimais jamais recommencer ce que j'avais pris le temps de bien faire, je décidai de mettre en pratique ce que j'avais déjà vu dans mes films. Ce n'était peut-être pas dans nos règlements, mais, comme j'avais capturé la plus influente des indiennes, il fallait prendre les moyens pour éviter qu'une capture aussi importante puisse nous échapper. Avec la ficelle que je traînais habituellement dans mes poches pour mille et un projets, je l'amenai à un arbre pour qu'elle s'y adosse et je lui attachai solidement les mains derrière. Francine ne résista pas à cette manœuvre, car elle

avait compris que cela faisait sûrement partie du jeu. Ce nouveau contact avec son corps me ramena son parfum. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi, mais j'y prenais vraiment plaisir.

Je terminais de l'attacher quand, soudainement, Gilles surgit du boisé et passa à l'attaque, ce qui était contraire aux règlements, puisqu'il était un indien. Il tenait en main de longues tiges de pavot, comme on les appelait, ces plantes solides caractérisées par une espèce de bâton avec une boule dure à son extrémité. Ainsi armé, il s'élança vers moi avec une sorte de folie dans les yeux, ce qui était inhabituel à mes yeux pour un tel jeu.

Sur le coup, je ne comprenais pas trop ce qui se passait. Pour moi, l'attitude de Gilles ne cadrerait pas du tout avec le jeu en cours. Je crus que celui-ci devait sûrement se tromper dans les règlements, étant donné qu'il n'avait pas l'habitude de jouer à nos jeux. Mais il n'en était rien. Ce grand intellectuel avec ses grosses lunettes noires était plutôt un inconnu pour nous tous. Tout ce que nous en connaissions, c'était qu'en plus d'être le grand frère de Philippe, on le voyait presque toujours avec un livre à la main en train de lire ou d'écrire. Alors que moi, j'amorçais mon cours classique, Gilles venait de

terminer avec éclat son année de Belles-lettres et il se préparait déjà pour sa sixième année de classique, la Rhétorique.

La vision de Francine ainsi attachée à un des arbres de notre prison du jeu, ce qui laissait place à la beauté de ses jambes et de sa poitrine, cette vision avait suscité une telle excitation chez ce grand adolescent qui se destinait à la prêtrise, selon ce qu'on disait, qu'il fut pris d'une folie véritable et hors de l'ordinaire. Cette excitation étant méconnue encore de ma part, je m'apprêtais à lui rappeler les règlements et à en faire facilement mon nouveau prisonnier, quand Gilles se mit à me frapper violemment avec ses tiges.

-Wo! Wo! Calme tes nerfs!, lui criai-je tout en cherchant à fuir, mais en trébuchant constamment. Es-tu fou?, hurlai-je sous les coups incessants de Gilles.

Pas un gars près de moi pour me venir en aide. Les quelques filles qui avaient déjà été faites prisonnières, regardaient le spectacle sans dire un mot ou oser poser un geste. Francine, bien attachée à sa prison pour la circonstance, regardait elle aussi la scène avec stupéfaction et trouvait que le jeu prenait des proportions anormales et ridicules. Elle trouvait ce jeu de moins en moins drôle.

-Arrête, Gilles!, hurla-t-elle finalement à son tour. Es-tu malade?
Viens vite me délivrer!

L'appel de Francine sembla le ramener à la réalité. Il cessa de frapper, alors que je restais figé, tout recroquevillé sur moi-même pour mieux me protéger. J'étais incapable de bouger tellement la peur, ma première véritable peur de toute ma jeune vie, m'avait paralysé. Je craignais par-dessus tout que sa folie lui revienne. Je n'en croyais pas mes yeux. Je ne comprenais vraiment pas ce qui venait de se passer. Pour moi, je venais tout simplement d'avoir affaire à un fou, un aspect alors caché de ce grand intello. Gilles se retourna et s'élança vers Francine pour la détacher.

-Viens-t'en! Sauvons-nous!, cria Gilles à Francine. Vite! Qu'est-ce que tu attends?

Cette dernière ne savait plus où aller. Devait-elle suivre Gilles et continuer le jeu comme si rien ne venait de se passer, ou devait-elle se porter à mon secours, étant donné que je me lamentais par terre des coups que je venais de recevoir. Face à l'insistance de Gilles, elle prit le chemin du boisé après avoir délivré les autres filles, tout en

m'adressant un regard de tristesse et de regrets pour cette scène inexplicable, dont elle avait été bien involontairement le déclencheur.

Je me relevai lentement et je décidai que j'avais assez joué à ce jeu de fous. Je cherchai Jean-Pierre pour me plaindre de ce que je venais de subir. L'attitude de Gilles provoqua la colère de notre leader. Il décida aussitôt de mettre fin à la partie et de rappeler tout le monde pour corriger la situation. Il utilisa son sifflet pour annoncer la fin de cette partie, comme le stipulait clairement les règlements. Il ne pouvait admettre qu'il y en ait un qui puisse avoir oublié que ce n'était fondamentalement qu'un jeu et qu'il ne fallait surtout pas se prendre une seule seconde au sérieux.

Décus, chacun et chacune sont revenus du boisé et se demandaient pourquoi on arrêta le jeu qui avait pourtant si bien commencé. J'expliquai la situation à tout le groupe assis autour de moi et de Jean-Pierre. Celui-ci, en tant que chef du jeu, demanda des justifications à Gilles qui tenta de minimiser les accusations de violence à mon égard. Il essaya même de me faire passer pour un braillard. Je m'opposai très vivement à ses fausses excuses.

Puis, devant l'attitude généralisée à le blâmer et à le traiter de toutes sortes de noms, tous aussi violents les uns que les autres, de la part des garçons et non des filles, Gilles n'attendit pas qu'on lui rende davantage sa monnaie. Il quitta immédiatement le groupe sous les applaudissements nourris des mâles du groupe. Francine semblait soulagée du dénouement heureux pour nous tous. C'était évident que c'était la dernière fois que le grand Gilles se permettait de venir perturber ainsi nos jeux. Lui, comme nous, en avait pris bonne note de toute évidence.

Cet incident avait tué quelque peu l'enthousiasme de cette journée pourtant si prometteuse. Jean-Pierre, en tant que grand leader qu'il était, entreprit aussitôt de relancer notre joie de vivre et de jouer du début. Sur sa suggestion, on décida de se réorganiser et de former de nouvelles équipes, mixtes cette fois-ci, et on tenta de redonner un peu d'entrain à ces vacances estivales.

Francine vint me voir pour s'excuser, mais je n'ai pas accepté ses excuses parce que je considérais que ce n'était pas de sa faute et que Gilles n'était rien qu'un malade qui avait besoin d'aller se faire soigner. Nous avons échangé un sourire complice et nous nous sommes joints aux autres pour un nouveau décompte, car

maintenant, tous les deux, nous faisons partie du groupe des cowboys.



Le pouvoir de l'argent...



-Mémère, il y a une auto qui arrive!

Blanche tendit le cou pour regarder par la fenêtre de la cuisine. Qui pouvait bien venir la voir, en automobile, alors que

le souper était déjà passé?, se demandait-elle. Cette auto lui était inconnue.

-Ah, ben! C'est Yolande avec son Arthur. Puis, dis-moi pas qu'ils ont amené Jeanne avec sa fille!

Elle s'empressa aussitôt de se regarder dans le petit miroir suspendu à côté de l'évier. Elle remplaça rapidement ses cheveux argentés, ajusta sa robe rayée et enleva en deux mouvements son tablier fleuri. Il faisait partie intégrante de sa vie de tous les jours, même le dimanche après la messe, et il alla choir sur le dossier de sa chaise berçante. Il

n'y avait que dans les grandes occasions qu'on la voyait sans son tablier.

Elle sortit et alla au-devant de ses oiseaux rares, comme elle les appelait affectueusement. Elle trouvait toujours qu'elle ne les voyait pas assez souvent à son goût. Elle aimait aussi leur faire sentir qu'ils la négligeaient un peu trop selon ses attentes, eux qui avaient les moyens et la jeunesse pour se déplacer aisément, surtout ma tante Yolande et son mari cousu d'or, selon les prétentions de toute la parenté. Quant à ma tante Jeanne, c'était très différent et Blanche le savait fort bien.

En effet, sa fille aînée n'avait jamais été chanceuse avec la vie. Très souvent malade durant toute sa jeunesse et ayant eu plusieurs peines d'amour quand elle était jeune fille, elle avait réussi à se trouver un beau parti, comme avait dit Blanche. C'était le grand bonheur et l'avenir s'annonçait enfin des plus prometteurs. Avec mon oncle Guy, elle eut même une fille, ma cousine Diane, qui avait maintenant l'âge de Francine.

Malheureusement, peu de temps après la naissance de Diane, elle perdit son mari. Il succomba à une hémorragie cérébrale. Depuis

cette mort si inattendue, elle avait centré sa vie sur l'éducation de sa fille qui voulait devenir infirmière. Elle travaillait dans une épicerie et faisait des ménages pour joindre les deux bouts et payer les dépenses occasionnées par les études de Diane.

Depuis la mort de mon oncle Guy, elle n'avait jamais eu qu'un but qui était que sa fille n'ait pas à vivre aussi misérablement que sa mère. Les quelques prétendants qui ont voulu partager leur vie avec ma tante Jeanne n'ont jamais trouvé écho chez elle, parce qu'elle ne se gardait jamais de temps pour elle. On aurait dit qu'elle avait peur de perdre le contrôle sur sa vie, un contrôle qui lui avait échappé trop longtemps à son goût. Sa vie et sa richesse, c'était dorénavant sa fille qui était aussi belle et élancée que sa mère.

-Mais si ce n'est pas de la belle visite rare!, s'exclama Blanche avec un sourire radieux.

-Comment ça va, la belle-mère?, répliqua l'oncle Arthur. Et puis toi, le jeune? Tu as bien grandi!, ajouta-t-il sans attendre de réponse. On vous a amené des écartés.

L'oncle Arthur, même s'il était vraiment riche, n'était pas plus original que les autres dans ses questions ou ses interventions. Il

n'attendait jamais qu'on lui donne la parole. Il la prenait, comme tout le reste d'ailleurs. Personne n'aurait osé le contester. Si l'argent ne donne pas automatiquement plus d'intelligence, elle procure inévitablement plus de pouvoir, plus d'emprise sur les gens, qu'ils soient de la parenté ou non.

-Salut! Ça me fait vraiment plaisir que vous soyez venus, dit Blanche, visiblement très heureuse de cette visite non annoncée, surtout celle de ses deux filles et de sa petite-fille aux yeux si bleus. Venez vous asseoir en avant. On a une bonne brise sur le bord du lac. Il y aura moins de maringouins!

-Amène-toi, la belle-sœur!, dit l'oncle Arthur avec un rire gras, tout en prenant avec ses grosses mains les fesses de ma tante Jeanne qui rougit et se sentit vraiment mal à l'aise de telles familiarités en public et, en particulier, devant des jeunes.

-Arthur!, supplia sa femme Yolande. Veux-tu bien la laisser tranquille? Il n'a pas arrêté de l'agacer depuis qu'on a été les chercher. Il aime tellement ça faire des farces!

-Quoi? Une belle veuve dans la trentaine avancée comme elle, c'est rare! Puis, depuis le temps qu'elle s'en prive, elle déteste sûrement

pas ça des vraies mains d'homme, n'est-ce pas la belle-sœur? On n'a qu'une vie. Il faut bien en profiter au maximum! C'est ce que je me dis chaque jour en me levant.

Cette dernière n'osa rien ajouter, car l'oncle Arthur était plutôt craint que respecté par toute la parenté et son entourage. On disait même qu'il avait ses entrées



chez les Bleus et chez le Chef lui-

Crésus
Claude Vignon 1593-1670

même. Comme il était le seul vrai riche de la famille et que tout le monde avait ou craignait d'avoir besoin de son aide un jour ou l'autre, personne n'osait le contredire, le contrarier ou, encore moins, l'attaquer de front quand il dépassait les bornes du respect, ce qui était fréquent chez lui, car il se croyait tout permis. Il fallait à tout prix protéger ses arrières au cas où on se verrait obligé de faire appel à ses services financiers ou à ses contacts en hauts lieux.

Seule, Yolande, en raison de son statut d'épouse qui lui avait appris avec le temps comment lui passer certains messages, osait le rappeler un peu à l'ordre, mais c'était toujours dit avec beaucoup de finesse et d'humour. Elle non plus ne voulait toutefois pas le vexer en aucune

façon puisque son Arthur, malgré ses nombreuses incartades amoureuses et sa passion pour la boisson, savait qu'elle dépendait entièrement de lui pour tout le luxe qu'il lui procurait, sans compter les voyages dans le Sud à tous les hivers. Et tout ça, ça se paie!, comme il lui avait déjà dit.

-Je te dis, Jeanne, si je n'étais pas marié, je t'en ferais des propositions, surtout avec une fille comme ça qui pourrait devenir mon infirmière privée plus tard si j'étais malade, ajouta Arthur en empoignant ma cousine, Diane, par la taille et en la serrant contre son gros ventre de bière. C'est-y pas beau la jeunesse d'aujourd'hui! N'est-ce pas, la belle-mère?

-Vous pensez juste à ça!, se permit de lui répondre Blanche en levant les yeux vers le ciel en signe de désapprobation.

Mémère n'appréciait pas tellement ce qu'était devenu son gendre avec les années. Quand il avait commencé à courtiser sa fille, Yolande, elle avait alors de l'admiration pour lui. Pour elle, il était à cette époque un grand travailleur avec des revenus modestes et beaucoup d'ambition dans la vie. Elle était heureuse que sa fille ait trouvé un si

bon parti. Cela la sécurisait. Toutefois, en vieillissant, elle avait perdu beaucoup d'estime pour ce gendre pourtant si généreux à son égard.

Elle avait toujours dit que c'était l'argent, la maudite argent, qui l'avait rendu ainsi. Elle priait souvent pour lui afin qu'il revienne sur le droit chemin. Si elle n'intervenait pas plus auprès de lui, c'était surtout pour que sa Yolande n'ait pas de problèmes, n'ait pas à en payer le prix. Personnellement, elle ne le craignait aucunement, n'ayant jamais eu besoin de lui dans le passé et n'ayant nullement l'intention de quémander son aide pour ce qui lui restait à vivre. On n'est pas des quêteux! Ce n'est sûrement pas aujourd'hui qu'on va commencer!, répétait-elle à l'occasion à l'oncle Raoul.

-Mais changement d'à propos, vous vous êtes acheté une nouvelle auto, glissa subtilement Blanche.

-Oui, m'man!, dit ma tante Yolande. C'est le dernier modèle. La trouvez-vous belle?

-Ah! C'est sûr. Elle a l'air d'être très confortable, rajouta Blanche avec beaucoup d'appréciation.

-Vous comprenez bien que c'est ce que ça nous prend! Ce n'est pas un luxe pour nous autres de changer d'auto à chaque année. Vous savez,

quand on descend en Floride, on a besoin d'une bonne auto confortable. On a plusieurs heures de route à faire pour aller et revenir. Ça nous prend ça!

Malgré les invitations annuelles, Blanche n'avait jamais voulu les accompagner dans le Sud. Elle prétextait que ce n'était pas sa place à elle et qu'elle n'était plus d'âge pour s'imposer de si longues heures de route. Elle prétendait que c'était fait pour les plus jeunes et qu'elle ne se rendrait pas ridicule à se faire bronzer sur les plages, elle qui avait pris ses distances avec l'eau, et encore plus avec la mer, depuis belle lurette. Même si elle ne le disait pas ouvertement, elle ne voulait en aucune façon être redevable à son gendre riche. Elle avait sa fierté et son indépendance. Elle y tiendrait jusqu'à son dernier souffle, si Dieu le lui permettait. Il ne faut pas mélanger les affaires, était sa maxime.

-Raoul n'est pas là?, demanda mon oncle Arthur.

-Il est rarement là. Il a toujours beaucoup d'ouvrage. Il vient quand même faire son tour de temps en temps pour voir si j'ai besoin de quelque chose, répondit Blanche. Puis, il y a Thérèse qui aime bien ça le voir, elle aussi. Ce n'est pas une vie pour une femme qui a cinq enfants et dont le mari n'est jamais là ou presque. Elle est bien

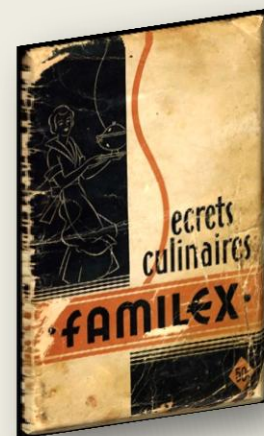
courageuse. Heureusement que leurs enfants sont pas mal grands maintenant!

-Cré Raoul! Toujours sur le go!, dit l'oncle Arthur. Il va mourir jeune s'il continue comme ça! Il faut prendre le temps de vivre, comme nous autres! Ça fait longtemps que j'ai compris ça! Avez-vous de la bière, la belle-mère?

-Oui! Oui! Qui veut d'autre chose à boire?, proposa Mémère à tout son petit monde.

-Laissez faire, m'man! Je m'en occupe, dit ma tante Jeanne qui était la douceur même.

Elle prit la commande de chacun et proposa à Diane et à moi de venir l'aider. Blanche, qui ne buvait pas de bière, sauf sa fameuse bière d'épinette fabriquée, habituellement, avec l'essence Familex, en avait toujours toutefois quelques bouteilles dans sa glacière pour Raoul qui aimait bien en caler une à l'occasion après une dure journée de travail, ou pour de la visite comme l'oncle Arthur, dont elle savait qu'il lui fallait



toujours sa bière, quand ce n'était pas plus.

-Tiens, Arthur! Une bonne bière froide, lui offrit ma tante Jeanne.

-Ça, c'est une belle-sœur en or!, dit mon oncle Arthur en guise de remerciements, prenant son verre d'une main et caressant de l'autre, avec peu de subtilité, les cuisses de ma tante Jeanne qui se défila rapidement pour continuer son service avec Diane et moi qui passions les chips et les petits gâteaux que Mémère avait toujours en réserve.

Le comportement de l'oncle Arthur me rendait mal à l'aise. Il me troublait aussi. Jamais, je n'avais vu quelqu'un se comporter de cette façon envers des gens, comme s'ils leur appartenaient. J'acceptais mal ce qui étaient pour moi des agressions purement gratuites et totalement déplacées. Même si les autres avaient tendance à en rire, je ne pouvais cautionner de telles façons d'agir.

Cela m'agaçait véritablement, mais on m'avait toujours appris à garder ma place, surtout quand il y avait de la visite. J'observais et je rejetais cette image d'homme trop imbu de lui-même. Ce n'était évidemment pas l'oncle auquel je voulais ressembler. Malgré sa richesse qui me fascinait, il était l'antithèse de ma jeune vision de

l'être humain. L'oncle Raoul était beaucoup plus près de ma conception d'un adulte respectable.

-Où avez-vous mis votre chum, la belle-mère?, continua l'oncle Arthur pour garder le contrôle de la conversation.

-Je n'ai pas de chum!, protesta Blanche avec un air de découragement. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça à mon âge?

-Vous n'avez pas besoin que je vous fasse un dessin, la belle-mère! Qu'est-ce que vous attendez pour vous en faire un? Vous savez, ce n'est pas bon être veuve trop longtemps, hein Jeanne?, dit l'oncle Arthur qui ne manquait jamais une occasion de taquiner ma tante et qui se trouvait très drôle, alors que tous les autres s'efforçaient d'exprimer un rire plutôt étouffé. Il doit bien y avoir des petits vieux dans le coin ou au village qui ne demanderaient pas mieux que de swigner avec une belle petite vieille comme vous! Pour votre âge, vous vous êtes drôlement bien conservé!

-Voulez-vous bien me laisser tranquille avec vos petits vieux. Vous dites toujours la même chose à chaque fois qu'on se rencontre, lui dit Blanche, plutôt offusquée par une telle ingérence continuelle dans

son intimité, car elle considérait que cela ne regardait qu'elle, pas même ses enfants.

-Choquez-vous pas, la belle-mère! Je disais ça juste pour vous taquiner. Il faut bien rire un p'tit brin! Puis toi, Louis, as-tu une blonde au moins?

Décidément, c'était une idée fixe chez mon oncle! Mais, en réalité, c'était sa façon de toujours centrer l'attention sur lui, de garder le contrôle de la situation. S'il ne prenait pas la vedette, il se sentait rapidement malheureux. C'est pour cela qu'il allait toujours du coq à l'âne et fuyait toutes les conversations qui risquaient d'avoir un tant soit peu de profondeur. La superficialité était son royaume.

-Pas encore, lui répondis-je, très intimidé d'avoir à répondre à une telle question devant tant de monde.

-Tu es comme ta cousine! À leur âge, la belle-mère, ça faisait longtemps qu'on sortait! Dans le fond, on était bien plus déniaisé qu'ils peuvent l'être, vous ne pensez pas?

-Parle pour toi, Arthur!, osa ajouter ma tante Yolande. Tu as toujours été un Don Juan!

-Tu as bien raison, ma femme! Ça, on l'a ou on ne l'a pas. Qu'est-ce que vous voulez? Ce n'est pas de ma faute! C'est de naissance. C'est dans mes gênes. Mon père et mon grand-père paternel étaient pareils.

Trouvant que la conversation ne tournait pas à son avantage et qu'il se sentait obligé d'en mettre un peu trop, l'oncle Arthur se leva et se dirigea vers le quai. Tout le monde l'observait. Autant par ses gestes que par ses paroles, il aimait attirer l'attention sur lui. Cela lui plaisait d'être toujours le point de mire de son entourage. Il en retirait une certaine jouissance.

Tout à coup, il se pencha et prit la chaudière un peu rouillée qui était dans la chaloupe. Il la plongea au bout du quai pour la remplir. Puis, malgré sa corpulence, il se dirigea assez rapidement vers Jeanne, Diane et Yolande pour essayer de les arroser. Je m'esquivai avec beaucoup de méfiance. Par petits coups, il réussit à asperger les trois femmes, mais évita de le faire à Blanche à cause de son âge et d'une certaine pudeur qui l'avait toujours retenu face à cette rare femme qu'il respectait. Mes tantes et ma cousine ne cherchaient qu'à fuir et ne pensaient nullement à lui rendre la monnaie de sa pièce. L'oncle Arthur trouvait la situation très drôle.

Poussé par je ne sais quelle audace, je décidai alors, sans être vu de mon oncle Arthur, de venger l'honneur de la parenté et je courus chercher une autre chaudière que j'ai remplie à mon tour. Discrètement et avec une bonne dose d'inconscience, je m'approchai de mon oncle et de l'arrosai de tout le contenu de ma chaudière. Celui-ci, tout trempé, rouge de colère, ne trouva pas brillante ma plaisanterie, surtout qu'elle reçut les applaudissements nourris de l'auditoire féminin. L'arroseur arrosé

🔊 bouillonnait. Je me sentais un héros. Toutefois, craignant les foudres de mon oncle si puissant, je décidai de me tenir à bonne distance de ce dernier et de l'avoir toujours à l'œil jusqu'à son départ.



Pour l'oncle Arthur, c'était vraiment l'humiliation. Il venait de se faire servir sa salade, d'être insulté publiquement par un p'tit cul, dont le père avait pourtant bien apprécié le prêt qu'il lui avait fait pour acheter sa première auto usagée, sans parler du montant substantiel qu'il lui avait donné pour me permettre d'aller au collège classique en septembre. L'oncle Arthur se disait que cette nouvelle jeunesse était

peu reconnaissante et si peu respectueuse de leurs aînés, contrairement à son époque.

-Bon! Bien, je pense qu'on n'a plus rien à faire ici!, conclût l'oncle Arthur en terminant de s'assécher avec la serviette qu'avait été lui chercher Blanche. Il se fait tard de toute façon!

-Vous n'êtes pas pour partir tout de suite, s'objecta Blanche. Vous venez à peine d'arriver.

-On était juste venu vous dire un petit bonjour en passant, la belle-mère. On n'était pas parti pour venir par ici, mais, à force de nous balader en gros char confortable et comme on passait dans le coin, on s'est dit que cela vous ferait sûrement plaisir de nous voir quelques instants. Là, il commence à se faire tard. Il faut aller reconduire ces deux belles créatures avant d'aller nous coucher. Vous comprenez cela, la belle-mère?

-C'est bien sûr. C'est très aimable à vous autres d'avoir pensé à moi, dit Blanche en allant les reconduire à l'auto. N'attendez pas des invitations spéciales. Vous êtes toujours les bienvenus. Faites bien attention aux accidents en retournant! Il y a tellement des dangereux sur nos routes, de nos jours! On n'est jamais trop prudent!

-Soyez sans crainte, m'man!, rassura ma tante Yolande. Avec une grosse auto comme elle, il n'y a pas de danger. Ce n'est quand même pas des autos en plastiques. Puis, mon Arthur est un excellent chauffeur.

Mon oncle était plutôt muet. La douche que je lui avais servie, l'avait vraiment refroidi et il ne pensait maintenant qu'à partir. Après les embrassades habituelles et les promesses de se revoir bientôt, l'auto démarra dans un nuage de poussière.

Blanche était contente de son petit-fils. Pour une fois que quelqu'un réussissait à remettre son gendre fortuné à sa place, il y avait de quoi se réjouir. Avec ma chaudière encore à la main, Mémère me passa la main dans les cheveux avec beaucoup d'affection. Son regard était rempli de tendresse.

-Qu'est-ce que tu dirais, Louis, d'une bonne partie de cartes pour finir la soirée en beauté?



C'est la fête...



Un des deux points culminants des vacances pour tous les jeunes du lac était déjà arrivé. À la fin de juillet, pour souligner la moitié des vacances, sous la direction de Jean-Pierre, c'était la tombola annuelle. Comme à tous les étés, depuis quatre ans, notre leader naturel se chargeait de l'organisation de cet événement par une rencontre d'une dizaine de jeunes, choisis par celui-ci, des gars et des filles, le tout au chalet de ses parents.

Même si ses parents avaient de l'argent, son père était un médecin très réputé, notre Jean-Pierre ne nous étalait jamais sa richesse pour se valoriser. Il était d'une simplicité, d'une générosité, d'une amabilité remarquables. Il était fils d'un vrai riche et non d'un parvenu. Seul enfant de sa famille, nous étions vraiment les frères et sœurs qui lui manquaient tellement dans sa solitude dorée.

Contrairement à ce que nous pensions ou percevions de l'extérieur, Jean-Pierre avait plus besoin de nous que nous de lui. Jamais il n'a posé un geste pour acheter notre amitié. Nous la lui donnions tout naturellement, car, pour nous, il était un gars de la gang. Il réussissait toujours à nous faire oublier sa richesse matérielle. Sa famille et lui nous réconciliaient avec les gens d'affaires et ouvraient nos jeunes horizons sur l'état ni noir, ni blanc, des choses et des gens.

Après discussion dans le grand salon du chalet suisse de notre hôte, on s'est entendu sur la date et sur le lieu où se déroulerait notre tombola annuelle. Par la suite, c'était l'aspect technique qui prenait le plancher. On établissait les jeux offerts lors de cette journée, ainsi que le partage des responsabilités avant, pendant et après l'événement. Enfin, on faisait consensus sur la cueillette et la mise en commun des jouets, jeux ou autres objets que l'on réussirait à recueillir et à donner aux gagnants des jeux.

Année après année, la qualité et la quantité de ce nous réussissions à ramasser lors de notre tournée des chalets ou de certaines connaissances du village, étaient de plus en plus spectaculaires. C'est pourquoi notre tombola commençait à avoir une haute réputation et attirait un nombre grandissant de jeunes et, même, de moins jeunes,

à la recherche d'un événement estival de qualité. C'était du moins notre prétention. Il fallait aussi établir le degré de difficulté des jeux pour que les prix qui avaient une plus grande valeur soient conformes avec le degré d'habileté requis du participant.

Puis, c'était le branle-bas de combat! Le signal officiel de ce nouveau défi était donné. Chacun partait à la recherche des matériaux nécessaires à la construction de leur kiosque. Suivaient la confection des pancartes, les décorations et la fabrication d'un costume original. Ainsi, avec quelques madriers, quelques caisses vides d'oranges, quelques vieilles planches de bois, tous empruntés, un peu de tissu, de vieux vêtements, quelques cartons de boîtes vides et des crayons de couleur Prismacolor, on réussissait à faire des merveilles, comme il ne s'en fait plus.



Chaque kiosque avait sa propre personnalité. Il existait une certaine et saine concurrence amicale entre les différents responsables de ces pôles d'attraction des jeux. De cette mosaïque improvisée naissait la plus belle courtepoinTE de nos vacances.

Cette année, à l'invitation de Francine, la tombola avait lieu chez elle. L'immense terrain qui entourait son chalet nous donnait beaucoup de latitude et augmenterait certes encore plus le panache de notre organisation estivale. Tous s'affairaient à leurs tâches respectives. Entre autres, Carol avait la responsabilité du jeu de poches; Philippe, du jeu d'anneaux; Sylvie, du jeu de dards; Jean-Pierre, du jeu de quilles; Martin, du jeu de ballounes et moi, du jeu du pot dans l'eau. Francine avait évidemment la charge du kiosque de l'accueil. Enfin, Jean-Pierre supervisait aussi la bonne marche de notre organisation et veillait à ce que les prix à gagner soient distribués équitablement entre les différents kiosques de jeu, selon ce qui avait déjà été établi démocratiquement.

L'organisation allait bon train, mais il fallait penser à se trouver des participants ou des clients, sinon les jeux seraient silencieux et peu rémunérateurs, car il y avait aussi la motivation d'un petit gain financier à partager qui nous habitait. Il fut convenu que Jean-Pierre, Francine et moi ferions le tour du lac pour annoncer l'événement tant attendu de l'été.

J'allai donc chercher ma voiturette et je rejoignis mes deux comparses pour le grand départ. Jean-Pierre, étant le plus fort des trois, se

désigna automatiquement pour tirer ma voiturette pendant que moi, assis en indien dans celle-ci, je lirais à haute voix le texte d'invitation à l'aide du porte-voix que nous avions fabriqué nous-mêmes, ce qui me gênait beaucoup.

Les affaires étant les affaires, il n'était plus question pour moi de reculer devant cet obstacle. Je n'étais plus un bébé quand même! Francine, quant à elle, elle devancerait la voiturette avec la banderole officielle de la tombola que mon oncle Raoul nous avait fabriquée l'été précédent. Pendant ce temps, les autres finaliseraient la préparation pour être vraiment prêts le lendemain après-midi à une heure trente.

Dès une heure, par une magnifique journée ensoleillée, ni trop chaude, ni trop fraîche, après un dîner vite avalé, tous étaient à leur poste et donnaient un dernier coup de finition à leur kiosque respectif. Puis, ce fut l'attente des visiteurs, toujours trop longue dans les circonstances. Un certain trac s'était emparé de nous. Nous avions tout de même une réelle réputation à défendre. Nous n'étions plus des amateurs dans ce domaine. Vers une heure quarante, les premiers joueurs commencèrent à arriver. Un droit d'entrée de cinq sous avait été fixé pour avoir accès au site, comme pour toute organisation qui se respectait.

Certains kiosques étaient plus populaires que d'autres. Le mien le fut dès le début, car il semblait le plus facile. Son jeu consistait à faire tomber une cenne dans un petit verre déposé dans une grande jarre en vitre remplie d'eau et dont le couvercle était perforé pour laisser entrer le sous noir. La difficulté du jeu résidait surtout dans la quantité d'eau qu'il y avait dans la grande jarre : trop d'eau, la cenne bifurquait vers le côté et évitait de justesse le petit verre; pas assez d'eau, le poids de la cenne la dirigeait trop facilement vers le petit verre. Dans un cas, les prix n'étaient jamais gagnés et faisaient fuir les joueurs potentiels. Dans l'autre cas, les prix s'envolaient beaucoup trop rapidement. Il y avait donc un équilibre assez difficile à trouver si on voulait que les organisateurs et les participants y trouvent leur compte de part et d'autre.

Pour débiter, j'avais mal jugé cet équilibre et j'avais mis trop d'eau. Les joueurs ne parvenaient donc pas à faire tomber leurs cennes dans le petit verre, ce qui a eu rapidement pour conséquence que je gardais mes prix à gagner, mais les clients fuyaient vers d'autres jeux et me reprochaient la trop grande difficulté de mon jeu. Certains poussaient même l'audace jusqu'à prétendre que mon jeu était truqué. Ces soupçons de malhonnêteté à mon égard me bouleversaient et

m'attristaient, car c'était tout le contraire de ce que je cherchais toujours à être dans ma vie de tous les jours. Le petit gars correct en prenait pour son rhume.

Voyant qu'ailleurs l'activité allait bon train, je me sentis de plus en plus seul. Une tombola, c'est fait pour que ça roule et non pour observer les autres! Mon esprit était quelque peu paralysé. Il fallait absolument faire quelque chose si je voulais être digne de cette organisation si populaire. Mon mauvais départ me mettait littéralement en déroute. Je croyais pourtant avoir bien jaugé la quantité d'eau. Je n'étais tout de même pas pour enlever trop d'eau et permettre à tout joueur de gagner à chaque essai.

Me voyant plutôt abandonné, Francine vint me trouver et me suggéra d'enlever un tout petit peu d'eau à la fois afin de tester moi-même le bon fonctionnement de mon jeu. Une fois l'équilibre tant recherché trouvé, il ne me resterait plus qu'à chercher à attirer à nouveau les joueurs en mettant de la vie dans mon kiosque par des chants et des cris pour réalimenter leur attention. Sa suggestion faite, elle s'en retourna rapidement au kiosque d'entrée, car d'autres visiteurs continuaient à venir nous encourager.

Songeur, un peu parti dans la Lune, je la regardais s'éloigner et je me surpris à trouver encore une fois qu'elle avait de belles jambes et de belles fesses dans ses pantalons courts serrés. De plus, le rouge lui allait si bien. Je lui reconnais aussi du génie d'avoir pensé à cela pour me sortir de ma torpeur. Par contre, je me demandais comment il se faisait que moi, un gars, je n'y avais pas pensé plus vite. Sorti de ma rêverie, je corrigeai rapidement la situation et me remis dans l'atmosphère de la tombola.

Au départ, cette fête avait été pensée et était organisée avant tout par des jeunes pour des jeunes. D'ailleurs, tous les jeux ne coûtaient que quelques sous pour y participer. Malgré tout, pour notre plus grand bonheur, il y avait de plus en plus d'adultes qui se déplaçaient pour cet événement estival, même si la plupart était des mamans qui accompagnaient leurs tout jeunes enfants. Ils ne semblaient pas venir pour vérifier l'honnêteté de notre organisation. C'étaient avant tout des adultes qui avaient conservé leur cœur d'enfant.

Donc, quand les jeunes ont vu arriver Blanche et Pépère Gascon pour participer à nos jeux, ce fut une grande joie pour tous les organisateurs. Cela nous faisait chaud au cœur de voir que les doyens du lac s'intéressaient à nous, à nos activités, et avaient décidé de venir

partager nos défis. Leur visite était un cadeau inespéré pour nous et symbolisait une fois de plus le rapprochement évident entre les plus jeunes et les aînés.

François avait eu l'idée de cette visite à la tombola. Il prétextait, en allant chercher Blanche, que les jeunes avaient besoin d'encouragements, compte tenu qu'ils avaient travaillé très fort pour mettre sur pied cette fête. Mais, en réalité, pour François, le réel motif qui l'avait poussé chez Blanche, c'était de saisir une occasion supplémentaire de passer quelques heures en sa compagnie. Joindre l'utile à l'agréable, telle était sa devise.

Après avoir salué tout le monde, François entraîna sa Blanche vers mon kiosque qui avait repris de la popularité. Ils observèrent les joueurs déjà à l'œuvre.

-Voulez-vous essayer, Pépère Gascon?, lui lançai-je fébrilement comme invitation.

-Ta grand-mère va tenter sa chance, proposa gentiment mon pépère préféré. C'est mon porte-bonheur.



-Je ne suis pas tellement bonne dans ces jeux là, vous savez, protesta candidement Blanche.

-Allez-y, Mémère! Vous êtes capable, tranchai-je pour finir de convaincre ma grand-mère.

-Je vous aurai averti, dit Blanche pour s'excuser d'un échec éventuel.

Elle prit les cinq sous noirs que lui donnait François, mais aucun ne parvint à trouver le fond du petit verre malgré toute la minutie et la lenteur qu'elle y avait mises.

-Il est bien trop difficile ton jeu!, finit par conclure Blanche. Vous pouvez bien rire! Essayez-vous, François! Vous allez peut-être être plus chanceux que moi.

Pépère Gascon sortit d'autres sous noirs de sa poche de pantalon rayé et remplaça ses bretelles pour se donner un peu de prestance et pour ne pas être incommodé. Avant de laisser tomber son premier sous noir, il voulut prendre tout son temps. Son honneur et son prestige auprès de Blanche étaient en quelque sorte en jeu selon lui. Il voulait bien paraître.

En tant qu'ancienne vedette locale de l'équipe de balle-molle, réputé pour ses lancers précis, dans une jeunesse pas si lointaine à ses yeux, il désirait prouver qu'il n'avait rien perdu de sa dextérité malgré l'âge. Après avoir bien étudié, observé la jarre, il laissa tomber la cenne qui alla se déposer facilement au fond, dans le petit verre.

-Ce n'est pas juste!, protesta Blanche en souriant.

-Doutez-vous que j'aie encore un bon œil à mon âge, ma chère Blanche?, dit François en la taquinant et tout fier de son exploit au-delà de ses espérances. Les apparences sont-elles trompeuses?

-Ce n'est pas ce que je voulais dire!, dit Blanche pour se défendre. Je trouvais seulement que vous étiez plus chanceux que moi.

-Plus chanceux...?

-Je n'ai jamais douté de vos capacités, vous savez, se reprit Blanche, craignant d'avoir fait une gaffe.

-Ma chère Blanche, permettez-moi de vous dire que je me suis surpris moi-même.

Je voulus remettre à Pépère Gascon le casse-tête qu'il venait de gagner. Il le refusa.

-Garde-le plutôt pour les autres joueurs! J'en ai plein à la maison. Le plaisir durera plus longtemps.

Avec son chapeau de paille, il me salua et partit avec Blanche vers d'autres kiosques pour encourager les autres jeunes. Ils étaient si beaux à voir. À chaque fois que Blanche ou François réussissait un des jeux, ils préféraient ne pas prendre le prix gagné pour que cela en fasse plus à donner aux autres joueurs.

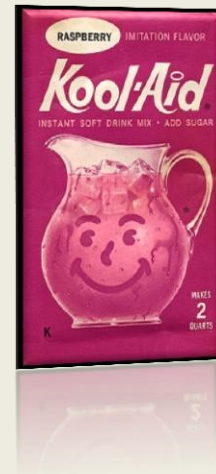
Toutefois, à leur dernier kiosque, celui des ballounes à faire éclater à l'aide de dards, Pépère Gascon décida de garder le prix, un beau foulard de soie.

-On ne pourra pas dire que je n'ai rien gagné!, conclût François avec fierté en le déposant sur ses épaules.

Blanche et François firent un dernier tour des kiosques pour saluer tout le monde et les remercier pour le bel après-midi qu'ils venaient de passer. Puis, ils quittèrent lentement la tombola. Francine qui, après que tous les visiteurs furent, semble-t-il, arrivés, avait pris la responsabilité du kiosque des rafraîchissements, leur avait offert gratuitement un jus avant de partir, pour les remercier de leur présence si chaleureuse.

Vers quatre heures, les derniers joueurs quittèrent la tombola. Jean-Pierre fit le tour des kiosques pour ramasser l'argent de la récolte de notre après-midi pendant que chacun commençait déjà à démanteler son kiosque, ce qui se fit beaucoup plus rapidement que la mise en place. Alors que notre leader terminait de compter les recettes de la journée pour le partage final, on se regroupait progressivement sur le bord du quai de notre hôte, en grignotant des restes de chips et de friandises de la tombola.

Comme il n'y avait plus de jus et que tout le monde avait soif, Francine m'invita à venir l'aider à en préparer. Très intimidé, je la suivis donc à l'intérieur de son chalet. Elle sortit des enveloppes de Kool-Aid et fit le mélange approprié. Je me contentais de l'observer.



-Veux-tu aller chercher ma guitare?, me demanda Francine. Elle est sous mon lit dans ma chambre. Ne regarde pas le désordre! Je n'ai pas eu le temps aujourd'hui!

Quelque peu embarrassé par cette demande, je me dirigeai avec précaution vers la chambre qu'elle m'avait indiquée. En y entrant,

j'eus une étrange sensation. Je n'étais pas habitué à rentrer ainsi dans une chambre de fille, même celle de mes sœurs. Cela me faisait tout drôle. Ces livres éparpillés, ce petit tourne-disque, ce bâton et ce gant de baseball, mais surtout ce bleu omniprésent pour une chambre de fille m'interpelaient. Dans ma tête de gars, une chambre de fille, cela devait être rose.

Et il y avait aussi ces vêtements féminins jetés à travers le lit défait, ce soutien-gorge accroché au poteau de la chaise, ce couvre-lit en dentelle et ce parfum si particulier que je ne retrouvais jamais dans une chambre de garçon. Cela me ramenait subitement à notre dernière partie de cowboys et d'indiens. Tout ceci contribuait à créer une ambiance tout à fait nouvelle pour moi, ce qui ne me déplaisait pas du tout.

Au contraire, j'en ressentais une certaine excitation que je ne pouvais pas expliquer. Cela me donnait le goût de prolonger mon séjour. Sans réfléchir un seul instant, je me laissai attirer par ce soutien-gorge si invitant qui semblait me faire de l'œil. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je le pris nerveusement et le portai rapidement à ma figure pour en humer tout le parfum. J'avais comme

un profond désir d'amener avec moi cette odeur si merveilleuse pour qu'elle puisse m'habiter encore pendant plusieurs heures.

-L'as-tu trouvé?, me cria Francine.

-Oui! Oui! J'arrive, réussis-je à balbutier en remplaçant vivement cet obscur objet de désir.

Jamais je n'avais été aussi nerveux. S'il avait fallu que Francine s'aperçoive de mon petit manège, elle m'aurait sûrement pris pour un malade ou pire, pour un maniaque. Je n'étais pourtant ni l'un, ni l'autre. J'étais seulement trop curieux ou trop audacieux. Je lui amenai sa guitare avec délicatesse, en espérant que ma nervosité ne serait pas trop apparente.

-Tiens! Prends ces deux pots et ces verres! On va fêter. On l'a bien mérité, tu ne penses pas, Louis?

Je la suivis dans son enthousiasme. Tous étaient maintenant réunis autour de Jean-Pierre pour le point culminant de la journée, le partage. En nous voyant revenir avec la boisson rafraîchissante tant attendue et tant méritée, c'est un tonnerre d'applaudissements et de cris qui émergea du groupe plutôt fatigué de cette journée spéciale.

Quand la soif de chacun fut apaisée, Jean-Pierre n'eut aucune difficulté à prendre la parole.

-Nous avons eu plus de succès que l'an passé. On s'améliore. Cette année, nous avons ramassé 45.38\$, ce qui fait, partagé en dix, 4.53\$ chacun. Je propose que les huit cennes qui restent soient données à Francine qui nous a si gentiment offert son terrain cette année. Et on se donne rendez-vous pour une tombola encore plus superbe l'été prochain!



Tous approuvèrent les conclusions de notre leader et on procéda au partage des recettes et des prix non gagnés. Francine prit sa guitare et proposa quelques chansons au groupe pour fêter le succès de

cette tombola. Ensemble, nous chantions L'eau vive de Guy Béart 🎵, Bambino de Dalida 🎵, Mes jeunes années des Compagnons de la chanson 🎵, Le jour où la pluie viendra de Gilbert Bécaud 🎵, Hello le soleil brille d'Annie Cordy 🎵, Le petit bonheur de Félix Leclerc 🎵

et, évidemment, Quand les hommes vivront d'amour de Raymond Lévesque 🎵. On aurait dit que personne ne voulait mettre fin à cette fête. Nous prenions tous conscience qu'il y a de ces instants magiques, exceptionnels, qui ne devraient jamais se terminer.

Pour ma part, je ne cessais de regarder Francine qui jouait si brillamment de la guitare. Elle m'envoûtait. Je la trouvais de plus en plus étonnante, intéressante. J'eus l'agréable sensation de m'apercevoir que mes mains sentaient encore l'odeur de son soutien-gorge.

Quelle belle fin de tombola!



Tu me fais tourner la tête...



-Qu'est-ce que tu fais là?

Carol s'était approché de moi sans que je m'en rende compte. J'avais souvent reproché à mon meilleur ami de faire si peu de bruit. Lui protestait toujours en me disant qu'il n'était quand même pas pour commencer à faire du bruit ou à se promener avec une cloche à vache autour du cou juste pour me faire plaisir. Il avait une certaine tendance à exagérer parfois. Dans le fond, Carol était un doux, même dans ses déplacements. Sur cet aspect, je lui ressemblais passablement. Finalement, mes reproches étaient beaucoup plus des effets de surprise que de véritables agacements ou dérangements.

-Ah! Salut! Comme d'habitude, je ne t'ai pas entendu venir, lui répondis-je. J'essaie d'attraper des ménés pour la pêche, mais ils sont drôlement en forme aujourd'hui.

La plupart du temps, je préférais aller à la pêche avec de bons gros vers de terre que je trouvais facilement en creusant un petit peu près du chemin. C'était mon oncle Raoul qui m'avait montré les secrets de base de l'art de la pêche et comment bien appâter mon hameçon.

Au début, en bon petit gars de la ville que j'étais, j'avais une certaine répugnance à prendre mes vers de terre qui reposaient dans un peu de terre au fond d'une vieille boîte de conserve. De les voir se tortiller et, d'une certaine façon, me supplier de les remettre d'où ils venaient, ne m'aidait nullement à leur enfiler mon hameçon à travers leur corps avec tout l'art requis pour une bonne pêche. Il fallait quand même que ce soit appétissant pour les poissons!

Les incitations pressantes de mon oncle Raoul quand je l'accompagnais les premières fois et l'habitude faisant son œuvre, j'en vins assez rapidement à ne plus avoir de réticences à offrir des appâts de premier choix à toutes les barbottes, les perchaudes ou les crapets soleil de mon lac préféré. Ceux-ci me



manifestaient régulièrement leur satisfaction en mordant à pleine bouche à mes appâts savoureux.

C'était Carol qui m'avait initié à sa technique avec des ménés. Je m'adonnais parfois à sa pêche plus sportive, tout en restant fidèle à celle de l'oncle Raoul, le plus grand pêcheur à mes yeux, ayant déjà pris une anguille sans briser sa canne à pêche en bambou. Mémère aimait me voir aller pêcher et rapporter du bon poisson frais pour le souper. Sa seule condition : ancrer ma chaloupe de façon à ce qu'elle puisse me voir.

-Qu'est-ce que tu dirais d'aller faire un tour à la cabane à la place?, me proposa Carol. Ça fait déjà quelques jours qu'on n'y est pas allé. C'est une journée superbe pour ça.

-Pour pêcher aussi, lui rétorquai-je.

Presqu'à chaque jour, Carol venait me voir ainsi. C'était rarement l'inverse. L'un ou l'autre proposait des activités pour meubler ces journées de vacances parfois longues. À l'occasion, ces activités se déroulaient au chalet de Mémère. D'autres fois, c'était au sien. Cependant, le plus souvent, la cabane à l'entrée du petit bois était vraiment notre lieu de prédilection. Il n'y avait pas plus chez-nous

que cette cabane que nous avons construite avec tant d'énergie et d'amour. C'était notre lieu secret qui renfermait beaucoup de nos confidences et de nos rêvasseries. Il n'y avait pas de lieu plus important. C'était en fait notre première propriété à vie.

-C'est pour ça que tu as amené ton sac à dos?, lui demandai-je tout en me préoccupant de ma récolte de ménés.

-Si tu veux. Mais il y a surtout quelque chose de spécial à te montrer. Du jamais vu à date.

-Qu'est-ce que c'est?, demandai-je à nouveau, tout intrigué par tant de mystère.

-Ah! C'est une surprise.

-Envoye! Montre-la moi! Qu'est-ce que tu attends?

-Je ne peux te la montrer qu'à la cabane.

-Tu es bien bizarre, aujourd'hui!

-Je ne suis pas bizarre. Ma surprise est pour la cabane et pas ailleurs.

-Franchement! Toi, puis tes mystères! Bon! Allons-y! De toute façon, je n'ai pas tellement le choix si je veux savoir ce que c'est, finis-je par

concéder. Ta surprise est aussi bien d'être intéressante! J'étais plus parti pour aller à la pêche!

Comme à chaque fois que nous décidions d'aller à la cabane ou de m'éloigner suffisamment du chalet, j'entrai en avertir Mémère pour qu'elle ne s'inquiète pas inutilement. J'en ressortis aussitôt pour rejoindre Carol qui semblait se complaire dans son petit jeu mystérieux. Il avait réussi à piquer grandement ma curiosité. Il était plus que fier de son coup de la journée. Ma soif d'adolescent à la recherche de tout ce qui pouvait briser la routine prenait toujours le dessus.

Sur le chemin menant à la cabane, mon regard fut attiré par le chalet de Francine. Tout était très calme. Seul le linge propre qui séchait lentement au soleil témoignait d'une présence évidente. Mes yeux s'arrêtèrent sur un soutien-gorge qui ne m'était pas inconnu, me semblait-il. Je ne sais pas si mes yeux parlaient, mais cela semblait agacer curieusement l'énigmatique Carol. C'était à mon tour de créer du mystère.

-Qu'est-ce que tu y trouves de si spécial à ce chalet-là? Tu n'arrêtes pas de le regarder à chaque fois que l'on passe devant! As-tu un œil sur Francine, par hasard?

-Es-tu malade? Je ne lui trouve rien de spécial à ce chalet-là!, répliquai-je pour me défendre plutôt maladroitement. Je ne le regarde pas plus que les autres! Qu'est-ce qui te prend donc aujourd'hui? Tu n'es pas comme d'habitude. Si on ne peut plus rien regarder maintenant...

Il ne répondit pas. La discussion s'arrêta là, faute de pouvoir poursuivre cet échange sans escalade verbale. Au passage, on salua Pépère Gascon qui enlevait des mauvaises herbes dans son jardin ou plutôt des herbes qui n'étaient pas à leur place, car pour lui, les mauvaises herbes, cela n'existait pas. Il nous rendit notre bonjour et nous regarda continuer notre chemin, tout en s'essuyant, avec son grand mouchoir carotté rouge et blanc, le front et le cou de la chaleur qui laissait ses traces.

Enfin, rendus à la cabane, nous avons escaladé rapidement notre arbre et retrouvé notre bon vieux plancher recouvert de son vieux tapis tressé qui sentait un peu l'humidité à cause d'une récente pluie.

Aux murs, comme décorations, nous avons installé des photos prises dans des revues de toutes sortes. Il y en avait de cowboys et d'indiens, de Roy Rogers 🎵, de Lone Ranger 🎵 et de Zorro 🎵, mais il y en avait aussi de Marilyn Monroe 🎵, de Gina Lollobrigida 🎵, de Brigitte Bardot 🎵 et de Sophia Loren 🎵.



Cette idée de décoration m'était évidemment venue de Mémère. Elle s'en servait pour décorer l'intérieur de notre toilette extérieure, sans être pour autant les mêmes choix d'images, il va sans dire.

Jamais auparavant, je n'avais pensé que cette activité de décoration, pourtant universelle et très terre à terre, pouvait devenir si agréable et si captivante. C'est pourquoi j'avais donc trouvé l'idée géniale et pas coûteuse. Cela en faisait une cabane particulière, reposante, accueillante. Même si elle n'était que pour Carol et moi, nous désirions y être bien et surtout, fiers de notre premier domaine. Il faut dire que Carol avait en fait plus de goût que moi pour la décoration intérieure.

-Vas-tu la sortir, ta surprise?, insistai-je, étant peu amateur de ce genre de suspense qui s'éternise.

-Tu es bien pressé, mon beau Louis! Prends ton temps! Tu es curieux comme une fille!

-Qu'est-ce que les filles viennent faire là-dedans? Envoye! Accouche qu'on baptise!

Carol prit tout son temps pour défaire les courroies de son sac à dos. Il prenait décidément un malin plaisir à faire durer le mystère. Il me tenait en haleine et cela, il ne détestait pas ça du tout. C'était sa façon d'exercer un certain pouvoir sur moi et de me posséder d'une certaine manière. Puis, il sortit un sac de papier brun.

-Ferme-toi les yeux!, m'ordonna-t-il.

-As-tu fini de niaiser?

-Je t'ai dit de te fermer les yeux. Tu n'as qu'à obéir si tu veux savoir.

Je m'exécutai afin d'en finir au plus tôt. Tout aussi lentement, il ouvrit son sac de papier pour en sortir le trésor, un paquet de cigarettes, qu'il me déposa dans les mains.

-Où as-tu pris ça?, lui dis-je avec étonnement, mais aussi avec crainte, les cigarettes faisant partie des fruits défendus. Tes parents sont-ils au courant?

-Ne t'inquiète pas! Je l'ai acheté au magasin général avec mon argent de la tombola. J'ai dit que c'était pour mon père.

-Mais tu es fou! Si on se faisait prendre... Tu sais qu'on n'a pas le droit de fumer à notre âge! Toi, tu aimes ça courir après les problèmes!

-Voyons donc! Ce n'est pas de leurs affaires! À notre âge, à treize ans, tous les gars fument, mais ils ne le disent pas, pour ne pas avoir de troubles. Les adultes, tu le sais, ça ne comprend jamais rien! Ce n'est pas à toi que je vais apprendre une telle vérité! Si on veut devenir des hommes, il serait temps qu'on s'y mette. Tu ne penses pas? Sinon, les autres vont nous prendre pour deux grands niais. Tu les connais.

Devenir des hommes. Carol avait de ces arguments massue qui me mettaient momentanément en boîte. Je savais bien que les vrais hommes, ceux qu'on admirait ou qu'on voyait dans les films, fumaient. Mon oncle Raoul fumait. Presque tous les hommes que je connaissais fumaient eux aussi. La cigarette et le cendrier étaient omniprésents partout.

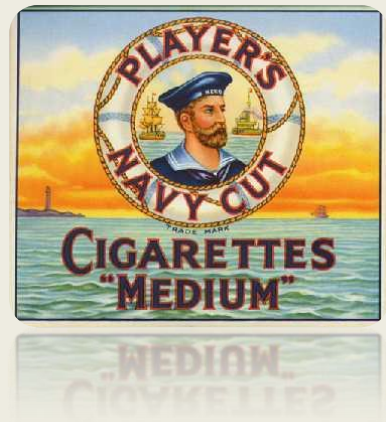
Il n'y avait que mon père qui avait arrêté de fumer depuis quelques années parce qu'il avait des problèmes avec ses poumons. Il avait pris cette résolution pour un Carême et il n'avait pas recommencé à fumer quand Pâques fut arrivé, au grand plaisir de ma mère qui détestait l'odeur de la cigarette. Elle n'avait jamais fumé parce qu'une femme qui fumait, cela ne faisait pas féminin. C'était manqué de classe. C'était plutôt fait pour aider les hommes à se donner un style plus viril. Donc, mon père était vraiment une exception et cela pouvait s'expliquer.

Il est vrai que, comme plusieurs autres, je trouvais qu'un homme avait plus de charme ou de prestige quand il conversait avec une cigarette à la main ou enveloppé par le doux nuage de fumée qu'il avait fait sortir avec art de son nez. L'oncle Raoul m'amusait même parfois en faisant des cercles avec sa fumée de cigarette. Il prétendait même qu'il pouvait faire sortir sa boucane par ses oreilles. Mais je ne l'ai jamais vu faire.

Donc, je savais pertinemment qu'il faudrait bien que je m'y mette un jour, si je voulais moi aussi devenir un homme. Mais était-ce si nécessaire ou si important que cela commence aussi vite, à ce moment précis, sans aucune préparation mentale? Je n'avais pas

encore appris que, dans la vie, on n'est jamais préparé à affronter les moments importants. On n'est qu'en perpétuel apprentissage. Ce qu'on apprend, notamment à l'école, pour se préparer à..., ce ne sont jamais des éléments vitaux. C'est toujours en fait secondaire, accessoire.

-J'ai même des allumettes, dit Carol, tout fier du moment important qu'il nous imposait, pour finir de me convaincre.



-Ça n'a aucun sens! On n'est quand même pas pour fumer tout un paquet!, protestai-je en cherchant une porte de sortie à la vie qui cognait à notre porte. Il faut penser qu'on n'a pas encore l'habitude! Hormis que tu aies déjà fumé en cachette sans me le dire...?

-Bien non! Voyons donc! Il n'est pas question de fumer tout un paquet aujourd'hui. On n'est pas pour se rendre malade! Juste une! On va garder les autres pour les prochaines fois. De toute façon, ce n'est pas dangereux d'en essayer une pour goûter ce que cela a l'air. Après, on verra. On peut s'habituer tranquillement. L'important, c'est de commencer!

Carol n'attendit pas mon approbation et ouvrit le paquet d'un beau bleu pour en ressortir une belle cigarette très invitante. Jamais, jusqu'à ce jour, cet objet n'avait pris de telles proportions à mes yeux et ne m'avait troublé autant. Un trac fou s'était emparé de tout mon être. Je ne savais plus si je devais fuir ou faire face à la musique, à cette nouvelle étape de ma jeune vie. Je n'étais quand même plus un enfant, mais j'étais loin d'être un adulte. Il me restait encore beaucoup de croûtes à manger avant de prétendre à ce titre essentiel dans la vie.

Malgré ma timidité générale qui me freinait habituellement, je n'aimais pas reculer devant l'obstacle en présence de Carol pour qu'il puisse par la suite affirmer sa supériorité réelle ou non, ainsi que sa supposée plus grande évolution. Je redoutais aussi de devenir la risée du lac. Je me sentais suffisamment les deux pieds dans la même bottine sans faire exprès pour aggraver ma situation. Même si je ne savais trop comment, j'étais fortement résolu à poser des gestes pour montrer à mon entourage que je n'étais pas plus niais que les autres. J'étais normal et je le leur prouverais.

Les yeux plissés, tenant sa cigarette du bout des lèvres avec deux doigts, dissimulant mal sa nervosité, Carol alluma sa première

victime à vie. Une nouvelle page venait d'être tournée. Il toussota un peu et me donna toutes les apparences de quelqu'un qui maîtrisait bien la situation et qui se délectait de sa découverte.

-Prends une bouffée!, me proposa-t-il en me tendant sa cigarette dont la fumée amenait un nouveau parfum dans notre cabane. Heureusement que l'aération était très bonne!

Délicatement, en évitant de me brûler et en essayant d'imiter, comme toujours, mes vedettes de la télévision, je pris nerveusement cet objet de désir plus ou moins avoué. J'avais profondément le sentiment de faire une chose grave, peut-être même un péché mortel, mais je sentais qu'il y avait une force plus grande qui me disait qu'il fallait



que je le fasse. Mon destin en avait décidé ainsi. En aspirant la fumée de la cigarette pour qu'elle puisse me sortir par le nez comme mon oncle Raoul et comme tout bon fumeur devait être capable de le faire, je m'étouffai royalement.

-Vas-y doucement, Louis!, me conseilla aussitôt Carol comme s'il était un expert. Commence par des petites bouffées et fais sortir la fumée

par ta bouche. Tu vas bien trop vite! Tu feras de la boucane avec ton nez quand tu seras habitué. Ne saute pas les étapes, quand même!

Je remis immédiatement la cause de mes embêtements à son propriétaire qui trouvait la situation plutôt drôle et qui en profita pour prendre tranquillement d'autres bouffées, fier d'avoir mieux réussi son initiation que moi. Puis, il m'offrit une nouvelle cigarette à conquérir. Afin de remonter ma cote de respectabilité, je m'installai pour lui démontrer que tantôt, ce n'était qu'un accident de parcours, une sorte de faux départ, et qu'il n'y avait pas de quoi pavoiser. Ce n'était pas une vulgaire cigarette qui aurait raison de moi. Je tenais à ce que Carol se le tienne pour dit!

Bien assis et appuyés à un des murs de notre cabane, nous nous sommes installés dans un silence total pour mieux savourer notre nouvelle conquête. Le moment était historique, peut-être pas pour la planète, mais clairement pour nous deux. Nous commençons vraiment à devenir des hommes. Et ce n'était qu'un début! Le sentiment de culpabilité s'était estompé pour le moment.

Toutefois, cela ne se faisait pas sans malaise. Assez rapidement, la tête commença à me tourner. J'avais de plus en plus de nausées. En

outre, une espèce de panique s'emparait de moi : s'il fallait que Mémère s'aperçoive que j'avais fumé... Est-ce que je sentais la cigarette? Mes doigts commençaient-ils à jaunir comme ceux de l'oncle Raoul? La situation se gâta très rapidement. Carol, de son côté, semblait bien encaisser le choc.

-Carol, je ne me sens pas bien.

Avec une douceur que je ne lui connaissais pas jusqu'à ce jour, il me prit et m'allongea pour faire reposer ma tête sur ses cuisses.

-Ce n'est rien. C'est normal. Repose-toi un peu. Laisse-toi aller. Tu vas voir, ça va aller beaucoup mieux. Tu sais que tu peux me faire confiance. Je suis ton meilleur ami, non? Il faut bien que les amis servent à quelque chose! Tu ne penses pas?

Avec délicatesse et tendresse, il se mit à me caresser les cheveux. Je dois avouer que cela me faisait un bien immense, même si je n'étais pas habitué à de telles caresses par un gars ou un homme. Seules ma mère et Mémère avaient toujours eu ce privilège exclusif, non pas que je ne l'avais pas recherché de personne d'autre. Au contraire, j'aurais tant désiré que mon père en particulier me prenne, plus jeune, dans ses bras et me dévoile la face cachée de sa tendresse masculine.

Il fut trop absent pour prendre le temps d'aimer et de regarder grandir son plus vieux. De toute façon, aurait-il été plus présent, je doute fortement qu'il m'aurait manifesté une quelconque tendresse. Pour lui, ce sentiment, c'était bon pour les femmes. Un vrai homme ne pouvait s'adonner à des minouches, même avec ses enfants. Un vrai homme se doit de n'exprimer aucun sentiment de cette nature. Un vrai homme doit faire preuve, hors de tout doute, de sa virilité.

Pour lui, il était né homme et il se devait de perpétuer la place du mâle dans son entourage et dans la société, comme l'avait fait autrefois son propre père, ses arrières grands-pères et ainsi de suite jusqu'à Adam, le premier de tous. Agir autrement, cela aurait été trahir son essence même. Il n'y avait pas de négociation possible sur ce terrain.

Carol continua à laisser errer ses doigts pleins de douceur non seulement sur mes cheveux, mais aussi sur mon front, mes joues, mon cou et mes bras. Cela me bouleversait quelque peu, sans doute à cause du manque d'habitude, mais cela ne faisait qu'amplifier cette douce folie où tout tournait autour de moi, même les yeux fermés. Je m'abandonnais totalement à cette douce ivresse.

J'y prenais plaisir, mais pas autant que Carol qui semblait vivre un moment privilégié. Sans trop s'en rendre vraiment compte, il le recherchait depuis un certain temps, ne se doutant pas que notre initiation à la cigarette lui donnerait cette opportunité. Il avait toujours su être d'une grande tendresse envers moi et les nombreuses filles qui étaient de bonnes amies pour lui. L'amitié qu'il témoignait pour tant de filles tranchait sur le comportement général des autres garçons qui fuyaient les filles, comme c'était mon cas, parce qu'ils ne savaient pas comment les apprivoiser, ou qui les draguaient dans le seul but de pouvoir les « necker » et d'avoir mieux accès à leurs seins si convoités, leurs cuisses si douces ou leurs lèvres tout aussi appétissantes.

Carol était dans une classe à part, un être particulier qui provoquait souvent envie et jalousie chez les gars, estime et ouverture chez les filles. Son attitude à mon égard ne se traduisait jamais par des gestes ou par des touchers particuliers, tout comme avec les filles. C'est ce que celles-ci appréciaient le plus chez lui. Elles pouvaient avoir un ami garçon, sans que celui-ci ne pense qu'à les caresser.

Chez Carol, tout était dans ses regards, le choix de ses mots et l'attention particulière qu'il me portait pour aller au-devant de mes

désirs. Il cherchait avant tout à me faire plaisir. En cette journée d'été qui s'annonçait de plus en plus chaude, il joignait pour la première fois le geste à la parole.

Petit à petit, les malaises s'estompèrent et je repris progressivement le plein contrôle de mes esprits. Soudainement, comme si la réalité venait me réhabiter, je m'assis et je cherchai vraiment à comprendre ce qui se passait. Tout ce que je savais avec certitude, c'était que je venais de vivre un moment très spécial. Je ne pouvais en comprendre davantage dans l'immédiat.

-Trouves-tu ça dur devenir un homme?, me lança Carol en pouffant de rire pendant que je me frottais les yeux pour mieux retrouver mes esprits.

-Tu te penses smatte, hein?

Je me suis levé pour quitter Carol et ce lieu d'enfer qu'était devenue notre cabane. Toutefois, ma première véritable expérience d'adulte me laissait encore en perte d'équilibre. C'est pourquoi je dus y aller plus tranquillement afin d'éviter de dégringoler en bas de l'arbre. Carol resta assis sans rajouter un seul mot, comme pour prolonger sa douce expérience le plus longtemps possible.

Pour me permettre de reprendre totalement mes esprits et pour ne pas revenir trop amoché auprès de Mémère, je décidai de prendre une marche à travers le petit bois. J'avais besoin de laisser une distance entre ce que je venais de vivre et ma vie de tous les jours. Je devais permettre au temps de m'aider à dissiper le sentiment d'angoisse et de culpabilité qui aurait bien aimé s'installer chez moi.

Après avoir serpenté pendant de longues minutes à travers ces arbres si relaxants par la frontière qu'ils créaient avec mon véritable univers, et qui dégageaient tant d'énergie par leur stature, je m'étendis, épuisé, au pied de l'un d'eux.

À mon réveil, je me sentais déjà beaucoup mieux, physiquement et mentalement. Une seule impression s'imposait à moi : je n'étais vraiment pas préparé à devenir un homme.



Une porte ouverte...



-Blanche?

-C'est vous, François?

-J'espère que je vous dérange pas.

François n'avait pas résisté à la tentation d'aller rendre une petite visite à sa grande amie. Il trouvait qu'ils ne se voyaient jamais assez. Un été, c'est si vite passé. Il prit pour prétexte l'invitation que lui avait

déjà faite Blanche pour jouer une partie de cartes, au 500. Il était évident que la partie de cartes était bien secondaire.

Comme il arrive très souvent dans la vie de chacun, l'important est de nous trouver une bonne raison pour justifier suffisamment le pourquoi de nos gestes. Nous pouvons alors mieux camoufler les véritables motifs qui nous poussent à agir, même s'ils sont empreints généralement de dignité et de générosité.

-Entrez! Mais il est presque sept heures, s'offusqua un tantinet Blanche. C'est bientôt le chapelet.

-Pardonnez-moi! Où avais-je la tête? J'ai perdu la notion du temps. Je vais revenir un autre soir.

-Bien non! Ce n'est pas défendu de prier en groupe. Restez, maintenant que vous êtes rendu!

Blanche avait certes des principes, mais elle ne s'arrangeait jamais pour que cela la prive de petits plaisirs de la vie. Car, si François se plaignait fréquemment de la relative rareté de leurs rencontres, Blanche n'en pensait pas moins pour autant, sans jamais oser l'avouer. De cette façon, elle savait se faire désirer et elle gardait l'initiative de la situation.

Avoir le plein contrôle de ce qu'elle vivait, elle n'haïssait pas cela du tout. Au contraire. Cela l'avait presque toujours bien servie. De voir François sur la défensive la rassurait. Ainsi, elle pouvait se permettre d'ouvrir un peu plus son jeu et, surtout, de ne pas laisser passer un moment de bonheur quand il cognait à sa porte.

En fait, François était très bien conscient de l'heure qu'il était. Toutefois, il se disait que, pour une fois, on pourrait bien laisser faire

le chapelet. Le cardinal n'en saurait rien et n'en mourrait sûrement pas. S'il était arrivé plus tôt, c'était pour jaser plus longtemps avec Blanche, pas avec le cardinal, tout de même!

C'était mal connaître Blanche. Celle-ci ne voyait vraiment pas les choses du même œil. Pour elle, il ne fallait jamais négliger le bon Dieu, si on voulait qu'il soit toujours bon pour nous. Même dans des circonstances exceptionnelles où trop de visiteurs l'empêchaient d'être fidèle à son rendez-vous quotidien de sept heures, elle se rattrapait toujours en récitant seule son chapelet avant de se coucher. C'était sa contribution personnelle à sa police d'assurance pour le présent et pour l'au-delà.

François n'était pas de la visite exceptionnelle. Il faisait trop partie de l'environnement pour que Blanche passe outre à son obligation. Comme l'horloge grand-père se mit à sonner ses sept coups, elle se dirigea rapidement vers la radio pour l'allumer. Le chapelet était déjà commencé. Elle ne sembla pas apprécier le fait. Elle s'assit aussitôt dans sa chaise berçante et essaya de rattraper, telle une experte, le rythme quelque peu chantonnant de ces Ave et de ces Pater.

Sans dire un mot, je fis de même en m'agenouillant à ma chaise habituelle. François, n'ayant guère le choix, déposa son chapeau de paille sur le poteau d'une chaise et alla lui aussi s'agenouiller tout près de moi, au bout de la table, de façon à avoir Blanche dans son champ de vision. Comme moi, il subissait plus ce quart d'heure qu'il n'y participait vraiment avec cœur et conviction.

Pendant ce chapelet qui, malgré les mystères joyeux qui avaient succédé aux mystères douloureux de la semaine précédente, semblait interminable, François baragouinait ses réponses au cardinal, tout en s'attachant à regarder Blanche qui paraissait partie dans un autre monde avec ses yeux fermés. Il l'observait minutieusement. Il n'avait jamais une telle occasion de la détailler ainsi du regard. Somme toute, il savait tirer profit de ces quinze minutes religieuses.

Il s'attarda longuement sur ses beaux cheveux blancs bouclés, sur les traits fins de son visage. Il lui semblait que ce visage ne vieillissait pas, en raison de son teint toujours aussi rose. Ses si belles mains veinées témoignaient que sa Blanche n'avait certes jamais eu peur du travail. Comme il la découvrait encore plus belle!

Aux yeux de François, Blanche faisait partie de cette race exceptionnelle de femmes qui étaient nées avec la beauté inscrite dans leurs gènes et qui avaient vieilli sans jamais la perdre, comme d'autres ont la bosse des maths ou un talent exceptionnel pour les arts ou le sport. Elle n'avait jamais rien fait de spécial, si ce n'était qu'elle avait toujours eu un souci marqué pour sa santé. Elle se défendait, comme autrefois, de posséder une quelconque beauté. Elle disait que c'était dans la tête des gens.

Pour François, ce qui importait, c'était qu'il n'avait jamais eu une aussi belle femme dans sa tête. De la voir si belle en train de réciter son chapelet si important le rendait encore plus heureux et plus amoureux de sa Blanche. Quand il s'aperçut que je l'observais, il termina son chapelet avec dévotion, demandant sans doute à Marie d'intercéder si possible pour lui auprès de l'être chéri de ses rêves.

Une fois le chapelet terminé, comme Blanche semblait prolonger ce moment pour reprendre possiblement le temps perdu au début, en se relevant, François ne put s'empêcher de dire avec respect :

-Il parle vraiment bien, le cardinal!

-Il prie bien, corrigea Blanche en allant fermer la radio. Il n'est pas cardinal pour rien.

-Mémère, je m'en vais chez Carol, dis-je, sentant ma présence de trop dans cette rencontre.

-Ne rentre pas trop tard!, acquiesça Blanche.

Je sortis en saluant Pépère Gascon au passage. Son « Bonne soirée! » semblait être une appréciation de lui laisser le champ libre avec Blanche, mais surtout une invitation à prendre bien mon temps. Après tout, n'étions-nous pas en vacances? Cette complicité masculine ne me déplaisait pas du tout.

-Que diriez-vous maintenant d'une petite partie de cartes, ma chère Blanche?

-Si vous vous pensez de taille, répliqua celle-ci avec un large sourire et beaucoup de tendresse.

Ils s'installèrent donc face à face à la table de la cuisine, tassant quelque peu le pot de fleurs qui y trônait et répandait ses doux parfums. Blanche sortit avec fierté son jeu de cartes de la Floride. Elle fit mine de proposer à François d'être le premier à brasser les cartes,

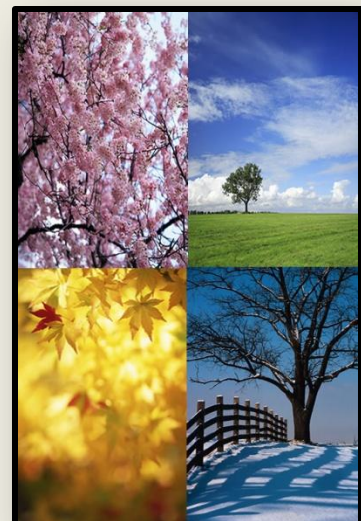
mais dès que celui-ci vint pour poser un geste d'abnégation, elle n'attendit pas la fin de ce mouvement pour commencer à les brasser, en experte qu'elle était aussi dans ce domaine.

François la regarda avec ravissement et jouissait pleinement de chaque seconde que la vie lui offrait de passer une soirée si charmante et si calme, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il voulait savourer ce moment au même diapason que le soleil qui se couchait dans toute sa splendeur par la fenêtre, derrière Blanche.

-Comme d'habitude, l'été passe trop vite, dit François pour lancer un peu la conversation.

-C'est pourquoi il faut en profiter au maximum. L'hiver viendra bien assez vite et pour longtemps, enchaîna Blanche en distribuant les cartes. Sans parler de son cortège de misères!

Blanche n'avait pas toujours parlé ainsi. Amante de la nature, elle adorait son coin de pays parce qu'avec les quatre saisons, disait-elle, on n'a pas le temps de se tanner. Elle n'aurait pas aimé vivre plus au nord ou plus au sud. Elle prétendait qu'elle n'aurait pas pu



naître ailleurs. Toute sa vie, elle n'avait pas cessé de vibrer au réveil de la nature, à la bonne chaleur estivale, à la beauté automnale et à la splendeur de la neige immaculée des campagnes ensevelies. Elle avait toujours vécu pleinement chacune de ses saisons.

En vieillissant, l'hiver était devenu progressivement synonyme d'isolement, de crainte accrue d'accidents, de maladies plus fréquentes. Jouissant moins de cette saison, Blanche avait fini par la rejeter, comme beaucoup d'autres gens qu'elle connaissait. Il lui arrivait même de rêver que, si elle en avait les moyens, elle devrait sans doute aller finir ses jours quelque part au soleil dans le Sud ou, tout au moins, pendant la froide saison, comme sa fille Yolande et son gendre.

-Je suis bien d'accord avec vous, ma chère Blanche. L'hiver, ce n'est pas fait pour les gens de notre âge.

-C'est à vous de jouer, se permit-elle de lui dire pour le rappeler à l'ordre et à l'objet actuel de leur rencontre. Moi, j'ai jeté le huit de cœur.

-Pardonnez-moi! J'étais dans la Lune, je crois. Vous restez au moins jusqu'à la Fête du travail?, dit François, tout en continuant à jouer sans trop de conviction.

-Comme à toutes les années! Après, c'est juste les fins de semaine jusqu'à l'Action de grâce.

-Il faudrait venir écouter mes nouvelles pièces de violon avant qu'il ne soit trop tard. Août avance à grands pas. C'est incroyable! Vous ne pensez pas?

-J'attends juste l'invitation, ajouta Blanche, moqueuse et charmeuse tout à la fois.

-Êtes-vous sérieuse? Et moi qui pensais que ça ne vous intéressait pas plus que cela!

-C'est de votre faute si vous perdez de bonnes occasions, dit Blanche en surenchère pour que son François se sente un peu plus mal à l'aise.

-Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, croyez-moi! Est-ce que c'est à moi à jouer?

-Vous êtes bien trop distrait pour jouer aux cartes! Vous n'arrêtez pas de parler au lieu de penser à votre jeu. Si ça continue, vous allez perdre.

-Avec vous, c'est plus difficile parce que... vous savez que vous me troublez, Blanche.

Cela y était. Le mot était lâché. Blanche en avait rougi et ressenti une agréable sensation. Se pouvait-il encore une fois qu'à son âge, non seulement elle puisse plaire à un homme de la qualité de ce François, mais qu'elle puisse aussi le troubler? De l'entendre parler ainsi lui faisait un petit velours. Il y avait tellement longtemps qu'un homme n'était pas allé aussi loin dans ses propos, elle qui adorait secrètement ce petit côté défendu de l'amour. Elle savourait le propos de François pendant qu'il passait.

Pour sa part, celui-ci craignait d'être allé trop loin dans ses paroles, même si elles n'étaient que le miroir de ses pensées profondes face à Blanche. S'il fallait qu'elle le trouve grossier ou, tout au moins, déplacé, et que cette parole échappée, bien malgré lui, ait davantage pour effet de créer une distance entre eux, alors qu'il cherchait plutôt constamment à s'en rapprocher. Devait-il s'excuser pour ce mot?

Devait-il corriger ou préciser le sens de ce qu'il avait voulu dire? Ou devait-il tout simplement poursuivre sur sa lancée au risque de tout perdre en misant trop gros? Blanche lui indiqua heureusement la direction à prendre.

-Vous me troublez, vous aussi... et cela ne m'empêche pas de bien jouer!

-Ai-je bien compris, ma chère Blanche?, dit François en se laissant emporter à lui prendre la main du cœur et à la tenir serrée dans les siennes.

-J'ai juste dit qu'il ne faut surtout pas essayer de se trouver des excuses parce qu'on ne joue pas bien. C'est tout. Il faut savoir être un bon perdant. C'est à qui à jouer, déjà?, demanda-t-elle en voulant retirer sa main.

-Ah, ma chère Blanche! Si vous saviez comme je vous aime... Ça n'a pas de nom!, lui répondit-il en resserrant davantage son emprise sur le lien physique qui l'unissait à son amour.

-Je m'aperçois que vous n'avez plus du tout l'esprit aux cartes. On est mieux de ranger ce jeu-là, dit-elle en réussissant à retirer doucement sa main avec un sourire de tendresse, comme François ne l'espérait

plus. Que diriez-vous plutôt d'écouter de la belle musique sur la véranda? Vous vous rappelez que je vous avais dit que je m'étais acheté un long-jeu de très belle musique classique. J'en ai même un autre qui est juste du violon. Cela vous plairait sûrement.

-À votre goût, Blanche.

-Mon gendre m'a rapporté des États un beau disque de violon. Il s'appelle Mantovani. Il n'est pas aussi bon que vous, mais c'est agréable. Voulez-vous l'écouter? 🎵



-Blanche, vous exagérez! Lui, c'est une vedette, pas moi. Je n'ai jamais fait de disque et je n'en ferai jamais... parce que je n'ai pas ce talent.

-Vous, vous êtes ma vedette du violon!

François rougit à son tour. Il y avait belle lurette qu'une femme ne lui avait tenu des propos aussi flatteurs. Et par-dessus le marché, cela venait de Blanche! Jamais elle ne s'était laissé aller aussi loin dans l'expression de ses pensées, elle d'ordinaire si réservée. François n'en croyait pas ses oreilles, mais il avait peur en même temps que ce ne soit qu'un rêve.

Qu'est-ce qui poussait Blanche si soudainement et si spontanément à s'ouvrir avec tant de générosité? Était-ce son cœur qui prenait le dessus? François ne savait que penser, mais il trouva plus sage de se laisser vivre ce moment merveilleux que de se questionner et de chercher des réponses à tout. Pour une fois que le cœur semblait prendre le dessus, il ne fallait surtout pas venir le polluer avec le langage de la raison!

Il suivit Blanche sur la véranda. Comme la noirceur s'installait tout doucement, elle alluma la lampe à l'huile et la déposa à côté du tourne-disque. Dans le petit meuble en pin que lui avait fabriqué l'oncle Raoul pour ranger sa petite collection de soixante-dix-huit tours et de longs-jeux, elle en sortit le précieux disque qu'elle déposa délicatement sur le vieux tourne-disque à manivelle. Avec beaucoup de précaution, elle posa l'aiguille sur le long-jeu tout neuf et vint s'asseoir aux côtés de François sur le sofa défraîchi.

Tous les deux se plongèrent dans un profond silence et se laissèrent porter par les douces mélodies du violoniste réputé et de son orchestre. Tous les deux avaient l'impression de vivre un moment de grand luxe, ces moments privilégiés que la vie nous offre avec parcimonie, qui en font toute la richesse et dont on a pleine

conscience qu'ils ne reviendront sûrement jamais. Si on ne saisit pas ces moments, on passe véritablement à côté de la vie. Blanche et François en étaient très conscients parce que leur grande expérience de la vie le leur avait enseigné souvent en le payant très cher. À leur âge s'ajoutait le sentiment d'urgence, la possibilité que c'étaient peut-être les derniers.



Quand une face du disque fut terminée, Blanche se leva sans briser l'atmosphère pour mettre la seconde face. Elle rejoignit à nouveau François sur le sofa, qui lui passa spontanément son bras derrière ses épaules. Elle n'offrit aucune résistance. Elle se laissa transporter par cette musique magique qui continuait à magnifier son univers, mais aussi par cette présence mâle, par ce bras qui tenait si fermement et si tendrement, tout à la fois, son corps vieilli de femme. Elle se sentait incapable d'arrêter ce mouvement. Cependant, elle aurait voulu immobiliser le temps pour qu'il se prolonge ainsi à l'infini.

François vivait lui aussi un moment exceptionnel, une étape importante à ses yeux dans sa conquête obstinée de Blanche. Sentir

enfin cette présence féminine contre sa poitrine, la sentir ainsi abandonnée tout près de lui, c'était au-delà de ses espérances, de ses rêves les plus fous. L'attente n'avait pas été vaine. Il était convaincu qu'il avait presque atteint son but, que ce n'était certes qu'une question de temps maintenant avant que Blanche accepte finalement de partager ses dernières années de vie avec lui.

C'était l'aboutissement normal d'un rêve tout à fait légitime. Ils avaient encore droit au bonheur et à l'amour. Ce n'était pas François qui allait en détourner le courant ou en ralentir l'évolution. L'attente ou les fréquentations avaient été beaucoup trop longues à son goût. Il était temps de passer aux actes! Cette soirée était sans l'ombre d'un doute un bon pas dans la seule direction possible. Il ne doutait plus que Blanche partageait le même sentiment.

Pas un mot, pas un geste n'osaient venir troubler cette atmosphère. Il n'y avait place que pour la musique et la tendresse retrouvée. À un tel point qu'ils prirent un certain temps tous les deux à se rendre compte que l'aiguille ne lisait plus rien et se baladait à la fin du disque.

-Quelle belle musique! Aimeriez-vous réentendre le disque?, offrit François qui trouvait que même un long-jeu ne durait pas assez longtemps. C'était si agréable.

-Peut-être pas celui-ci, mais j'en ai d'autres qui sont tout aussi beaux!

Comme François ne détestait pas de pouvoir prolonger cette soirée si bien amorcée, il répondit favorablement à la proposition de Blanche. Pendant plus d'une heure, elle lui fit connaître les plus belles musiques de sa discothèque. Chaque disque était une occasion supplémentaire pour se rapprocher, pour garder ce contact physique qui leur plaisait tellement à tous les deux. À travers la moustiquaire de la véranda ne parvenait que le chant des ouaouarons qui ajoutaient, à leur façon, leur partition plus ou moins symphonique aux mélodies du tourne-disque.

-Si on réécoutait votre disque de violon...?, proposa le vieux cordonnier amoureux à l'oreille de sa bien-aimée.

-Non. Je crois qu'il ne faut pas abuser des bonnes choses.

-Vous trouvez qu'on abuse?

-Disons que je crois plus sage d'en garder pour d'autres fois, dit Blanche en se levant pour signifier que le temps était venu de mettre un terme à cette rencontre.

-S'il y a d'autres fois, je n'ai pas d'objection. Puis-je immédiatement vous inviter chez moi pour la semaine prochaine au plus tard? Je vous ferai écouter mon violon, même si ce n'est pas du Mantovani. J'essayerai de faire aussi bien que lui, puisque vous m'en croyez peut-être capable.

-S'il n'y a pas d'empêchement, j'irai avec plaisir, car je suis sûre que vous n'avez rien à envier à ces vedettes.

-Vous êtes charmante, ma chère Blanche.

Il lui prit à nouveau la main et la porta à ses lèvres où il y déposa un long baiser.

-Merci, Blanche!

-Le plaisir fut également pour moi, croyez-moi!

Hypnotisé, envoûté par ce qu'il venait de vivre, François quitta Blanche sur cette promesse de se revoir dans les prochains jours. En sortant, son chapeau de paille à la main, il me croisa.

-Je ne suis pas trop en retard?, lui demandai-je d'un air quelque peu taquin et complice.

-Je dirais plutôt que tu as failli arriver trop tôt, me répondit-il en me saluant et en continuant sa route.

Je n'étais pas sûr d'avoir vraiment compris le sens de sa réponse. Je constatais seulement que je venais de croiser un homme heureux, profondément heureux.



N'aie pas peur...



-Où tu t'en vas, Louis?

-Ah! Je m'en allais voir si Carol était chez lui pour jouer à quelque chose. Il fait si beau.

Francine était venue au-devant de moi en me voyant sur le chemin. Je l'avais bien vue, mais j'avais commencé par feindre de ne pas la voir. Ce n'était pas que je cherchais à la fuir, mais c'était une fille et il ne fallait pas mélanger les groupes, sinon certains pourraient me le reprocher ou commenceraient à faire des blagues sur mon rapprochement avec les filles. Ils chercheraient à me mettre les nerfs en boule en prétextant que Francine était devenue ma blonde. Ils feraient circuler plein de fausses histoires sur notre supposée couple. Et ça, je n'en avais nullement envie.

De toute façon, je croyais que nous n'avions ni les mêmes goûts, ni les mêmes intérêts, pas plus que nous ne pouvions avoir les mêmes jeux,

les mêmes sports. Alors, quel intérêt pouvait bien avoir une fille pour un gars de mon âge? J'étais beaucoup trop jeune pour m'encombrer d'une blonde, avec tout ce que cela implique. D'autant plus qu'à l'année longue, j'avais assez de mes sœurs à supporter. Je n'étais quand même pas pour m'embarrasser d'une fille, aussi belle soit-elle, pendant mes vacances. Je n'étais pas masochiste à ce point-là!

-Tu n'as pas le goût de jouer avec moi à la place?, me demanda Francine, pleine d'assurance.

-Jouer avec toi? À quoi veux-tu jouer?, lui répondis-je quelque peu inquiet de ce qu'elle pouvait bien avoir comme projet en tête.

-Rien de spécial. Toi, qu'est-ce que tu aimerais faire?

-Je ne pense pas que nos jeux de gars puissent t'intéresser.

-Qu'est-ce que tu en sais? Ma mère me dit souvent que je suis un gars manqué.

-Bien, moi, je ne suis pas une fille manquée!, lui lançai-je avec un peu d'impatience face à son insistance.

-On n'est pas obligé de jouer absolument à un jeu.

-Si on n'a pas de jeu, qu'est-ce que tu veux que l'on fasse?

-Je ne sais pas, mais je ne suis pas retournée à votre cabane depuis que vous me l'avez fait visiter au début des vacances. Carol m'a dit que vous l'aviez encore décorée.

-Pas tant que ça!

-Ça ne te tenterait pas de me la faire visiter une deuxième fois? J'aimerais ça voir ce qu'elle a l'air maintenant. Je vais peut-être m'en construire une.

-Tu ne penses pas qu'il est un peu tard pour penser à une telle construction? Les vacances achèvent.

-Si ce n'est pas pour cette année, ça pourrait être un de mes projets pour l'année prochaine.

-Bof! On peut aller demander à Carol.

-Ce n'est pas nécessaire. Cette cabane-là t'appartient à toi aussi. Alors, pourquoi faut-il que tu demandes toujours la permission à Carol? Pourquoi faut-il que Carol soit toujours là? C'est comme si tu ne pouvais rien faire sans lui!

-Ce n'est pas la raison!... Tu ne peux pas comprendre ces choses-là!
Vous autres, les filles, vous ne connaissez rien à la solidarité entre gars!

J'étais convaincu qu'elle était incapable de comprendre que je ne pouvais trahir une entente tacite entre Carol et moi. Pour elle, ce n'était sans doute pas une trahison. À mon avis, les filles n'avaient pas comme nous le sens de l'engagement et de la solidarité. Sa visite à la cabane n'était pour elle qu'un geste anodin sans conséquence. Elle ne pensait qu'à s'amuser. Heureusement que j'étais là pour garder la tête froide et respecter un peu l'amitié!

C'était bien le propre des filles de ne pas penser plus loin que le bout de leur nez! Toutefois, malgré toute ma logique édifiante pour ma jeune tête d'adolescent, cela ne réglait pas mon problème dans l'immédiat. Car, si elle ne pouvait comprendre mes arguments masculins, je ne pouvais tout de même pas l'envoyer paître plus loin. La solidarité masculine, c'était bien beau, mais Francine avait droit elle aussi à un minimum de respect. Je n'avais aucune raison sérieuse pour aller à l'encontre de sa demande. Comment sauver la chèvre et le chou? Quel dilemme!

-Allez! Viens! Montre-moi ton repère secret dans toute sa splendeur!

Sans que je ne puisse rajouter un seul mot, elle m'entraîna par le bras vers cette demeure privilégiée. Si elle avait été un gars, j'aurais su m'imposer. Avec une fille, je perdais mes moyens. Je n'avais pas l'habitude. Mes sœurs avaient beau être aussi des filles, ce n'était pas la même chose. Des sœurs, ce sont comme des êtres sans sexe. On les connaît depuis trop longtemps.

De me balader ainsi aux côtés d'une fille, aussi jolie que pouvait l'être Francine, me rendait plutôt mal à l'aise. J'avais peur que Carol ou d'autres gars me voient en sa compagnie et que je sois la cible de leurs rires moqueurs pour le reste des vacances. Car, si les gars savaient être solidaires, ils pouvaient retourner cette solidarité contre quiconque s'inscrivait en marge de l'esprit de clan ou tentait de faire faux bond à la confrérie. J'en étais très conscient.

Heureusement, cet après-midi-là, je ne sais par quel hasard, tous avaient l'air d'avoir pris la clef des champs ou d'être occupés ailleurs. Seul Pépère Gascon nous salua au passage, bien assis avec sa pipe sur sa galerie, avec un large sourire et un peu de malice au fond des yeux.

Aussitôt rendue, Francine n'attendit pas mon invitation et grimpa dans l'arbre pour envahir aisément mon domaine. Cette audace me choquait, mais, en même temps, m'épatait. Je n'étais pas accoutumé de voir cela chez une fille, car elles devaient toujours savoir tenir leur place. C'était, du moins, ce que maman ou les religieuses n'arrêtaient pas de leur dire alors que nous, les gars, on nous enseignait et on nous cassait les oreilles qu'il fallait apprendre à foncer dans la vie, en raison des responsabilités qui nous attendraient plus tard.



Moi, j'avais toujours eu de la difficulté avec cette exigence, car ce n'était pas dans ma nature selon moi. De voir Francine, une fille, foncer comme un gars alors que moi, je n'avais pas cette audace, m'épatait. Je n'étais quand même pas un fifi. Mais rencontrer une fille comme elle, m'apparaissait comme le monde à l'envers. Comment savoir où était la vérité?

-C'est très joli chez vous, me complimenta Francine.

-Ah! Pour une cabane et pour des gars, ce n'est pas si pire, répliquai-je.

-Vous avez vraiment du goût.

-Carol est meilleur que moi pour ça. Il a plus d'idées. Tu n'as pas trop le vertige?, lui demandai-je pour changer de sujet de conversation.

-Pas du tout. C'est plutôt les gars qui me donnent le vertige parfois. Toi, les filles ne te donnent pas le vertige de temps en temps?

-Qu'est-ce que tu veux dire par ça? Je ne comprends pas tes histoires!

-Choque-toi pas, Louis! On dirait seulement que tu as peur des filles.

-Es-tu folle? Elles ne me font pas peur! Pourquoi j'en aurais peur? C'est du monde comme les autres.

-Je ne sais pas, moi. Je m'informe. On dirait que tu fuis les filles et que tu aimes plus les gars. Carol joue souvent avec des filles. Pourquoi pas toi?

-Qu'est-ce que c'est que ces inventions-là? Où vas-tu chercher des affirmations pareilles?

-Je te l'ai dit, Louis. Ne te choque pas. Je m'informe. Tu n'as pas objection que je veuille mieux te connaître? On est des amis tout de même.

Plus cela allait, plus elle m'embêtait. Je ne voulais pas lui être désagréable, mais je n'aimais pas la situation qu'elle me faisait vivre. Avait-on idée de tenir un tel langage! Car dire que nous étions des amis, c'était déjà quelque peu exagéré. On ne se connaissait pas depuis assez longtemps pour parler ainsi de l'existence d'une amitié. Cela n'avait rien à voir avec les sentiments qui m'unissaient à Carol. Lui, c'était un ami. L'amitié, cela se développe tout de même.

Francine, ce n'était tout au plus qu'une camarade de vacances. De plus, le genre de conversation dans lequel semblait se complaire Francine, en cet après-midi, n'avait jamais cours entre Carol et moi, pourtant deux très grands amis. Alors... D'autre part, s'il fallait que Carol arrive, que dirait-il? Compte tenu de l'amitié entre nous deux, saurait-il comprendre? Non! Décidément, cette fille jouait avec le feu! Il fallait qu'on quitte au plus vite. Comment???

-Ça paraît que tu n'as jamais embrassé une fille, me lança-t-elle sans aucun doute pour me provoquer. Sinon, tu serais plus ouvert envers les filles.

-Qu'est-ce que tu en sais? Et qu'est-ce que tu penses connaître tant que ça là-dedans?

Elle venait de me toucher directement au cœur, tout autant que dans ma masculinité. C'est bien sûr qu'à mon âge, je n'avais pas encore embrassé une vraie fille. Et puis? Je n'allais quand même pas l'avouer et paraître à ses yeux comme un retardé. De toute façon, pourquoi était-ce si urgent de commencer à embrasser les filles? J'avais toute la vie pour cela, non? Qu'est-ce qu'ils ont tous et toutes à vouloir nous faire vieillir si vite?



-C'est ça qui est beau chez toi. Tu es pur. Tu n'es pas encore comme ces gars qui ne pensent qu'à nous poigner les fesses sans savoir si on en a le goût, et à toujours vouloir danser des slows.

Elle venait une fois de plus de me désarmer. Moi qui me pensais un peu beaucoup en retard sur les autres gars parce que je n'étais pas pressé de commencer à fumer et d'avoir une blonde, voilà qu'elle, l'audacieuse, y trouvait un avantage! Je comprenais de moins en moins. J'aurais aimé rencontrer quelqu'un qui m'aurait dit qui avait raison.

-Même si tu n'as pas peur des filles et que tu veux avant tout les respecter, ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à les connaître, tu sais.

Je ne savais plus quoi dire. Elle prit alors doucement ma main gauche et la glissa sous son chandail. Je la retirai aussitôt, comme si elle venait de me la mettre au feu. Elle me la reprit immédiatement avec une telle douceur dans sa fermeté que je sentis mon être se transformer, comme s'il franchissait un grand pas dans un nouvel univers. Et cela, ça me donnait le vertige.

-N'aie pas peur, Louis! Laisse-moi faire. Goûte comme c'est bon.

Elle remit à nouveau ma main sous son chandail et je sentis sa peau. Je n'avais pas connaissance d'avoir touché de toute ma vie à une peau aussi douce. C'était chaud et doux, sans parler de la sensation plus qu'agréable que cela me procurait. Lentement, elle glissa ma main jusqu'à ses seins, malgré une certaine résistance de ma part. Quel événement extraordinaire j'étais en train de vivre!

Jamais je n'avais touché à des seins de femme avec autant de fébrilité de toute ma vie. Certes, j'avais tété les seins de ma mère à ma naissance, beaucoup plus par instinct de survie que par simple plaisir.

Je m'étais blotti souvent sur les seins moelleux de Mémère. Mais, avec Francine, ce n'était plus du tout la même chose. Ce n'était pas seulement du bien-être que je ressentais. C'était un nouveau plaisir.

Je restais là, figé, ma main sur son sein, n'osant surtout pas brusquer ou troubler ce qui m'arrivait. Elle abandonna ainsi ma main. Je ne savais plus quoi faire. Que devait être la suite? Devais-je m'intéresser à son autre sein? Devais-je essayer de les caresser? Devais-je essayer de l'embrasser? Où était le manuel pour ne pas me mettre les pieds dans les plats?



Je regrettais de n'avoir jamais appris comment aborder une fille. Je regrettais de n'avoir jamais appris comment embrasser une fille. Mes parents ne me l'avaient jamais montré. D'ailleurs, il y avait belle lurette que je n'avais pas vu mon père et ma mère s'embrasser pour le vrai, comme des amoureux. Je me demandais même s'il faisait encore l'amour, puisque ma sœur, le bébé de la famille, avait déjà presque huit ans.

Et ce n'était pas à l'école qu'on nous aurait montré des choses aussi importantes, comme si les tables de multiplication et de division ou l'accord du participe passé occuperaient une place si déterminante dans notre future vie d'adulte. On ne parlait jamais des gars et des filles, en plus d'être dans des écoles séparées. Cela ne semblait intéresser personne ou on ne croyait pas que savoir embrasser une fille pouvait être si déterminant pour notre équilibre émotif dans les décennies à venir.

Mais voilà que j'avais le problème en pleine face et que je ne voulais pas manquer mon coup pour cette première fois, ou encore moins décevoir Francine qui se voulait si gentille et si généreuse avec moi. Quand une telle occasion se présente dans ta vie, il faut savoir poser les gestes les plus adéquats pour progresser et non pour régresser. Durant ces minutes inédites et si inattendues, j'avais pour hantise de gâcher à jamais une partie importante de mon développement de jeune mâle. Et s'il fallait que cela se sache...

Ce que je ne savais pas encore, c'était que je n'étais nullement une exception. Tous les gars et les filles apprenaient ainsi sur le tas, au fil de leurs expériences et de leurs rencontres plus ou moins heureuses. Je me sentais privilégié d'avoir une fille de la beauté et de la qualité

de Francine comme premier professeur de mon éducation sexuelle. J'étais convaincu que ce n'était pas tous les gars qui avaient la même chance que moi.

Pendant que je m'interrogeais, pendant ces secondes qui m'apparaissaient interminables d'indécision, j'entendais au loin Pépère Gascon qui pratiquait son violon. Francine déposa le plus savoureux des baisers sur ma joue et recula quelque peu, me sortant d'une espèce de voyage lunaire.

-Tu vois, les filles, ce n'est pas plus dangereux que ça. Louis, souviens-toi que lorsque l'on t'offre, n'aie pas peur de prendre. Sinon, tu risques de passer à côté de moments merveilleux. Si la vie te l'offre, ne te pose pas trop de questions!

Je demeurais sidéré par ce que je venais de vivre. Je m'approchai lentement de Francine pour tenter de renouveler une petite fois cette expérience merveilleuse. Elle recula.

-Tu apprends vite, mon Louis! Vas-y quand même doucement. Tu ne trouves pas que c'est déjà beaucoup pour une première fois? Tu ne peux plus déjà t'en passer?

-Excuse-moi! C'était plus fort que moi.

-Tu n'as pas à t'excuser! C'est normal. Gardons-en pour d'autres fois. Tu as beaucoup à apprendre sur les filles. Je ne demande pas mieux que de le faire découvrir. Tu verras, il y a autant, sinon plus, de richesse chez les filles que chez les garçons. Moi aussi, j'ai le goût de te connaître davantage, car tu me plais beaucoup. Tu as quelque chose que les autres gars n'ont pas. Et j'aimerais que tu me laisses le découvrir petit à petit.

-Je veux bien, mais les vacances achèvent...

Elle se rapprocha et déposa un baiser sur le bout de mon nez. Je lui souris. Je venais de faire une rencontre exceptionnelle malgré moi. Je le sentais. Quelles répercussions cela aurait-il sur ma vie? Je n'en avais alors aucune idée. Ce qui était sûr, c'était que je venais de découvrir un nouvel univers que je ne réussirais probablement jamais à explorer à fond. Qu'à cela ne tienne, le moment présent primait sur tout.

-Que dirais-tu d'aller jouer aux billes chez moi?, me proposa-t-elle.

Évidemment, j'acceptai cette forme de prolongation du moment heureux que je vivais. En la voyant descendre de ma cabane aux mille aventures, je m'inquiétais qu'elle se fasse du mal, mais sans raison.

Sur le chemin du retour, je me sentais fier d'être à ses côtés et j'espérais ardemment que les gars me verraient et m'envieraient, car eux n'avaient sûrement jamais vécu ce que je venais de vivre, malgré leurs supposés exploits. Malheureusement, c'est dans de tels moments qu'on ne les voyait jamais.

Je vivais hors de ma réalité habituelle. Je me sentais habité d'une audace inaccoutumière. Je me sentais bien dans ma peau. Sans doute, la culpabilité tenterait tôt ou tard de venir me visiter et de m'enlever la parcelle de bonheur que je venais de recevoir. Pour le moment, la présence de Francine à mes côtés me donnait une énergie nouvelle que je désirais secrètement depuis si longtemps. Avec Francine, je me sentais fort.



Coucou! C'est nous...



-M'man, je vous amène de la grande visite!,
dit l'oncle Raoul, plein d'entrain.

-Mais si ce n'est pas Roger et Diane!
Comment ça va? Où avez-vous mis les
p'tits?, dit Blanche comme mot de
bienvenue avec les embrassades de
circonstance.

L'oncle Raoul était ainsi, imprévisible. Toujours sur un air d'aller, il venait et repartait tout aussi rapidement. C'était un véritable coup de vent perpétuel. Quand il n'était pas à rénover ou à construire une maison ici ou là, il avait toujours quelque affaire à régler quelque part. Rien ne l'arrêtait. Il avait une santé de fer, même s'il avait toujours une cigarette pendante à ses lèvres. Il n'était presque jamais chez lui. Cela ne semblait pas lui manquer. On aurait dit qu'il faisait tout pour ne pas être auprès de ma tante et de mes cousins, cousines. On avait l'impression qu'il vivait plus dans son camion que n'importe où ailleurs.

Il aimait dans ses rares « moments libres », faire des surprises à ceux et à celles qu'il affectionnait ou qui, à son avis, en avaient besoin. Sous ses dehors souvent bourrus se cachait un être d'une très grande sensibilité et d'une générosité sans limite. Il se donnait peu de temps pour leur permettre de s'exprimer. Il se laissait trop envahir par le travail et les obligations de la vie, comme il disait pour se défendre. Il oubliait de vivre pour lui et les siens avant tout.

-Comme Raoul nous est arrivé à l'improviste et nous a proposé de venir vous faire une visite-éclair, et qu'il n'y avait pas de place dans son camion pour nous autres, puis les p'tits, alors la voisine a bien voulu nous les garder pour la soirée, expliqua Diane à sa mère. Louis n'est pas là? Bien entendu, on est venu aussi pour le voir! J'espère que vous n'avez pas eu trop de problèmes avec lui. Il ne laisse pas sa place quand il veut!

-Bien non! Ce n'est pas du tout un enfant problème, répondit du tac-au-tac Blanche. Il faut savoir comment le prendre. Il doit être chez son ami Carol ou à leur cabane dans le bois.

-Ne grouillez pas! Je vais aller vous le chercher, proposa l'oncle Raoul avec empressement.

Blanche, mon père et ma mère entrèrent pendant ce temps dans le chalet parce que, de l'avis de Mémère, de ces temps-là, il y avait trop de bibittes. Ils allèrent s'asseoir sur la véranda.

-Comme ça, Roger, vous ne prenez pas de vacances, encore cette année?, s'informa Blanche.

-Ce n'est pas que je ne veux pas! Mais l'argent est rare, surtout avec Louis qui commence son cours classique le mois prochain. Ce n'est pas donné, ce cours-là! Il a beau avoir une bourse et ne pas être pensionnaire, ça coûte cher sans bon sens! Puis, il y a les autres p'tits! Cela fait qu'en travaillant quand même, plus ma paye de vacances, c'est comme si j'étais payé temps double pendant deux semaines. Je ne peux pas cracher là-dessus! Qui, aujourd'hui, a les moyens de se le permettre, à part Arthur? Quand on est né pour un petit pain...

-Vous avez bien raison, mais vous avez besoin de vacances comme tout le monde. Ce n'est pas mieux si vous tombez malade, répliqua Blanche. Il n'y a rien de gratuit aujourd'hui, surtout pas les hôpitaux! Diane et les p'tits peuvent seulement compter sur vous.

-Je le sais trop bien! Mais il faut le faire pendant qu'on est jeune et qu'on est encore capable. Croyez-moi, je n'ai pas l'intention de me tuer à l'ouvrage toute ma vie... s'il y a un petit moyen!

-Je lui dis la même chose que vous, m'man!, poursuit Diane. Il trouve que c'est mieux de même pour le moment. C'est lui qui le sait. Je n'aime autant pas m'en mêler plus que cela!

Ma mère avait appris à ne pas se mêler des affaires de mon père. Au début de leur mariage, elle avait voulu donner son opinion sur les choix financiers ou de travail de mon père. Il lui avait fait vite comprendre que l'argent, cela ne regardait que lui et que, si elle n'était pas contente, elle pouvait toujours essayer d'aller gagner le pain quotidien de notre famille à sa place.

Que ma mère donne son opinion ou propose de l'aider, c'était comme si elle le rabaissait ou le trouvait incapable de faire vivre honorablement sa famille, comme tous les autres hommes. Ce n'était pourtant pas son intention, car elle était bien consciente que son Roger faisait bien tout son possible et que la famille ne manquait jamais de l'essentiel. Toutefois, elle aurait aimé travailler un peu à

l'extérieur pour aider financièrement son mari et pour rencontrer d'autre monde.

Dès le début de leur mariage, elle avait découvert qu'elle étouffait à vivre jour après jour dans sa cuisine. Elle se sentit rapidement prisonnière de cet univers fermé où, seule, la radio était son véritable lien avec le monde extérieur. Étant donné que mon père avait pour principe qu'une femme, c'était fait pour rester à la maison pour l'entretenir et s'occuper des p'tits, le dialogue sur ce sujet était impossible et n'était qu'un nid de discordes potentielles. Ma mère l'avait compris depuis longtemps et pour longtemps.

-Allô, p'pa! Allô, m'man!

Comme une véritable tornade, tout essoufflé de ma course de la cabane au chalet, je fis mon entrée remarquée par la porte de la véranda. Après un baiser rapide à mon père, je me penchai vers ma mère pour en faire autant, en plus de la serrer fort autour du cou. Elle m'attira à elle et me fit asseoir à ses côtés, toute fière de me revoir. Car si, d'habitude, nos échanges d'affection se limitaient au minimum, la distance et l'absence prolongée nous rapprochaient temporairement.

-Puis, tu passes de bonnes vacances avec Mémère?, s'inquiéta-t-elle en me replaçant les cheveux.

-Oui! Oui! J'ai été à la pêche. Puis, je m'amuse beaucoup à la cabane avec Carol.

-Tu ne t'ennuies pas trop de nous autres et de tes frères et sœurs?

-C'est que je n'ai pas vraiment le temps d'y penser. Les journées passent trop vite...

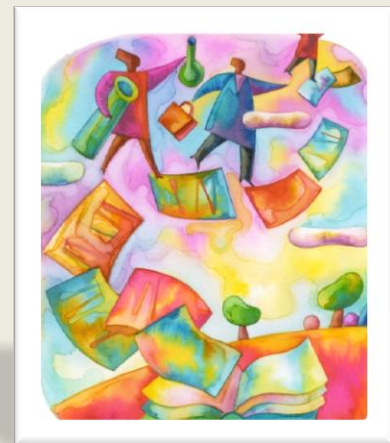
-Je n'ai pas répondu à ta dernière lettre parce que ton oncle Raoul a été assez gentil pour venir nous chercher. C'est encore mieux que de t'écrire, tu ne penses pas?

Durant ces vacances estivales, à chaque année, compte tenu de l'éloignement prolongé avec mes parents, Mémère veillait à ce que je leur écrive chaque semaine. Règle générale, ma mère répondait à mes lettres. Cela gardait le contact. Mémère disait que cela pratiquait mon français en même temps.

-C'est effrayant comme ça change à cet âge-là?, dit ma mère en s'adressant à Blanche.

-Surtout quand ça fait un petit bout de temps qu'on ne les a pas vus, répondit Mémère sans malice.

Ma mère ne cessait de me regarder. Elle, avec qui mes relations à la maison étaient souvent tendues, semblait me redécouvrir lors de ces rares visites. Mais cette fois-ci, elle sentait encore plus de changement chez moi. Pourtant, je ne cherchais à laisser rien transparaître. S'il fallait qu'elle s'aperçoive que j'ai fumé et, surtout, ce que j'ai vécu avec Francine, elle ne l'accepterait sûrement pas. Ce serait suffisant pour qu'elle menace de me ramener sur-le-champ à la maison et qu'elle accuse Mémère de ne pas veiller adéquatement sur moi. Pauvre maman!



Le destin est plus fort que les interdictions. Même si ma mère prétendait qu'une maman, ça devinait beaucoup de choses chez ses enfants et qu'on ne pouvait rien lui cacher, je croyais qu'il valait mieux ne pas susciter sa curiosité. C'est sûr que je pourrais dire aussi « Pauvre papa! » parce que lui non plus n'accepterait pas, et sans doute encore moins, l'évolution de son plus vieux. Comme tous les

parents, il ne pourrait admettre que je puisse être de moins en moins un enfant. C'était une réalité qu'il préférerait repousser le plus loin possible, tout en exigeant que nous prenions notre vie en mains. Lui aussi voulait sauver la chèvre et le chou. Pauvre papa!

S'il avait su que je faisais ni plus ni moins comme lui à son âge, il aurait rejeté la faute immédiatement sur sa belle-mère qui n'avait aucun contrôle sur moi, pas plus que sa fille, ma mère, ne l'avait durant le reste de l'année. Il aurait déploré la situation, mais il s'en serait lavé les mains. Comme s'il fallait qu'il y ait absolument un coupable...

Il réaffirmerait qu'il avait bien assez de gagner durement le pain quotidien de toute la famille, sans avoir en plus à s'occuper de l'éducation de ses enfants ou des problèmes que ma mère ne savait pas ou ne pouvait pas régler. Dans ce domaine aussi, elle savait depuis fort longtemps à quoi s'en tenir à ce sujet et elle évitait les conflits possibles.

-Louis a une nouvelle amie cet été, informa Blanche. Elle s'appelle Francine.

Ça y était. Mémère avait dit ce qu'il ne fallait surtout pas dire. Moi qui faisais tout pour montrer que tout se passait comme d'habitude et elle qui les mettait sur une piste fort alléchante pour des adultes en mal de secrets... Évidemment, Mémère n'avait pas dit cela pour me mettre dans l'embarras. Elle ne faisait qu'alimenter la conversation. Mais pour moi, le problème était posé. Il m'a suffi de voir les grands yeux interrogateurs de mes parents pour constater que j'étais dans le pétrin.

-C'est vrai, Louis? Tu ne m'en as pas parlé dans tes lettres, me reprocha tendrement ma mère.

-J'espère qu'elle est belle au moins, mon gars. Si tu es comme ton père, je n'ai pas d'inquiétude, renchérit mon paternel avec une fierté déplacée. Tel père, tel fils!

-Il a du goût, crut bon de rajouter l'oncle Raoul, comme si la coupe n'était pas déjà assez pleine comme ça. Crois-moi, mon Roger, il a de qui tenir, comme tu dis!

-Franchement! Je ne vois pas pourquoi vous vous énervez le poil des jambes comme ça!, finis-je par dire pour ma défense, ne sachant trop comment me sortir de cette impasse dans laquelle Mémère m'avait

plongé sans vraiment le vouloir. Ce n'est rien qu'une copine. Elle reste à deux chalets d'ici. Ce n'est quand même pas ma blonde! Je vous jure!, leur dis-je enfin avec impatience, sentant que je m'enlissais plutôt que de m'en sortir.

Malgré mes tentatives de garder cela secret, je fus bien obligé de constater que les adultes ont l'art de sentir certaines choses chez les enfants, probablement parce que les jeunes agissent trop souvent comme des livres ouverts, qu'ils n'ont pas encore appris toutes les ruses du camouflage, caractéristique typique des adultes. Comment être correct avec soi et avec les autres, sans se créer des problèmes inutiles? Je ne l'avais pas encore appris.

-Si on ne peut plus jouer avec une fille, maintenant..., rajoutai-je comme possible argument de poids.

-C'est bien sûr!, me rassura ma mère. C'est juste pour te taquiner un peu que l'on te dit ça. En vieillissant, tu dois apprendre à rire, même de toi. Avoir le sens de l'humour est une grande qualité, mon grand!

Avoir le sens de l'humour. Ils en ont de ces expressions, les adultes! Quand c'est drôle, o.k.; mais quand c'est à mes dépens, je ne vois pourquoi je dois apprendre à rire des événements les plus importants,

les plus beaux, les plus magiques de ma vie. Eux accepteraient-ils qu'on s'amuse des éléments les plus intimes de leur vie? Si vieillir, c'est apprendre de telles choses, je préférerais rester toujours jeune.

En dépit de tout, j'étais convaincu que ma mère avait su lire dans mes yeux que son Louis avait changé, qu'il n'était plus le p'tit gars d'avant et que son plus vieux était déjà en train de passer dans un autre univers, qu'elle le veuille ou non. Elle l'avait perçu comme seules les mères en sont capables. Cela lui suffisait. C'est pourquoi elle ne voulut pas insister.

-Pépère Gascon a commencé à me donner des cours de violon, leur dis-je pour faire dévier la conversation, pendant que l'oncle Raoul prenait les commandes pour une bonne bière d'épinette de Mémère. C'est un excellent professeur.

-Dis-moi pas qu'on va avoir un musicien dans la famille!, s'exclama mon père qui aurait toujours voulu jouer de la guitare et qui avait sans cesse remis ce projet, faute de moyens techniques et financiers.

-Il fait du progrès selon monsieur Gascon. Ce n'est quand même pas un instrument facile, dit Blanche pour venir un peu à ma rescousse.

-Pépère Gascon, ce n'est pas lui votre chum, la belle-mère?, dit malicieusement mon père en acceptant la vraie bière qu'il avait préférée à celle d'épinette.

-Qu'est-ce que vous inventez là encore? Quand ce n'est pas Louis, c'est moi maintenant?, répliqua Blanche. Vous voulez bien tous nous trouver un chum ou une blonde!, dit-elle enfin en s'éclatant d'un rire embarrassé.

-Qu'est-ce que vous diriez qu'on arrête de parler des amours des autres et qu'on joue une petite partie de cartes?, proposa l'oncle Raoul en terminant sa tournée et en sortant des chips. Que diriez-vous de jouer à cinq cennes la partie?



Mon oncle n'aimait pas la tournure des événements. Il n'était pas allé chercher mes parents pour qu'on se tire la pipe chacun à notre tour. Il avait surtout peur qu'à ce jeu du tac-au-tac, il soit pris également à partie et qu'on s'informe naïvement de sa femme qu'il voyait rarement. On était sur des terrains glissants. Il en était très conscient. Il valait mieux alors, à son avis, aller jouer

ailleurs à des jeux plus anodins. C'était l'expérience, la sagesse qui parlait.

On s'installa donc autour de la table de la cuisine et on joua finalement quelques parties de cartes où seul mon père ne put s'empêcher de faire des allusions aux propos précédents quand l'un de nous pigeait un as, un roi ou une dame de cœur. Il prenait plaisir à y trouver constamment des relations plus ou moins drôles. Aucun des autres joueurs ne chercha à se rendre complice de ce petit jeu somme toute enfantin.

Vers onze heures, l'oncle Raoul sonna l'heure du départ. Étant le chauffeur, il se donnait toujours comme droit et responsabilité de déterminer les heures de départ, ce que les autres respectaient sans rouspéter, étant alors dépendants de lui.

-Tu as bien raison, Raoul!, dit ma mère. D'autant plus que tu travailles demain, Roger, et qu'il ne faudrait pas abuser de notre voisine, si on veut qu'elle nous rende encore service!

-Cela a été bien gentil de votre part de venir faire un tour. Ça aurait été encore mieux si vous aviez pu venir passer quelques jours de

vacances avec les p'tits. J'espère que ce sera pour une autre fois, leur dit Blanche en guise d'au revoir.

-Qui vous a donné ça?, s'informa ma mère en voyant le petit pot de têtes de violon marinées sur la tablette, à côté de l'évier. L'avez-vous eu en cadeau?

-Ah! C'est juste un voisin qui en avait trop, répliqua sèchement Blanche pour ne pas relancer un débat qu'elle trouvait aussi embarrassant que moi face à Francine.

Mémère n'avait pas encore ouvert le pot que Pépère Gascon lui avait offert au début de l'été. Elle le gardait précieusement, tel un bibelot, comme si elle craignait qu'en l'ouvrant, elle fasse disparaître une marque d'affection à laquelle elle tenait profondément. C'était le seul objet concret qu'elle possédait de son François à ce jour. De voir fréquemment le petit pot près de l'évier où elle travaillait quotidiennement, ravivait à chaque fois le doux souvenir de François dans son esprit. Elle rêvait secrètement de partager ces têtes de violon avec son François un de ces jours, lors d'un souper privilégié.

-Vous viendrez nous voir, la belle-mère, dit mon père en embrassant Mémère. Vous n'êtes pas obligé d'amener votre chum!

-Et vous, j'espère que vous allez régler vos problèmes de cœur pour la prochaine fois, dit Blanche, à la fois pour le taquiner, mais aussi pour bien lui faire sentir qu'elle n'avait pas tellement prisé son insistance à se préoccuper des amours des autres, alors qu'elle trouvait que sa fille avait déjà été plus en amour. Diane, embrasse bien les p'tits pour moi!

Le trio, bien assis dans la cabine du camion, ce furent les dernières salutations et les promesses, jamais tenues, de se revoir bientôt. Quand le camion de l'oncle Raoul eût disparu au bout du chemin dans la noirceur campagnarde, Mémère me prit par l'épaule pour revenir au chalet avant que les moustiques nous dévorent davantage.

-Il est temps d'aller nous coucher! Tu ne trouves pas, mon Louis, qu'il y en a qui s'intéressent un peu trop à nos amours et pas assez aux leurs?

Mémère me sourit. Je la regardai, heureux. Nous, nous nous comprenions sans nous parler. Une belle complicité s'était installée au fil des jours et des années, sans la chercher, entre nous. Bien au-delà des mots, à partir de la vie seulement, je constatais que c'était plus facile pour moi de communiquer, de rejoindre Mémère ou des

gens comme Pépère Gascon, malgré le grand écart au niveau de l'âge, que ce ne l'était avec mes parents ou des gens de leur âge. Au-delà du mystère, seuls les vrais résultats comptaient.

C'est souvent bien au-delà des mots, dans les gestes du quotidien, que l'on apprend vraiment à connaître la vraie nature des gens. L'important était de me sentir bien auprès de certaines personnes que j'affectionnais particulièrement. Le reste...



Au fil de l'eau...



-Est-ce que Francine est là?,
osai-je demander, presque sur la
pointe des pieds.

-Bien sûr! Entre. Francine, il y a
quelqu'un pour toi, dit sa mère,
Colette, en train de faire du
repassage.

J'avais croisé parfois les parents de Francine sur le chemin de terre, surtout elle et, à l'occasion, son mari, Raymond Leclerc, un enseignant dans un collège de Montréal. Pendant l'été, ce dernier donnait des cours d'été dans une école secondaire pour les étudiants qui avaient échoué leurs examens de fin d'année. Donc, il était rarement à son chalet durant la semaine. En dépit des rares contacts que j'avais eus avec les parents de Francine, ils m'étaient toujours apparus très sympathiques et d'une grande simplicité, malgré qu'ils avaient plus de classe que la moyenne des gens que je connaissais.

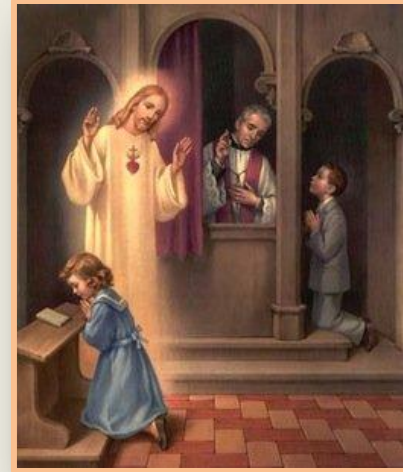
Par contre, pénétrer sur leur terrain, dans leur chalet, alors que je développais une amitié grandissante pour leur fille, cela prenait une autre dimension. Ils n'étaient plus de simples voisins de chalet comme tant d'autres. Le fait d'être les parents de Francine donnait une toute autre dimension à la relation et à la perception que je pouvais avoir d'eux. Il y avait moins d'indifférence.

Évidemment, il en allait sûrement de même pour eux, mais j'en étais moins conscient. Toutefois, je me demandais s'ils étaient au courant ou, tout au moins, si la mère de Francine savait que leur fille et moi étions devenus de grands amis, qu'il se passait quelque chose d'exclusif entre nous deux. Car, s'ils étaient au courant, ils n'en laissaient rien paraître.

Cela ne m'empêchait pas de me demander quelles pouvaient être leurs réactions ou que pouvaient-ils penser de moi, même si je n'avais pas l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Après tout, c'était leur fille qui m'avait forcé en quelque sorte à mettre ma main sous son chandail et à découvrir son merveilleux corps. C'était elle qui m'avait embrassé. Alors, pourquoi devrais-je me sentir coupable ou mal à l'aise face à eux? Je ne trouvais même pas qu'il y avait de quoi aller me confesser pour le moment. Ce n'était quand même pas un

péché mortel. Tout au plus, un péché véniel, n'est-ce pas, monsieur le curé?

Malgré tout, je ne me sentais pas bien. C'était sans doute ma timidité habituelle qui prenait le dessus. D'autre part, je savais qu'il fallait que je me donne une



chance, puisque c'était la première fois que je rentrais véritablement en contact avec eux. Il faut dire que la gentillesse de Colette m'aidait beaucoup. Car, si elle était au courant de notre attirance réciproque, elle n'en faisait aucune allusion. Elle continuait de vaquer à ses travaux, nous laissant, Francine et moi, nous retrouver, tout en jetant un coup d'œil complice à sa fille.

-As-tu le goût de venir jouer dehors?, demandai-je à Francine en la voyant descendre de sa chambre, toute radieuse. Il fait si beau cet après-midi.

-À quel jeu?, demanda-t-elle, innocente.

Je la trouvais en effet innocente dans sa question, car je présumais que, tout comme moi, elle se foutait éperdument du jeu. Ce qui

comptait, c'était de nous retrouver, seuls tous les deux, pour continuer à mieux nous connaître, comme elle me l'avait proposé.

-Je ne sais pas, moi. Ce qui te tente..., répondis-je évasivement afin de ne pas faire de gaffes en présence de sa mère. C'est à ton goût. As-tu une idée?

-M'man, est-ce qu'on peut prendre la chaloupe pour aller faire un tour sur le lac?, demanda-t-elle à Colette. Est-ce que cela te tente?, pensa-t-elle tout à coup à me demander. Il ne faut pas que tu te gênes pour me le dire!

-Si ta mère veut...

À ma grande déception, sa mère nous donna son autorisation, en n'oubliant pas de nous faire ses recommandations d'usage concernant la sécurité sur l'eau. La pauvre, elle ne savait pas que c'était d'autres sortes de danger que je voulais affronter avec sa fille! Mais, pas sur l'eau! Car, selon moi, ce n'était pas l'endroit rêvé pour parfaire ma connaissance des filles. Le lac n'était sûrement pas l'endroit le plus discret pour ce genre d'activités.

Comme c'était le désir de Francine, il me semblait que je n'avais d'autre choix que de l'accepter et de remettre à plus tard mes désirs

d'intimité. En jeune homme bien élevé qui connaît au moins les rudiments de la galanterie, je lui ouvris la porte pour la laisser sortir. J'en profitai, à son passage, pour prendre une profonde respiration et humer son parfum si délicieux. Au moins, je ne perdais pas tout.

-Attends-moi deux minutes que j'aille avertir ma grand-mère!

En moins de temps qu'il faut pour dire « chaloupe » et faire croire à Mémère que Francine m'amenait faire un petit tour de... chaloupe, j'étais de retour auprès de mon amie de vacances. Elle prit les rames sous le chalet et me les donna, me faisant d'office capitaine de notre expédition. Rendue à la chaloupe, elle prit place à l'avant pendant que je m'installais aux commandes.

-Sais-tu nager, capitaine?, me surprit-elle par sa question.

-Pas tellement. J'ai plutôt tendance à nager comme une roche et à caler toujours au fond.

-Ne t'inquiète pas. Si tu tombes à l'eau, je te secourrai rapidement. Je fais de la natation depuis que j'ai quatre ans.

De quoi me donner subitement le goût de plonger innocemment dans le lac juste pour savourer un tel moment exceptionnel et, peut-être, avoir droit à une réanimation bouche à bouche...

Doucement, nous avons quitté le quai. Afin que Mémère ne s'inquiète pas trop de mon escapade nautique et ne me demande pas des explications sur mon rôle de capitaine, car elle n'aimait pas que je m'aventure trop sur le lac puisque, comme elle disait, ce n'était pas elle qui serait capable de me sauver, je pris donc la direction opposée en longeant plutôt la rive.

-Tu peux aller plus loin, Louis, m'invita-t-elle à faire avec beaucoup plus d'assurance que moi.

Je m'en allai progressivement un peu plus au large en ramant lentement. Je fis mine de ne pas apercevoir Carol qui était en train de tondre la pelouse devant son chalet et qui s'était arrêté pour nous regarder passer. Francine semblait très heureuse. Elle laissait la brise du large caresser ses cheveux courts et le soleil réchauffer son corps superbe. Elle se laissait guider sur les flots en fermant ses yeux envoûtants. Parfois, elle chantonnait des airs que je ne connaissais pas et dont elle semblait être l'auteure. Elle était très belle à voir. Elle

me dit qu'elle trouvait cela très romantique de se promener tranquillement sur le lac.

Décidément, les filles ont de ces goûts! Pour ma part, je n'en avais que faire du romantisme. Ce n'était pas pour ramer sans arrêt que j'étais venu la voir en cet après-midi-là, quand même! Elle, elle pouvait bien être relaxée. Ce n'était pas elle qui avait à travailler, à se forcer à ramer. Je ne voyais aucun romantisme à faire avancer une chaloupe sur l'eau, même en compagnie d'une très belle fille.

Pendant tout ce temps, je cherchais un moyen de m'en sortir et de rendre cette période de la journée plus agréable pour les deux, et non pour une seule! Je ne pouvais quand même pas couper court à cette promenade sur l'eau qui plaisait tellement à Francine. Par contre, je n'étais tout de même pas pour ramer tout l'après-midi, surtout que je me devais de le faire de façon à ne pas avoir ma passagère derrière moi. Il me fallait absolument trouver une solution heureuse pour les deux partis. Quel beau problème pour le jeune amoureux qui en était à ses premières armes!

J'avais beau penser à différents stratagèmes, ils ne m'apparaissaient jamais adaptés à la circonstance. J'avais beau aussi scruter l'horizon à

la recherche de quelque coin secret ou sous-bois qui aurait pu charmer Francine, je n'en voyais jamais qui soit à la mesure de mes attentes. Ma cause semblait désespérée. Je me voyais condamné à ramer sans plaisir. Ni plus, ni moins, un après-midi à l'eau au vrai sens du terme!

Heureusement, mon destin fit bien les choses. Francine décida de se coucher à plat ventre sur la partie avant de la chaloupe pour laisser flotter ses mains à la surface de l'eau. Le fait qu'elle me tournait désormais le dos et qu'elle ne pouvait plus me surprendre à l'épier ou à l'examiner, me donna plus d'audace. Je découvris qu'enfin il y avait du plaisir non pas à portée de mes mains, mais plutôt de mes yeux. En effet, je commençai à prendre plaisir à regarder son corps, en particulier ses fesses et ses cuisses qui s'offraient davantage à mes débuts de voyeurisme.

Je n'avais jamais pensé auparavant qu'on pouvait trouver autant de plaisir dans le spectacle ou la contemplation de ces parties de l'anatomie. Je n'aurais jamais cru au pouvoir enivrant de ces formes arrondies. C'était pour moi une autre grande découverte. Et quelle découverte! Francine avait deux superbes fesses, toutes menues et arrondies, qui mettaient en valeur des cuisses appétissantes, dont la

peau de couleur pêche constituait chez moi une sorte d'aimant et une envie irrésistible de les caresser. Elle était là, offerte, et moi, je me délectais et j'avais encore plus le goût d'en connaître, d'en explorer davantage.

Toutefois, comme toutes bonnes choses, cela ne dura pas assez longtemps à mon goût, car elle se fatigua d'être dans cette position inconfortable... pour elle. Elle se retourna vers moi et me fit un de ses plus beaux sourires qui me fit succomber davantage, si c'était encore possible, à ses charmes. Puis, elle me proposa d'aller visiter la cabane du pêcheur.

C'était une vieille cabane abandonnée dans un sous-bois, sur une toute petite île. Un vieux pêcheur, à l'époque où il n'y avait pas encore de chalet autour du lac, l'avait construite. Cet ermite très particulier, comme tous les ermites d'ailleurs, était mort depuis plusieurs années. Sa cabane en vieilles planches lui avait survécu péniblement. Quand Francine me proposa cette visite, j'y mis le cap sans aucune hésitation, en me demandant comme toujours comment cela se faisait-il que je n'y avais pas pensé plus tôt.

On accosta tant bien que mal et on attachâ la chaloupe au premier arbre venu. Voulant être galant encore une fois, j'ai aidé Francine à débarquer de notre embarcation romantique. Sur la terre ferme, elle me prit la main et m'entraîna en courant vers la cabane du pêcheur. Je ressentis aussitôt une sensation plus qu'agréable. Pour la première fois, une fille me prenait par la main. Je n'avais jamais pensé auparavant que cela pouvait être aussi stimulant et envoûtant. Je me laissai donc entraîner candidement à sa suite. Qu'étais-je en train de découvrir?

Nous avons fait le tour de la cabane qui était de plus en plus en très piteux état. La porte était à demi arrachée. Les vitres de la fenêtre avaient volé en éclats depuis belle lurette. Ici et là, des graffitis témoignaient du désir de plusieurs d'immortaliser, pour un certain temps, du moins, d'heureux moments ou de dénoncer la société dans laquelle nous vivions. À l'intérieur, on sentait que le vandalisme avait fait tous les ravages qu'il pouvait. Il ne restait plus rien de la petite table, de la chaise et du lit de fortune qu'il y avait jadis. Ils avaient sûrement servi à alimenter le petit poêle à bois qui était maintenant renversé sur le plancher miné par la pourriture.

Cette cabane déperissait rapidement et s'en allait au fil des années retrouver celui qui l'avait construite et qui y avait sûrement vécu de fructueuses pêches. L'endroit ne dégageait qu'une impression de désolation et de violence. C'était pénible de voir encore une fois ce que la destruction humaine pouvait faire de ce qui avait été assurément construit avec beaucoup d'amour.

Francine partit se promener dans le sous-bois qui entourait cette cabane. Je la suivais sans trop savoir où elle voulait aller. Puis, subitement, comme pour briser le nuage noir de la violence manifestée tout près, dans un grand éclat de rire, elle se mit à courir en direction de la chaloupe en attente. Pour ne pas me laisser damer le pion par une fille, j'entrai dans son invitation au jeu et je partis à sa poursuite.

Elle s'arrêta, essoufflée, et s'appuya sur un vieux chêne. Je la rejoignis aussitôt, tout aussi essoufflé. Elle me prit alors par le bras et m'attira à elle. Sans trop savoir comment, je sentis nos lèvres s'attirer fortement. Elle m'embrassa comme jamais personne ne l'avait fait avant elle. Les yeux fermés, elle semblait me goûter et trouver cela très bon. Je ne connaissais pas d'autres filles avec autant d'audace. Francine était, à n'en pas douter, dans une classe à part.

On m'avait déjà dit qu'il y avait des filles qui offraient leur corps à n'importe qui. On m'avait déjà mis en garde contre ce genre de filles faciles. On prétendait, non seulement dans mon entourage, mais aussi dans les rares livres que j'avais feuilletés en cachette une fois ou deux, qu'une jeune fille qui se respectait et qui respectait son futur mari, ne permettait jamais qu'on se serve de son corps et se réservait totalement pour le jour idyllique de ses noces.

Face à l'audace manifestée par Francine, je ne pouvais toutefois pas admettre qu'elle pouvait être du type des filles faciles et, donc, une mauvaise fille pour moi. Au contraire, je considérais que Francine était une fille très respectueuse, très intelligente et très dynamique. Alors, pourquoi la rejetterais-je alors qu'elle me plaisait hautement et qu'elle me faisait découvrir ce que personne ne voulait m'enseigner? Elle était, selon mes perceptions, la cerise sur le sundae de la vie.

Ces interdictions ou ces mises en garde de la part des adultes dissimulaient sans nul doute une jalousie, une crainte que nous, les jeunes, nous ayons accès plus tôt qu'eux à ce domaine tristement interdit. J'aimais plus le positif de Francine que l'éducation négative de ceux et celles qui prétendaient ne vouloir que mon bien. Pour le côtoyer de si près, c'était auprès de Francine que je trouvais

présentement mon bien. En cet après-midi du mois d'août, alors que j'avais pleinement conscience que je quittais résolument le monde de l'enfance, c'était tout ce qui m'importait et guidait mes pensées!

Si Francine semblait se plaisir à m'embrasser, je n'étais pas pour la rejeter, loin de là. Pendant ce moment toujours trop court pour commencer à en analyser les multiples facettes, je n'osais pas fermer les yeux comme elle faisait. J'observais sans cesse ses moindres réactions. Je veillais à ne surtout pas la choquer ou la perdre pour trop d'empressement.

-Il va falloir nous en aller, sinon nos parents vont être inquiets, me dit-elle doucement à l'oreille, en me distribuant de légers baisers ici et là.

-Tu as encore raison, ma belle Francine!, lui répondis-je en promenant mon nez dans son cou et ses cheveux pour me gaver enfin de tout son parfum et m'en alimenter pendant plusieurs jours. Merci beaucoup pour ce bon moment! Je t'aime beaucoup, tu sais...

Pour la première fois de ma vie, je venais de dire ces mots magiques à une fille. Je n'en revenais pas que cela soit sorti aussi spontanément de ma bouche. Je n'aurais jamais cru que ce jour important dans ma vie viendrait aussi tôt, moi qui ne connaissais rien aux femmes et qui n'avais même pas encore le moindre petit poil au menton. Était-ce possible...



Je n'insistais pas pour prolonger le moment inespéré que je venais de vivre. Je me considérais déjà très chanceux d'avoir une amie comme Francine. Ce qu'elle décidait de m'offrir me comblait au-delà de mes jeunes espérances. J'étais convaincu que, si je ne faisais pas de gaffes, j'aurais droit encore à de nombreux autres moments tout aussi merveilleux et que je n'étais sûrement pas au bout de mes surprises et de mes découvertes avec une fille comme Francine. Je me sentais tellement ignorant de l'univers de la femme, même si je vivais entouré de femmes comme mes sœurs, ma mère et Mémère, que je n'avais pas d'autres choix, me semblait-il, que de m'en remettre à ce prof exceptionnel... les yeux fermés.

-Attention aux gros mots!, me dit-elle en me prenant la main pour m'entraîner jusqu'à la chaloupe.

Sur le chemin du retour, elle se laissa à nouveau aller au gré des flots, se remémorant sans aucun doute, du moins je l'espérais, le doux moment que nous venions de passer. Moi, je la contemplais avec un plaisir augmenté. Et je me disais qu'il pouvait donc être agréable de ramer.



L'autre côté de la médaille...



-Raoul, tu n'amènerais pas Louis au village? Il faudrait qu'il se fasse couper les cheveux, demanda Blanche.

-À la condition qu'il soit déjà prêt, répondit-il en terminant son

dîner. J'ai beaucoup de boulot cet après-midi.

L'oncle Raoul détestait attendre. Il avait pour maxime que le temps, c'était de l'argent et que lui, encore moins que les autres, n'avait pas les moyens de le gaspiller. Je sentais bien que ce service demandé par Blanche le contrariait énormément, peut-être plus que d'habitude. Comme il était coutume chez lui de presque toujours répondre d'une façon plutôt bourrue aux diverses demandes de sa mère, je n'y prêtais guère plus attention. Je décidai par contre de me faire petit pour ne pas l'embarrasser davantage ou lui faire perdre son temps. Je trouvais inutile de l'ennuyer royalement pour si peu en fait.

Mémère me donna un peu plus d'argent que nécessaire à ma coupe de cheveux et me rappela ses consignes à transmettre au barbier. Elle suggéra à l'oncle Raoul d'en faire autant pour qu'il ait l'air plus propre, mais celui-ci refusa, disant qu'il y avait des choses bien plus importantes dans la vie et que sa visite au barbier pourrait bien attendre encore un certain temps.

Il arrivait assez souvent que l'oncle Raoul soit quelques jours sans se raser, ce qui irritait passablement Mémère. Toutefois, mon oncle considérait la propreté comme une qualité de première importance. Il ne passait pas un seul soir, quand il était au chalet, sans aller se saucer au bout du quai. Il avait pour son dire qu'on n'avait pas le droit de se coucher sale dans un lit qui sentait l'air pur.

Il n'eût pas besoin de me donner le signal du départ. Quand il ramassait ses clefs, ses cigarettes et sa vieille casquette grise, cela voulait tout dire. Il fallait le suivre sans autre rappel. J'embrassai Mémère qui commençait à faire du Ketchup rouge aux fruits. Je m'engouffrai rapidement dans le camion. Nous sommes partis en direction du village, sans nous dire un seul mot, pour une de mes rares sorties estivales.

C'était un tout petit village avec, naturellement, son clocher qui dominait, une rue principale où on retrouvait le bureau de poste, un magasin général, une épicerie, un arrêt d'autobus avec un espace adjacent pour le taxi local, l'école primaire, une boulangerie qui parfumait l'air ambiant et un clos de bois. Ici et là, ainsi que sur les routes perpendiculaires à la rue principale, il y avait de jolies petites maisons, toutes aussi coquettes les unes que les autres, bordées d'arbres souvent majestueux. Somme toute, c'était un village paisible qui faisait un très grand contraste avec la ville où je vivais. Deux univers irréconciliables!

Au coin d'une de ces rues perpendiculaires, il y avait le salon de barbier de monsieur Ubald Quevillon. En fait, c'était une maison plutôt semblable aux autres. À l'extérieur, une simple affiche sur la maison indiquait la nature particulière du lieu. Il n'y avait même pas le fameux poteau coloré blanc et rouge que l'on retrouvait habituellement chez les autres salons de barbier. Sur la porte d'entrée étaient peintes les initiales du propriétaire, ce qui amena plusieurs villageois à dire qu'ils allaient se faire couper les cheveux chez le Père UQ. À l'intérieur de cette maison, le barbier utilisait une des pièces de sa résidence pour recevoir ses clients éventuels.

L'oncle Raoul me déposa devant la maison et me donna un dollar pour que j'aille, après ma coupe de cheveux, à l'épicerie ou au magasin général m'acheter des gâteries. Il promit de venir me chercher au bout d'une heure. Je le remerciai de sa générosité et je le quittai pour offrir ma tête d'ado aux mains du barbier, en espérant que celui-ci était plus habile et qu'il ne me couperait pas avec la lame de son rasoir, comme celui de la ville avait parfois la mauvaise habitude de faire. C'est pourquoi je préférais encore mieux quand c'était ma mère qui s'occupait de ma coupe de cheveux, même si cela manquait plutôt de finition. Au moins, j'étais sûr de ne pas me faire couper.

Monsieur Quevillon était un vieux monsieur qui avait sûrement vu passer beaucoup de têtes. Cela me rassurait. Comme j'étais son seul client en cet après-midi d'août, il m'invita à prendre place sur son unique chaise de barbier qui ne semblait guère plus jeune que lui. Je lui fis part des exigences de ma grand-mère, ce qu'il accepta avec un large sourire. Tout au long de ma coupe, il chantonnait, ne s'arrêtant que pour me faire préciser si c'était ce que je voulais réellement, si c'était à mon goût ou pour vérifier son travail d'expert.

Ayant terminé de m'alléger la tête, il me nettoya comme il le faut. Quand je lui demandai le coût de son travail, il me l'indiqua avec un sourire, tout en rajoutant que le pourboire était à ma discrétion. Étant donné que je n'avais aucune expérience avec ces gratifications, je réglai mon problème en lui donnant tout l'argent que Mémère m'avait laissé, ce qui parut le satisfaire largement. Pour ma part, je pouvais encore compter sur l'argent de l'oncle Raoul.

Je quittai le salon du barbier avec le sentiment d'être mieux dans ma peau et avec une impression inqualifiable de liberté. Sans perdre de temps, je me dirigeai vers le magasin général, savourant déjà le plaisir qui m'y attendait. En quelques minutes, je me retrouvai devant les deux belles grandes vitrines sur lesquelles était peint « Conrad Bélanger, magasin général », en belles grosses lettres vertes et rouges.



Au bas de ces vitrines, deux longs panneaux publicitaires en métal éclatant, une de Coca-Cola et l'autre de Player's, complétaient la devanture de ce lieu de rencontres et d'échanges, le plus souvent cordiaux, par

excellence du village.

Après avoir jeté un coup d'œil sur ce qui était exposé derrière les deux vitrines pour m'allécher davantage, je poussai la porte quelque peu défraîchie, ce qui fit sonner la cloche installée à cet effet au-dessus de l'entrée. Je ne fus pas déçu par ce que j'y trouvais, car, à travers mille et une choses, des vêtements aux appareils électriques, en passant notamment par les clous et les savons dans des barils, j'aperçus derrière le comptoir vitré, dans de nombreuses jarres de verre, des bonbons comme j'en avais rarement vus, de la réglisse noire, ma préférée, ou rouge, des bâtons forts. Un vrai rêve! À côté, des boîtes pleines de biscuits me faisaient des clins d'œil malicieux. Enfin, une glacière de crème glacée complétait mon coin de décor préféré. Si ce n'était pas cela le paradis...

Je n'étais pas habitué à avoir autant de choix et autant de temps pour choisir à mon aise. Pour la première fois, personne ne me poussait dans le dos pour que je me décide. Je fis finalement mes choix. Pendant ce temps, Jean-Paul, notre fou heureux du village, m'observait dans sa chaise berçante, près de la caisse enregistreuse. J'optai pour la diversité plutôt que pour la quantité d'une seule sorte. Je pris soin avec madame Bélanger de me garder suffisamment

d'argent pour un gros cornet de crème glacée au chocolat à deux boules. Fier de mes achats, je pouvais aller attendre l'oncle Raoul sans problèmes.

En sortant du magasin général, j'essayai de me rappeler dans quelle direction se situait le salon de barbier, lieu déterminé par mon oncle pour me reprendre avec lui. J'avais un peu de difficultés avec mon cornet de crème glacée qui fondait trop rapidement sous la chaleur qui s'imposait sur notre si bel après-midi estival. Tout à coup, au loin, j'aperçus le camion de l'oncle Raoul, stationné en bordure de la rue. Je me dis qu'il serait plus génial d'aller retrouver mon oncle à son travail que de l'attendre bêtement devant la maison du barbier. J'étais sûr que mon oncle apprécierait cette initiative de ma part. Pour une fois que j'avais une bonne idée!

Son camion était stationné devant une maison très coquette, avec un superbe parterre et une haie assez élevée qui entourait la cour arrière. Près du trottoir, une belle affiche indiquait qu'il s'agissait d'un dentiste. Je fus surpris que l'oncle Raoul se retrouve en plein après-midi chez un dentiste, lui qui n'avait que des dentiers, d'autant plus qu'il était indiqué qu'il ne faisait du bureau que les lundi, mercredi et vendredi. Nous étions un jeudi. Je ne trouvais pas d'autres

explications que mon oncle avait probablement des travaux de rénovation à faire chez un client qui en avait les moyens. C'était l'occasion rêvée pour aller le voir à l'œuvre et qui sait, l'aider.

En m'approchant de la maison blanche aux volets et à la porte jaunes, mon sac chargé de friandises bien en main, j'entendis des voix qui venaient de la cour arrière, dont celle de l'oncle Raoul. Je m'y dirigeai avec assurance, quand je vis par la porte entrouverte, mon oncle Raoul bien allongé sur une chaise longue, sans chemise, juste en camisole, en train de siroter une bière. Cela ne semblait pas être la première, si je me fiais aux quelques bouteilles vides qui reposaient sur l'herbe sous la chaise longue. À ses côtés se faisait griller, en maillot de bain deux pièces, une fort jolie femme d'une quarantaine d'années aux cheveux noirs. Tous les deux semblaient avoir beaucoup de plaisir.

Je pensais que mon oncle se reposait peut-être entre deux travaux. Cependant, leurs amusements m'empêchaient d'aller les retrouver de peur de les déranger car, après tout, c'était au salon de barbier que mon oncle m'avait demandé de l'attendre, et non chez le dentiste. Je me cachai près de la haie pour les observer à mon aise et avant de

décider ce que je devais faire. L'oncle Raoul ne m'avait-il pas enseigné de prendre mon temps avant d'agir?

-Il faut qu'il aime ça arracher des dents au village voisin par une si belle journée! Tu ne trouves pas, ma noire?, dit l'oncle Raoul à cette inconnue.

-S'il aime ça, pourquoi on s'en plaindrait, mon beau Raoul? Moi, je dis, heureusement!

-Veux-tu que je te frotte encore avec ton huile à bronzage, ma belle petite lapine? Tu sais, je commence à être un expert dans ce domaine!

-Juste dans ce domaine, monsieur l'expert? Non! Non, mon Loulou! Je ne veux quand même pas devenir une négresse! Tu ne trouves pas que je suis assez noire comme ça?

Je ne saisisais pas vraiment le sens de cette conversation et, surtout, ces familiarités. Se pouvait-il que cette inconnue soit une de ces femmes faciles dont on m'avait tellement mis en garde? Se pouvait-il que cette apparente richesse cachait quelque chose de si honteux? Je me demandais sérieusement si mon oncle préféré s'en confessait régulièrement à son curé? Pourtant, il n'était pas né de la dernière

pluie. Il ne se pouvait pas qu'il ne sache pas ce qu'il faisait et, surtout, qui elle était.

Aurait-il perdu la tête comme il arrivait parfois, m'avait-on dit, avec ces femmes-là? Cela ne se pouvait presque pas, car mon oncle Raoul ne perdait jamais le contrôle de lui-même et était d'une droiture exemplaire. Alors, comment expliquer cette situation, inhabituelle au moins pour moi. Je n'y voyais pas d'autre réponse que cette femme devait être une très vieille connaissance de mon oncle que je n'avais jamais eu la chance de rencontrer au préalable. Pourquoi essayer de trouver du mal pour expliquer ce que je ne connaissais pas?

Toutefois, j'allais d'étonnement en étonnement. À ma stupéfaction, j'aperçus tout à coup l'oncle Raoul qui dégrafait, dans un éclat de rire, la partie supérieure du costume de bain de la madame. Elle se retourna pour donner une petite tape amicale à mon oncle. Elle se leva, laissant tomber cette partie de son maillot. À première vue, ses seins semblaient aussi beaux que ceux que je devinais chez Francine. Puis, elle se pencha tranquillement vers l'oncle Raoul, lui promenant ses deux seins si mignons au-dessus de son visage. Mon oncle les convoitait de plus en plus. Je ne savais plus si je devais m'en scandaliser ou si je devais envier mon cher oncle. Elle l'embrassa

rapidement et courut vers la maison. Mon oncle la suivit tout aussi promptement.

À ce moment-là, je ne savais plus quoi faire, car j'avais de plus en plus peur de me faire surprendre par l'oncle Raoul. Quand j'entendis des cris et des rires à l'intérieur de la maison, puis provenant, semble-t-il, d'une chambre, je me



réfugiai sous cette fenêtre. Dès lors, ce fut le silence. Que pouvait-il bien se passer dans cette chambre?, me demandai-je, très inquiet et évitant de faire le moindre bruit qui aurait pu éveiller leurs soupçons. Est-ce que mon oncle était retourné tout simplement rénover? Si c'était le cas, il n'était guère bruyant.

Soudainement, j'entendis des gémissements provenant autant de mon oncle que de cette femme, suivis de plusieurs « oui » langoureux. Je compris immédiatement que ma place n'était plus là et que je devais en profiter pour déguerpir au plus vite. C'était trop d'émotions en une seule journée pour un si jeune homme comme moi. Marchant sur la pelouse pour minimiser le bruit, je regagnai le trottoir et pris sans détour la direction du salon de barbier.

Essoufflé et nerveux, je m'assis sur le trottoir en face de la maison du barbier pour reprendre mes esprits et déguster quelques friandises. Au bout d'une dizaine de minutes, le camion de l'oncle Raoul se pointa.

-Excuse-moi!, me dit-il. J'ai tellement de travail que j'avais oublié l'heure.

-Ce n'est pas grave, lui répondis-je pour le rassurer. J'ai eu le temps de voir beaucoup de choses et compter les sortes d'autos.

-As-tu trouvé au moins ce que tu voulais?, rajouta-t-il en jetant un œil à mon sac.

-Je vais en donner à mes amis.

-Et à Francine?

-Pas plus qu'aux autres, mon oncle! Pourquoi vous me demandez cela?



-Pour t'agacer un brin! Je sais très bien que tu es trop jeune encore pour t'intéresser vraiment aux filles, même si, à ton âge, j'avais déjà commencé. Presse-toi pas, mon grand! Les femmes, c'est un paquet de troubles!

Je ne compris guère la signification de cette dernière phrase puisqu'un peu plus tôt, il semblait surtout troublé par la femme du dentiste. Avec elle, ses problèmes semblaient s'être envolés. Peut-être qu'autrefois, il avait vécu de mauvaises expériences ou il était très malheureux avec ma tante Thérèse, même s'ils étaient très peu souvent ensemble. Je l'ignorais. Il me regardait et souriait.

-Tu ne comprends pas? Ce n'est pas grave! Tu comprendras bien assez vite un de ces jours!, me confia-t-il.

Habituellement, je buvais ses rares paroles comme étant celles d'un sage, de celui qui détient de grandes vérités. Cependant, après ce que je venais de vivre, je ne pouvais plus percevoir mon oncle comme avant. Dorénavant, sans vouloir le juger ou le condamner, ce ne serait plus jamais pareil. Sans le savoir, il avait modifié profondément ma vision de cet oncle généreux et travailleur à l'extrême. Je venais d'apprendre qu'il y avait vraiment toujours un autre côté à toute médaille, aussi en or soit-elle.

En débarquant du camion au chalet, je savourai le plaisir que m'offrait le savoureux parfum du ketchup aux fruits que Mémère

venait de terminer. Cette senteur était comme une si douce caresse sur mon après-midi si troublé.



Le grand jour...



-Je ne suis pas trop de bonne heure, j'espère.

François sourit en voyant Blanche venir lui rendre la visite promise avec son petit air de vieille complice qui a peur de déranger. Elle avait d'ailleurs particulièrement soigné son apparence. Alors que, le plus souvent, on avait l'habitude de la voir avec un ou l'autre de ses tabliers fleuris, ce fut une toute autre femme, ravissante, que ne cessait de découvrir François.

Sa robe aux motifs bleus et blancs, avec un jabot lilas qui cachait sa poitrine, ainsi que ses cheveux blancs bouclés et si soyeux, lui plaisaient beaucoup. Elle dégageait également un parfum de rose qui embaumait immédiatement l'atmosphère. Pour sa part, il avait également soigné sa présentation avec une chemise et un pantalon dans les teintes de brun, des souliers bien cirés et un nœud papillon,

ce qu'il ne portait jamais en d'autres circonstances, car il avait horreur de tout ce qui lui serrait le cou.

-Que vous êtes belle, ma chère Blanche!, lui dit-il en lui ouvrant la porte.

-François... répondit-elle sur un ton suppliant pour manifester sa modestie habituelle. Je suis bien ordinaire. Si vous continuez, vous allez me faire rougir encore plus.

-Vous allez bien? Vous avez tout votre après-midi à vous?, lui demanda-t-il, une question n'attendant pas l'autre. Vous n'avez pas trop chaud?

-Ça va! Ça va! Soyez sans crainte! Je n'ai jamais été aussi en pleine forme, malgré mon âge. Je présume que je réussis à bien me conserver. Et j'ai tout mon temps. Louis est parti avec Raoul aux courses de stock car. Il faut vraiment aimer le vacarme pour aller s'amuser là!

-Je suis bien de votre avis! Comme tout est parfait, venez vous asseoir.

Il lui offrit le fauteuil qu'il préférait entre tous, celui dans le salon, près du foyer et de la table où reposaient sa pipe et un livre aux feuilles jaunies. Il fit, pour sa part, le choix de sa chaise berçante, face à Blanche. Un bref silence y régna pendant qu'elle admirait le décor chaleureux de cette vieille maison aux superbes boiseries. Seul le balancier de la grande horloge continuait de battre la vie dans cet oasis de paix et de bien-être, où les plantes occupaient une large place, phénomène rare pour un homme seul. Au mur, une vieille photo constituait le seul souvenir tangible du fils disparu lors de dernière grande guerre.

-C'est vraiment très beau chez vous.

-Vous êtes bien aimable. Ma maison se fait de plus en plus vieille, comme moi. Il ne lui manque qu'une présence féminine qui lui redonnerait une certaine jeunesse.

Blanche ne releva pas pour le moment cette dernière phrase. Elle se contenta de sourire et de goûter à ce bien-être. Quand un peu de bonheur est à portée de main, il faut savoir lui tendre la main, avait-elle l'habitude de dire. Elle remarqua la santé des fleurs et fut surprise de l'ordre relatif, ainsi que de la propreté de la maison pour un

homme seul depuis si longtemps. Sur le manteau du foyer, deux cadres ovales attirèrent son attention.

-Ce sont vos parents?, demanda-t-elle.

-Oui. C'est le dernier souvenir que j'ai d'eux. Il y a aussi la musique, car c'est maman qui m'a donné très jeune le goût pour le violon. J'aurais aimé devenir un grand violoniste et jouer à travers le monde. Mais, comme papa était cordonnier lui aussi, il n'avait pas les moyens de me payer de grandes études musicales. Alors, j'ai appris son métier et j'ai gardé le violon pour mon plaisir.

-C'est tout de même formidable que vous ayez réussi l'un et l'autre! Moi, c'est le piano qui m'aurait intéressée. Cependant mes parents aussi n'étaient pas riches et, en plus, j'étais la plus jeune fille dans une famille de dix-sept, dont dix garçons. Alors, cela n'a toujours été qu'un rêve. Vous n'aviez pas des morceaux de violon à me faire entendre? C'est bien pour cela que vous m'aviez invitée, non?, lui dit-elle sur un ton moqueur. J'en ai particulièrement le goût, si vous n'avez pas d'objection.

Il se leva sans dire un mot et se dirigea vers une commode d'où il sortit la précieuse boîte noire. Il l'emporta et la déposa sur une chaise.

Il ouvrit délicatement cet écrin précieux et sortit ce qu'il avait le plus à cœur, son violon.

-Je n'ai pas l'habitude de jouer devant un public. Cela me gêne toujours. Surtout un public de votre qualité, lui dit-il en appuyant son violon sous son menton.

-Je vous en prie. Faites comme si je n'étais pas là. Laissez-vous aller.

Il se ferma les yeux et lentement, debout près de Blanche, il déposa son archet sur les cordes. Il en fit sortir une musique douce et langoureuse qui a plu aussitôt à son unique public. Elle était ravie de côtoyer quelqu'un qui jouait si bien de la musique en plus, juste pour elle. Elle trouvait que François était encore plus beau, plus charmant, plus désirable quand il jouait ainsi du violon. Elle se surprit à penser qu'il devait être agréable de vivre avec un tel homme. Elle l'écouta religieusement.

-Cela vous a plu?, s'inquiéta-t-il après avoir terminé son premier morceau.

-Vous auriez fait un très grand artiste, lui répondit-elle. Je ne connaissais pas ce morceau. Je ne connaissais pas cette belle mélodie.



-C'est une sérénade de Schubert 🎵, une des premières pièces que j'ai apprises, il y a de cela longtemps.

-Rejouez-moi les pièces que vous m'avez offertes la dernière fois!

-D'accord! Mais avant, permettez-moi de vous interpréter ma préférée.

Il se replongea dans son univers musical avec la même passion et attaqua tout doucement la célèbre pièce « Mon cœur est un violon » 🎵. Blanche en était fortement émue. Comme elle aurait aimé jouer de la musique à la façon de François, se laisser bercer par les plus belles mélodies que le cerveau humain ait pu concevoir. Elle se considérait comblée de pouvoir au moins partager une musique aussi présente en cet après-midi.

Puis, François enchaîna avec Greensleeves et La vie en rose. Cette succession de pièces aussi mélodieuses les unes que les autres suscitait un crescendo d'émotions et de bien-être partagés. François se laissait emporter totalement par sa musique pour plaire au

maximum à Blanche. Celle-ci se laissait envoûter par la richesse et la beauté de cette musique, tout en ne cessant d'admirer son François. Vraiment, jamais il ne lui était apparu aussi beau!

-Bravo!, s'exclama-t-elle quand il eut terminé. Comment pourrait-on demander mieux?

Il déposa avec soin son violon et son archet sur le fauteuil près de lui et s'avança vers Blanche. Il lui prit la main et l'embrassa avec douceur. Puis, il s'agenouilla à ses pieds et la regarda un long moment avec toute la tendresse qui l'habitait.

Tranquillement, il fit reposer sa tête sur les cuisses de Blanche. Celle-ci se laissait emporter par la magie du moment. Elle se rappela ce qu'elle avait déjà dit à Louis sur l'importance de laisser parfois parler son cœur au lieu de sa raison. Sans vraiment le vouloir, sa main alla caresser fébrilement la tête blanche de François. Il ne bougea plus, s'abandonnant entièrement à cette fièvre qui semblait les emporter tous les deux.

Au bout d'une minute de très grande intensité, avec une facilité surprenante pour son âge, il se leva et invita Blanche à en faire autant. Face à face, ils se regardaient, ne sachant trop que faire pour ne pas

briser la magie qui opérait. Pour la première fois, Blanche préférait se laisser guider par cet homme qui l'avait patiemment conquise, même si elle n'osait pas encore l'admettre. Elle ne trouvait plus la force de lui résister.

-Blanche, si vous saviez comme je vous aime... Je vous trouve tellement belle.

Il lui prit le visage dans ses mains et, lentement, il approcha ses lèvres de celles de sa chère Blanche. Au contact de leurs bouches, une sensation indescriptible les a envahis immédiatement. Ni l'un, ni l'autre ne désirait écourter cet instant magique. Ils étirèrent ce premier véritable baiser pendant de nombreuses secondes. Finalement, François serra fortement sa Blanche dans ses bras. Tous les deux retrouvaient une jeunesse qu'ils croyaient perdue.

-Blanche... Blanche... Je vous aime... Je vous aime...tellement, ne cessait-il de répéter en goûtant la présence si réelle de ce corps tant rêvé.

Il sentait tout contre sa poitrine les seins de sa bien-aimée que seule la pudeur l'empêchait de les caresser et de les découvrir pour mieux les voir et leur rendre hommage. Mais, ayant été privé si longtemps

de ce contact physique si important avec le corps tant désiré d'une femme, François vivait une telle excitation qu'il prit tout à coup conscience de son érection. Il en fut quelque peu gêné.

Il ne voulait surtout pas que Blanche s'en rende compte et que cela puisse créer une distance entre eux alors qu'ils étaient près l'un de l'autre, comme jamais ils ne l'avaient été auparavant. C'était trop tard. Blanche avait déjà senti cette pression sur sa cuisse et elle en avait éprouvé une certaine fierté de se rendre compte qu'elle pouvait encore exciter un homme à ce point, en dépit de son âge.

-Je ne vous ai jamais fait visiter ma maison. Aimeriez-vous en faire le tour du propriétaire?

-Si vous voulez...

Il la prit par la main et vanta avec un brin d'humour les charmes des différentes pièces de la maison qu'il aimerait partager avec Blanche. Il commença par le salon où ils étaient déjà, puis il enchaîna avec la salle à manger, la cuisine, la salle de bain, le grenier, pour revenir vers la chambre d'ami et aboutir finalement à sa chambre à coucher.

-Comme vous voyez, Blanche, le lit est assez grand pour deux, lui souligna-t-il à l'entrée de la chambre.

Non seulement le lit était grand, mais la pièce l'était également. Au-dessus du lit, un grand crucifix régnait. De chaque côté, un petit meuble sur lequel il y avait une lampe. En plus d'un grand bureau de rangement avec un large miroir, il y avait aussi un très vieux fauteuil et une patère. Les volets clos laissaient à peine pénétrer la lumière crue du soleil d'août.

-Entrez, Blanche!, lui lança-t-il comme invitation à mieux prendre connaissance de ce qui pourrait devenir leur chambre.

-Je crois que j'ai tout vu. Ce n'est pas nécessaire d'aller plus loin.

-Avez-vous peur? Ce n'est pas péché d'entrer dans une chambre à coucher! De toute façon, avec toutes les indulgences que vous avez accumulées depuis le temps, même si vous en perdiez quelques-unes, ce n'est pas cela qui va vous empêcher d'être bien reçue par saint Pierre, vous ne pensez pas?

-S'il vous plaît, François... Pourquoi insistez-vous?

-Pardonnez-moi, ma chère Blanche! Je me laisse trop emporter par la joie de vous avoir si près de moi.

-Ne gâchons pas notre plaisir! Tout a été si merveilleux jusqu'à date.

Blanche n'était pas scrupuleuse outre mesure. Au contraire. Si elle avait toujours passé pour une femme prude et réservée, Blanche était certes la seule à savoir que ce n'était que perception de son entourage, une image qui ne reflétait pas ses pensées intimes et ses rêves les plus secrets, mais qui lui collait à la peau depuis sa tendre enfance et dont elle se sentait totalement prisonnière aujourd'hui. La religion y était pour beaucoup.

Elle n'était pas entrée en religion quand elle devint jeune fille, malgré les fortes pressions en ce sens de la part de ses parents et d'une de ses tantes religieuses qui l'aimait tellement et qui aurait aimé lui faire partager sa passion pour le Christ. À l'époque, elle avait réussi à tenir tête à ceux et à celles qui voulaient gouverner sa vie.

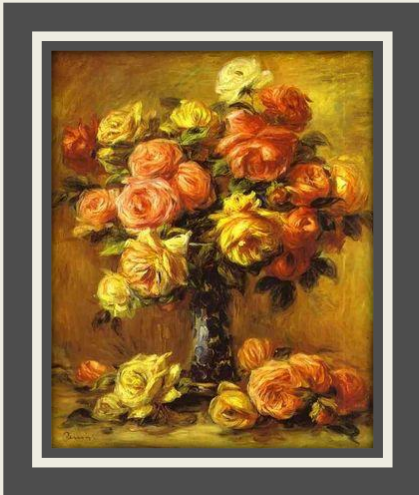


Toutefois, comme une espèce de concession à ceux qui craignaient qu'elle perde son âme parce qu'elle manifestait trop souvent un désir de liberté, elle avait laissé la religion entrer en elle. Pour ne pas se mettre en rupture avec sa famille, elle leur concéda une pratique

religieuse intense, même si cela ne concordait pas avec sa vision de la vie. Cela rassura tout le monde. C'est pourquoi, plus tard, on accepta mieux son premier mariage avec un homme à l'esprit rebelle.

Ayant toujours été une femme engagée de cœur, elle ne renonça jamais à l'engagement qu'elle avait pris envers ses parents. Dieu occuperait toujours la première place dans sa vie. Même après leur mort, elle ne dérogea jamais à ce contrat moral. Blanche était une femme de cœur et de parole. Toute sa vie avait été à cette enseigne. Cela ne l'empêcha pas de manœuvrer à son mieux les différentes périodes de sa vie.

Elle tira la couverture de son bord jusqu'à la limite de l'acceptable. Elle n'alla toutefois pas jusqu'à défier son destin. Elle ne croyait pas avoir la force nécessaire pour y arriver avec succès. Blanche préférait laisser la vie venir à elle. Elle m'avait déjà dit que, dans la Bible, il était écrit que les oiseaux ne se préoccupaient pas s'ils auraient de quoi manger, parce que Dieu était là pour y voir. C'était cette philosophie de vie qu'elle avait adoptée depuis très longtemps.



Roses dans un vase
Auguste Renoir
1841-1919

Donc, quand François lui ouvrait une nouvelle porte dans sa vie, elle ne savait plus si c'était la vie qui lui faisait ce cadeau ou si elle devait défier son destin. Elle avait réprimé depuis trop longtemps l'audace qui l'habitait depuis sa naissance, pour la libérer

aussi facilement. Cette fois-ci, elle sentait que l'appel du cœur était de plus en plus fort. Elle

avait beau essayer de le décortiquer, mais elle ne trouvait pas de raisons pour ne pas y répondre. De là à livrer aussi son corps, elle considérait que cette étape n'était pas la première dans tout amour qui se respecte.

Pour elle, il serait toujours temps de manifester physiquement l'amour qu'elle pouvait partager avec François. De toute façon, elle tenait à ce que cela se fasse dans les formes. Autant son prétendant y avait mis le temps et les usages pour conquérir son cœur, elle n'en attendait pas moins pour la conquête de son corps.

Blanche déplorait souvent que la jeunesse avait perdu de belles traditions de leurs ancêtres dans ce domaine si important de l'amour. Quant à elle, elle se réclamait de la vieille école où on savait encore

faire la cour aux dames. Heureusement, à ses yeux, François était de la même école et n'avait pas complètement perdu ce sens de la séduction, même si parfois, la fureur de vivre, en raison de son âge, le portait à vouloir bousculer ou précipiter les choses.

Certes, c'était un grand jour pour Blanche, car cet après-midi lui confirmait que sa rencontre avec François ne pouvait être qu'inscrite dans son destin et qu'elle se devra d'y donner des suites pour le bonheur des deux. Toutefois, ce n'était pas une raison pour gâcher ce qui s'annonçait comme un cadeau ultime de la vie par des gestes déplacés ou précipités. C'est pourquoi elle était, d'une certaine façon, le frein au débordement d'enthousiasme de son François.

-Vous me pardonnez, Blanche?

-Comment pourrais-je en vouloir à un être aussi bon et généreux que vous?

-Vous voyez, Blanche, comme nous pouvons être bien ensemble. Vous ne trouvez pas que nous avons déjà perdu trop de temps, que nous ne pouvons plus nous permettre d'attendre. Il faut que vous veniez vivre avec moi.

-Doucement, François! J'ai déjà fait mourir deux hommes. Vous ne trouvez pas que c'est assez?

-Blanche, à notre âge, ce n'est plus la mort qui nous fait peur. C'est maintenant ou jamais que nous devons vivre. Demain, il sera peut-être trop tard. Je vous l'ai dit : il ne manque qu'une femme dans cette maison.

-Je le sais. Je l'ai très bien compris. Je vous promets d'y penser très sérieusement. Je vous donnerai une réponse très bientôt, conclût-elle en l'embrassant tendrement sur la joue.

Comme François savait désormais qu'il avait franchi, en cet après-midi, une étape importante, il crût sage de ne pas bousculer outre mesure ce que la vie était en train de mettre en place, l'évolution de sa relation avec Blanche. Il lui offrit un rafraîchissement qu'elle refusa, prétextant l'heure avancée et le souper à préparer pour ses hommes.

-Avant de partir, permettez-moi, chère Blanche, de vous offrir un léger présent en souvenir de notre merveilleux après-midi.

Il se rendit jusqu'à la patère, dans un coin de sa chambre. Il y décrocha le foulard de soie qu'il avait gagné à la tombola. Il revint vers Blanche et lui passa ce foulard autour de son cou.

-Je vous l'offre en souvenir de la très belle et très grande amitié qui nous unit. Vous me feriez plaisir si vous la portiez à l'occasion pour qu'il nous porte chance et nous rappelle toujours que le bonheur peut encore exister à notre âge.

-Je l'accepte avec plaisir. Il me rappellera toujours le merveilleux homme que vous êtes, quoiqu'il arrive.

L'un et l'autre connaissaient l'importance des signes concrets dans la vie, sans quoi on n'a souvent plus rien auquel se rattacher. Il lui proposa d'aller la reconduire jusque chez elle, ce qu'elle n'accepta pas cependant. Elle préférait se retrouver un peu seule pour mieux assimiler cet après-midi exceptionnel et commencer à regarder avec plus de clarté son avenir avec François. Il la reconduisit toutefois jusqu'au chemin de terre. N'étant plus à l'intérieur, une certaine pudeur obligeant, ils se quittèrent sur des promesses de se revoir très bientôt et sur un doux baiser de François sur la main offerte de Blanche.

Il la laissa donc s'éloigner de chez lui en espérant que sa demeure serait aussi celle de Blanche très bientôt. Pour mettre toutes les

chances de son côté, il se promet d'entreprendre, sans hésiter, le soir même une neuvaine à Sainte-Anne.

Blanche s'en retourna chez elle en se disant qu'elle ne pourrait refuser encore longtemps l'offre de François. Et si c'était la dernière folie, bien pesée, qu'elle se permettait avant le grand voyage qui ne saurait tarder à s'imposer pour elle et l'homme de sa vie? Il n'y avait qu'une chose qui la retenait encore : est-ce que ses enfants comprendraient?



Œil pour œil, cœur pour cœur...



C'était une autre de ces journées chaudes et humides de l'été où même le vent avait pris des vacances. Francine était venue me rejoindre au chalet et nous avions entrepris, depuis une bonne heure, une de ces nombreuses parties de Monopoly, qui meublaient si bien nos journées souvent creuses, surtout vers la fin des vacances. Quand je jouais seul avec Francine, je n'étais pas agressif ou combattif, comme lorsque Carol était là. Je cherchais plus à lui plaire et à passer un bon moment avec elle. D'ailleurs, je passais de plus en plus de temps à la regarder ou à la taquiner qu'à m'occuper de mon jeu, ce qui l'impatientait à la longue, car elle prétendait que je cherchais trop à la laisser gagner, elle la fille très compétitive, ce qui était loin d'être faux.

Lors de ces rencontres, j'avais un esprit olympique exceptionnel. Je me foutais de gagner. Je ne cherchais qu'à participer, à partager ces

quelques heures en agréable compagnie. Pierre de Coubertin aurait été fier de moi, je crois. Ou peut-être pas, car, pour ce promoteur des Jeux olympiques de l'ère moderne, quand il parlait de participation, c'était sans doute de faire l'effort de donner son maximum, même si la victoire ultime n'était pas au rendez-vous. En ce qui me concerne, mon maximum prenait plutôt des vacances. Mille excuses, monsieur de Coubertin 🎥!



Je n'avais du plaisir qu'en la présence de Francine. Au début des vacances, je n'aurais jamais cru m'éprendre autant d'une fille, alors que je les fuyais royalement peu de temps auparavant. Il faut dire que Francine n'était pas une fille comme les autres. C'était sans doute pour cette raison qu'elle me plaisait autant. Elle ne correspondait en aucune façon à l'image stéréotypée que je m'étais faite de la moitié du genre humain. Elle me réconciliait, et comment!, avec l'univers féminin.

Depuis le début de cette très grande amitié, le monde avait complètement changé à mes yeux. Non seulement les filles, plus

précisément Francine, il va sans dire, occupaient une place qu'elles n'avaient jamais occupée auparavant dans ma vie, dans mon quotidien, mais tout mon univers avait pris une toute autre dimension. Des objets autrefois sans importance s'imposaient maintenant à moi. Évidemment, ils avaient tous un lien avec Francine.

Ainsi, je m'étais découvert une passion pour la marche, seul ou avec Mémère, au crépuscule, malgré souvent les moustiques, parce que cela me permettait de passer devant, ou plutôt derrière le chalet de ma nouvelle amie. En marchant tout simplement, seule la fenêtre de sa chambre m'attirait. J'en étais obsédé, mais je ne voulais pas que ma grand-mère s'en aperçoive. Alors, je regardais subtilement, sans avoir l'air de fixer cette fenêtre.

Mon excitation grandissait s'il y avait de la lumière à sa fenêtre, car je la savais là, derrière ces rideaux fleuris. Je l'imaginais en train de lire, d'écouter un de ses disques ou, pire, en train d'enfiler son pyjama pour la nuit. Comme l'idée de la savoir possiblement nue derrière cet écran de rideaux m'excitait encore plus! J'apprenais les doux plaisirs que pouvait nous procurer aussi notre imagination débordante pour peu qu'on acceptait de la laisser vagabonder.

À ce moment-là, j'aurais aimé être son pyjama, sa couverture de lit ou son oreiller pour au moins respirer le doux parfum de son corps. Faute d'être aussi près d'elle à cette heure si particulière de la journée, je me contentais de la rêver. Si, par hasard, je l'entendais pratiquer sa guitare, mon bonheur était complet. Pourvu que je sois seul et que personne ne puisse me voir, je me blottissais au pied d'un des nombreux grands arbres qui bordaient son terrain. Bien installé, je me fermais les yeux et je me laissais caresser par sa musique, même si elle était parsemée ici et là de fausses notes.

Il en allait de même pour la présence ou non de sa bicyclette appuyée sur son chalet, de ses vêtements, surtout ses sous-vêtements, qui flottaient au vent quand sa mère faisait la lessive, ou de tout autre objet dont je savais qu'il lui appartenait. Je n'aurais jamais pensé m'intéresser à des choses aussi banales en d'autres circonstances.

Je me demandais parfois s'il en était de même pour elle. Était-ce un réflexe typiquement masculin? Comme on ne se parlait jamais de ces choses-là, malgré toute l'importance que moi, j'y donnais, je ne pouvais pas savoir si ma Francine vibrait aussi au même diapason que moi. Cela m'aurait fait un petit velours de le savoir!

Pour notre rencontre d'aujourd'hui, Francine avait mis une robe, ce qui lui arrivait très peu souvent. Comme je la trouvais encore plus belle, habillée en femme! Elle n'avait pas besoin de cela, car ce n'étaient pas les vêtements qui l'embellissaient, mais plutôt elle, à mon avis, qui embellissait tout ce qu'elle portait. Toutefois, ainsi habillée, cela lui donnait un charme particulier. Le fait d'être plus vêtue que lorsqu'elle portait son chandail et ses pantalons courts, me la rendait encore plus désirable. Sans le vouloir, sans aucun doute, elle me charmait comme aucune autre fille n'aurait pu le faire.

-Louis! Louis!

C'était Carol qui arrivait comme un fou en courant, essoufflé au maximum, n'ayant pas eu la politesse élémentaire de cogner avant d'entrer, ce qui était pourtant contraire à ses habitudes. Il ne s'excusa nullement auprès de Mémère, tout comme il ne vit même pas Francine. Il semblait fou de rage.

-Vite! Viens voir!, me dit-il, ayant peine à reprendre son souffle et me tirant par le bras.

-Mais qu'est-ce qui se passe? As-tu perdu la tête?, demandai-je de plus en plus inquiet.

-Ils ont démoli notre cabane!

-Quoi? Qui ça?

-Je pense que c'est la gang à Gérald.

Sans perdre un instant, tous les trois, nous sommes partis à la course constater les dommages. C'était le désastre. Au pied de notre arbre gisaient les plus gros morceaux de la cabane. On s'était servi, selon toutes les apparences, d'une hache pour commettre ce méfait. C'était la démolition complète. Seules quelques planches pendaient encore accrochées aux branches. Non seulement on s'était amusé, de toute évidence, à déclouer la majorité des planches, mais on avait aussi arraché toutes nos images décoratives. On avait déchiré le petit tapis qui recouvrait notre plancher. On avait poussé l'acharnement dans cette rage destructrice à briser toutes les planches en plusieurs morceaux. On avait même tenté de mettre le feu à notre tapis. Le fait qu'il était habituellement humide l'avait éventuellement sauvé de l'incendie.

C'était vraiment un spectacle désolant. Nous n'avions jamais connu une telle violence aussi directement. Nous avons vu ce qu'on avait fait à la cabane du pêcheur. Nous entendions parler à l'occasion d'un

meurtre ou d'un vol. Cette fois-ci, c'était nous qui la vivions. Nous pouvions mieux en comprendre le drame, le choc émotif que de tels actes peuvent provoquer. Ce viol de notre intimité, de notre propriété d'une certaine façon, nous atteignait profondément jusqu'au cœur. Notre premier réflexe était de trouver les coupables et de répondre à la violence par la violence, car nous ne pouvions laisser passer sous silence ces gestes que l'on considérait des plus gratuits. Œil pour œil...

Les doutes se dirigèrent aussitôt vers la gang à Gérald. Ils étaient considérés comme les petits « bums » du coin. Leur sport préféré était de se cacher dans le bois et de faire la plus grande peur à ceux et celles qui osaient s'y aventurer. Ils allaient même jusqu'à leur tirer dessus avec leur carabine à plomb. Ils nous dégoûtaient également avec leur manie d'attraper les grenouilles et de leur arracher, sans raison, les pattes une à une pour observer comment elles réussiraient à sauter ou à avancer.

Ils faisaient un peu la pluie et le beau temps tout autour du lac, mais plus souvent qu'autrement, c'était une triste pluie. Ils s'attaquaient subtilement à des chalets en allant y jeter des pétards le soir, en subtilisant des rames pour les échanger avec celles d'un autre chalet,

ou en détachant des chaloupes pour les laisser voguer sur le lac au gré du courant ou du vent.

On n'était jamais capable de prouver qu'ils étaient officiellement les auteurs de ces méfaits. Par contre, tout le monde savait que cela ne pouvait être que des têtes écervelées, comme les adultes aimaient les qualifier. Dans ce domaine, la gang à Gérald avait une très bonne renommée. On les soupçonnait même de certains délits commis au village. On se contentait de déplorer que ce soit des jeunes dont les parents ne s'occupaient pas et qui étaient laissés à eux-mêmes.



Si Carol et moi n'avions pas eu, jusqu'à cette attaque sauvage, de problèmes véritables avec cette gang, c'était que leur chef me craignait un peu et ne recherchait pas d'affrontement majeur avec moi. Car, malgré une apparence plutôt ordinaire et même inoffensive, j'avais une constitution très forte, très solide. J'avais une force que je ne connaissais guère, n'étant pas porté à l'utiliser ou à la mesurer, ce à quoi mes parents ou Mémère se seraient opposés. J'étais donc de

tempérament pacifiste, par nature ou à cause de mon entourage. Mais il faut se méfier, paraît-il, de l'eau qui dort...

Gérald avait déjà voulu prendre la mesure de ma force secrète. Lors de mon premier séjour estival au chalet de Mémère, je rencontrai ce caïd de la place avec sa gang. Ils avaient décidé de faire mon initiation comme nouveau vacancier de leur secteur protégé et de me faire sentir que c'étaient eux les maîtres du coin. Je devrais donc passer par eux dorénavant si je voulais avoir des privilèges ou pour simplement passer un bel été en toute tranquillité. C'étaient eux qui fixaient les règles du jeu.

J'avais osé m'aventurer seul dans le petit bois pour une randonnée de reconnaissance de mes nouveaux lieux de vacances. Ils me firent donc leur prisonnier pour leur amusement. Ils m'amènèrent premièrement dans leur repaire au fond du sous-bois pour m'interroger sur mon identité. Puis, Gérald donna l'ordre à ses quatre comparses de me baptiser et de me faire promettre obéissance à ce parrain estival.

Je fus dès lors amené jusqu'au bord du petit étang du sous-bois. Comme je ne savais pas nager et que je ne connaissais pas la profondeur de cet étang, une grande frayeur m'a envahi. J'avais une

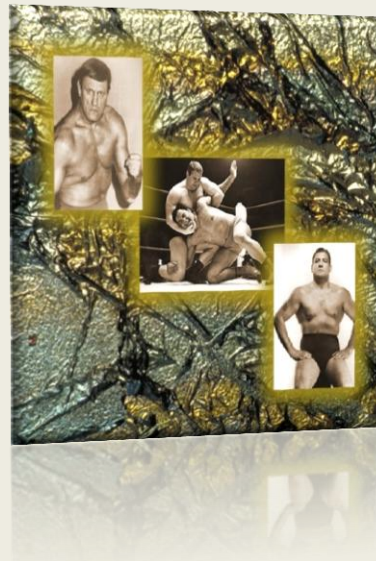
peur bleue de m'y retrouver sans pouvoir demander aucun secours et de servir de marionnette ou de grenouille pour leurs expériences et leurs amusements. Il n'y avait pas de doute pour moi : ma vie était sérieusement en danger.

Je cherchai donc à me débattre et à me défaire de mes quatre gardes du corps pour fuir à toutes jambes. Ce fut peine perdue. Ils me tenaient solidement. Rendu au petit quai de bois, je sentis la fin approcher dangereusement. Je me jetai rapidement par terre et je m'agrippai fortement aux planches du quai, tout en me débattant le plus vigoureusement possible avec des tentatives de coups de pieds à mes adversaires. À ce moment-là, ce que je craignais le plus, c'était que les planches ne tiennent pas le coup. Malgré tous leurs efforts et leurs essais pour m'en déloger, ils ne réussirent pas à m'arracher complètement du quai et à procéder à mon baptême d'initiation.

Gérald regardait la scène et trouvait cela très amusant. Il décida finalement d'ordonner à ses gars de me lâcher et il s'approcha de moi avec beaucoup d'arrogance dans le regard. Il voulut s'imposer en tant que chef incontesté face au rebelle que je représentais à ses yeux à ce moment-là. Il ne semblait n'avoir que du mépris pour ses quatre subalternes qui n'avaient même pas su venir à bout d'un p'tit cul

comme moi. Ils le dégoûtaient. Il lui revenait maintenant de montrer qui était le plus fort et d'asseoir davantage son autorité, au cas où il y en aurait qui commenceraient à en douter.

-Je vois que monsieur se pense plus fort que les autres. Monsieur ne veut pas collaborer, continua-t-il à me dire sur un ton ironique et en appuyant fortement sur chacun des mots qu'il m'adressait. C'est parfait! J'aime cela des gars qui ont du « gutts » comme toi. Il y a trop de tapettes aujourd'hui! Je te propose un défi. Nous allons nous battre tous les deux. Le premier des deux qui réussit à coller les épaules de l'autre au sol jusqu'au compte de trois est le gagnant, comme à la vraie lutte. Disons que tu seras Yvon Robert et que je serai Wladek Kowalski. Ce sera un combat juste puisque nous avons à peu près le même âge. Un combat entre champions pour la ceinture 🏆!



-Que gagne-t-on?, osai-je lui demander, encore étendu sur le quai et craignant une nouvelle attaque sournoise ou une stratégie pour mieux me précipiter dans l'étang. Je ne me bats jamais pour rien. Comme un vrai champion!

-Je suis bien d'accord avec toi! Si tu gagnes, nous te laisserons aller en paix. Mais si tu perds, je me charge moi-même de te faire goûter à l'eau de cet étang. C'est d'accord?

Je relevai le défi. De toute façon, je n'avais pas tellement le choix. À ma demande, il fit s'éloigner à bonne distance ses quatre comparses. Le combat s'engagea sur le bord de l'étang, sous les cris d'un public hostile. Je jouais le tout pour le tout.

Comme les vrais lutteurs, nous avons tourné en rond pendant quelques instants, nous examinant les yeux dans les yeux et cherchant le point faible de l'autre. Je me demandais comment je pourrais réussir, comme Yvon robert, à lui imposer la fameuse clef de bras japonaise qui venait à bout de n'importe quel adversaire. Serais-je assez puissant pour lui faire la prise du sommeil?

Le corps à corps qui ne tarda pas à commencer me ramena vite à la réalité et me fit mettre de côté toutes les stratégies télévisées pour sauver ma peau avant tout. L'échange très viril dura de longues minutes, tout au moins à ma tête, quand, à ma grande surprise, ainsi qu'à l'étonnement des quatre spectateurs, j'ai réussi à renverser Gérald au sol. Poussé par je ne sais quel adrénaline, je lui ai rivé

fermement les épaules au sol pour un décompte supérieur à trois pour qu'il n'y ait pas de contestation. Je n'avais même pas eu besoin de recourir aux habiles stratégies de notre champion lutteur québécois.

Sans dire un mot, je me relevai lentement, redoutant une nouvelle agression. Je m'époussetai brièvement et je pris le chemin du retour, sans regarder en arrière l'ébahissement de mes adversaires. Je n'ai jamais jugé important d'en parler à Mémère pour ne pas l'inquiéter inutilement. Pour la première fois, je venais de régler un problème important qui me concernait directement, et sans l'aide de personne. C'était une victoire personnelle très importante, mais cela ne regardait que moi et la nouvelle force intérieure que je venais d'acquérir.

Depuis ce temps, Gérald m'avait toujours respecté. Il nous était même arrivé, à de rares occasions, de jouer ensemble, surtout à des jeux collectifs. Jamais, je n'avais eu d'autres menaces ou d'autres attaques de Gérald et de sa gang. Cela me surprenait donc, d'autant plus, qu'il ait pu s'attaquer à notre cabane, car il savait très bien que j'en étais un des constructeurs. Toutefois, nous ne pouvions pas voir qui d'autre aurait pu faire un tel ravage et, surtout, pour quelle raison.

Nous avons alors décidé d'aller lui demander des comptes. Nous sommes partis à sa recherche. Après avoir constaté son absence de son chalet, nous avons opté pour le repaire de la gang au fond du petit bois. Il y était, ainsi que ses complices à la vie, à la mort. Ils ne semblaient pas avoir la conscience en paix en nous voyant arrivés ainsi à l'improviste.

-Salut, Louis!, me dit Gérald, innocemment.

-Salut!, lui répondis-je poliment. Je veux juste savoir si c'est toi avec ta gang qui avez démoli notre cabane ces derniers jours. Je ne cherche pas la chicane. Je veux juste savoir.

-Quelle cabane?

-Ne fais pas l'innocent!, lui répliquai-je, patiemment, mais sur un ton ferme. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

-Je ne sais pas de quoi tu parles. De toute façon, je n'ai pas de compte à te rendre sur ce que je décide de faire ou pas. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on va commencer ce petit manège!

Malgré son absence de réponse précise, j'étais convaincu qu'il était le responsable de cette démolition. Voyant par contre que tout ceci ne

pouvait que tourner à l'affrontement et que Carol et, surtout, Francine, en feraient les frais également, je décidai de battre sagement en retraite. Ce n'était pas la première fois que je constatais que je me grandissais en force dans une retraite intelligente plutôt que dans la bataille. À ne pas me mesurer physiquement à l'adversaire le laissait souvent dans le doute face à la vengeance que j'aurais pu exercer.

-C'est tout ce que nous voulions savoir. Si jamais tu entends parler de ceux qui ont fait cela, j'aimerais que tu nous en avertisses. On pourrait peut-être se mettre ensemble pour leur donner une bonne leçon. Salut!, conclus-je finalement.

Avec Carol et Francine, je repris le chemin de la cabane. Tout au long du retour, Carol n'arrêtait pas de crier vengeance, car, pour lui aussi, c'était évident que cette gang avait encore laissé sa marque. Il voulait que l'on mobilise tous les jeunes du coin et qu'on règle une fois pour toutes le compte de ces cinq terreurs estivales. Comme je m'objectais à tout affrontement, Carol se choqua et nous quitta en promettant d'y voir personnellement, s'il ne pouvait compter sur nous deux. Je ne m'inquiétais pas outre mesure, car je savais fort bien qu'il en était

incapable. Lui non plus, la violence, ce n'était pas son fort. S'il y avait un fait, c'était qu'il était un doux, beaucoup plus que moi.

Assis sur une grosse roche, face à la cabane démolie, ce qui me préoccupait davantage maintenant, c'était la raison qui avait poussé Gérald à m'affronter, même si c'était indirectement. Je ne pouvais trouver aucune explication. Francine n'avait dit mot. Elle s'était contentée d'assister à l'action pendant tout ce temps.

-Je pense savoir pourquoi, finit-elle par me dire sur le ton de la confidence.

-Toi, tu sais pourquoi?, dis-je, tout surpris.

-Tu n'as pas remarqué de quelle façon Gérald me regardait tout à l'heure? Avant que je devienne ton amie, Gérald voulait que je fasse partie de sa gang et que je sois sa blonde. Il m'a déjà invitée à danser à la plage des Ormes. Durant tout l'après-midi, il m'affichait comme sa dernière conquête. Sa façon de me traiter, comme si j'étais sa possession, m'horripilait intérieurement. D'autant plus qu'il n'arrêtait pas de m'embrasser et de me pogner les fesses devant tout le monde.

-L'écœurant!, fut mon cri du cœur.

-Quand on dansait des slows, il aimait me dire des mots cochons dans l'oreille. Je l'ai trouvé très vulgaire et j'ai refusé par la suite toutes ses invitations. Il m'a ahalée pendant un bon bout de temps. Il me promettait de m'amener au Parc Belmont 🎡, au cinéma et de m'acheter mille et une choses. Je n'ai jamais cédé à ses tentatives machos de me charmer.



-J'espère!

-Quand il a appris que toi et moi étions devenus de grands amis, je crois qu'il ne l'a pas pris et il s'est sûrement juré que tu payerais cela très cher. C'est pourquoi, d'après moi, il a démoli votre cabane. Il n'était pas capable de t'affronter directement. Il a préféré s'en prendre à quelque chose qui te tenait à cœur. Que veux-tu? C'est un lâche, dans le fond!

-Le baveux!, fut ma seule autre réplique.

Je ne comprenais pas pourquoi, parce que je m'intéressais pour une fois aux filles, il fallait que j'en paie un prix quelconque. Par contre, je constatais que l'amour ne faisait pas seulement des ravages dans les cœurs, comme on disait parfois, mais qu'il pouvait aussi détruire ce qui entourait et, souvent, ce qui était précieux à nos yeux. Quelle drôle de leçon la vie venait de me donner! Comme quoi, il ne semblait n'y avoir rien de vraiment gratuit sur cette planète?

Comme les vacances tiraient de plus en plus à leur fin, je renonçai à reconstruire pour le moment cette cabane où j'avais vécu des moments si heureux et où j'avais fait mes premières expériences de futur adulte. Francine et moi avons décidé qu'il serait plus sage de nous changer les idées en allant terminer notre partie de Monopoly. À ce jeu-là, on pouvait perdre beaucoup, mais beaucoup moins qu'à certains moments dans la vie. Heureusement...



Une douce vengeance...



Décidément, l'été de mes treize ans aura été exceptionnel en événements et en rebondissements de toutes sortes. Quitter un monde, celui de l'enfance, pour se propulser, bien malgré soi, dans un tout autre univers, n'a rien de reposant. Il y a des passages inquiétants, d'autres, exaltants.

Alors que plusieurs étaient sur le point de plier bagages pour retourner en ville, il était coutume que les jeunes d'autour du lac organisent un après-midi de danses pour se retrouver une dernière fois. Tout au cours de l'été, il y avait de ces moments privilégiés pour permettre à la jeunesse de lâcher son fou à travers des danses endiablées, au son surtout du rock and roll, la nouvelle musique des temps modernes.

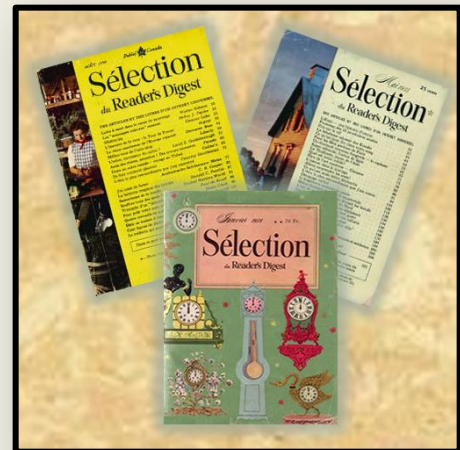
Moi, je n'y allais jamais. Il y avait mon côté timide, mais surtout, je ne voulais pas avoir l'air d'un épais parce que je ne savais pas danser. S'il

n'y avait eu que des « plains », j'aurais pu peut-être tirer mon épingle du jeu. Mais encore. Car pour danser ces « slows », il fallait bien une partenaire. Je ne me voyais pas danser après danser essayer d'inviter une fille. J'avais trop peur du refus. Je l'avais déjà vécu une fois dans un petit party de fête d'un ami et j'avais trouvé cela tellement humiliant qu'il était hors de question que je me ridiculise encore et encore, surtout devant tant d'autres jeunes sur la plage des Ormes.

C'étant sans parler de la chorégraphie compliquée du rock and roll. Tous ces mouvements énergiques de va et vient où il faut diriger habilement notre partenaire pour ne pas nous piler sur les pieds et pour la faire tourner adroitement au rythme de la musique d'Elvis et des autres, c'étaient nettement au-delà de mes capacités. Le défi était d'autant plus grand que le rock and roll dominait sur le nombre de slows durant un tel après-midi. J'aimais mieux passer ce temps en compagnie de Carol à jouer aux dames. Celles-ci étaient moins exigeantes pour mes capacités. Décidément, je constatais que j'étais plus un intellectuel qu'un gars habile physiquement et même, manuellement.

-Louis! Tu as de la visite, me lança Mémère qui était en train de faire son ketchup aux fruits en prévision des mois plus froids à venir. Entre, Francine.

Sans perdre une seconde, j'ai répondu à cet appel qui semblait emballant et j'abandonnai par terre les vieilles revues et les Reader's Digest où j'y trouvais très souvent des articles très instructifs et qui me permettaient d'ouvrir mes horizons. J'avais même commencé à relever les nombreuses maximes qu'on y trouvait dans le but d'en faire une compilation que je taperais avec ma machine à écrire, dès mon retour à la maison, pour un superbe livre souvenir de ces pensées pleines, très souvent, de beaucoup de sagesse pour le petit cul que je croyais être.



-Ça sent très bon chez vous, madame!

-Cela fait partie du plaisir de cuisiner, lui répondit Mémère.

-Salut, Francine! Qu'est-ce qui se passe? Tu n'as pas l'habitude de venir en avant-midi, lui dis-je d'un air inquiet, un peu comme si je ne voulais pas la voir.

-Est-ce que je te dérange?

-Mais pas du tout! Voyons donc!

-Je voulais juste savoir si tu avais le goût de venir à la danse de cet après-midi avec moi. Cela devrait être super.

-Bof! Tu sais, moi, puis la danse, on ne fait pas nécessairement un beau couple.

-Ce n'est pas grave! L'important, c'est de s'amuser.

-S'amuser! S'amuser! Encore faut-il savoir comment! Moi, je ne sais pas danser. À la plage des Ormes, il y a tellement d'autres gars qui eux le savent. Ce sera beaucoup plus plaisant pour toi en leur compagnie.

-Ah! Parce que tu préfères que Gérard s'occupe de m'inviter et de me faire faussement tourner la tête?

Francine venait de toucher une corde sensible, surtout en raison des derniers événements. Devais-je laisser le champ libre à ce malotru pour humilier une fois de plus ma meilleure amie? Par contre, devais-

je aller me ridiculiser face à Gérald et à sa gang? Gérald n'avait-il pas la réputation d'être un des meilleurs danseurs de tout le lac? Sur ce terrain-là, je n'étais pas de taille à l'affronter.

-Je te le dis. Je ne sais pas danser. Cela va avoir l'air fou de nous voir danser. Le monde va rire de nous deux. Tu mérites mieux que moi pour la danse. Puis, tu n'es pas obligé d'y aller.

-C'est bien sûr! Mais moi, j'aime ça danser et c'est avec toi que j'ai le goût de m'amuser cet après-midi dans cette dernière fête de l'été. Si tu n'essayes jamais, tu n'apprendras jamais à danser.

-Francine a bien raison, se permit d'ajouter Mémère, sans quitter des yeux son gros chaudron où bouillonnaient tous ces fruits et ces épices si odorants. Dans la vie, il ne faut pas avoir peur de faire des premiers pas. Sinon, on ne marche jamais. On n'avance jamais.

-Oui, mais...

-Mais quoi?, répondit Francine.

-Ce sont les gars qui doivent diriger les filles dans toutes les danses. Comment je pourrais te diriger cet après-midi, surtout dans le rock

and roll qui est si compliqué, alors que je ne sais même pas comment me diriger moi-même pour ne pas accrocher tout le monde.

-Belle excuse! Pourquoi, pour commencer, pour t'aider à apprivoiser la danse, on n'inverserait pas les rôles cet après-midi?

-Les autres vont s'en rendre compte, lui répliquai-je à bout d'arguments.

-Ah! Parce que tu penses que les autres n'auront rien d'autre à faire que de regarder comment tu dances? Il y en a plein d'autres qui sont là à chaque party et qui savent plus ou moins danser. Ils s'en foutent. Ce qui important, c'est de s'amuser. Pas d'être des professionnels!

-Louis, laisse ton orgueil de côté et accepte donc la gentille invitation de Francine, voulut conclure Mémère devant mes fausses excuses, tout en s'essuyant les mains sur ton tablier aux couleurs de son ketchup.

-Comment vais-je m'habiller?

-Louis..., me supplia Mémère avec un regard grandissant d'impatience. Si j'avais ton âge, je ne me ferais pas prier pour aller danser en si agréable compagnie. Francine, après le dîner, Louis va se

faire un plaisir d'aller te chercher pour bien fêter la fin ou presque des vacances.

-À tantôt, Louis!, se contenta de me dire Francine, n'attendant pas que je cherche désespérément une nouvelle excuse, très heureuse d'avoir trouvé en Mémère une solide complice.

-Bon! Tu sais ce qu'il te reste à faire, mon Louis!, m'ordonna d'une certaine façon Mémère, dès le départ de Francine.

Je retournai dans ma chambre, un peu, beaucoup paniqué parce ce qui m'attendait dans ce nouvel apprentissage de la vie. Mon premier grand dilemme était de savoir comment on s'habille pour aller à une telle fête en plein air et pour être à la hauteur de la beauté de Francine. Il était hors de question de mettre des culottes courtes et un chandail. Cela faisait bien trop jeune garçon peu évolué. Il n'y avait guère d'autres alternatives que mes beaux pantalons et ma chemise du dimanche.

Dès le dîner terminé, je pris les dispositions pour pouvoir me présenter à Francine sous mon meilleur jour. Une fois bien habillé, je passai plusieurs minutes devant le miroir à essayer de bien placer mes cheveux, ce qui n'était pas une mince tâche.

-Mémère, mes cheveux n'arrêtent pas de retrousser.

-Ah! Il n'y a pas juste toi qui retrousse. Tes cheveux sont un peu à ton image, mon cher Louis. Regarde dans la pharmacie. Prends un peu de Brylcreem de ton oncle Raoul et mets-en dans tes cheveux. Avec ça, tu n'auras de troubles avec tes cheveux durant tout ton après-midi de rock and roll.



Suivant à la lettre les bons conseils, comme d'habitude, de Mémère, je me surpris à constater que, finalement, je pouvais être un bel homme, malgré tout le reste. Tiré à quatre épingles, comme jamais auparavant, je pouvais aller frapper sans aucune honte à la porte de Francine.

Comme je m'apprêtais à sortir, je fus interpellé par Mémère. Je me demandais bien ce qui clochait dans mes préparatifs.

-Tiens, Louis! Voilà deux dollars au cas où tu voudrais payer la traite à Francine durant l'après-midi. À danser ainsi, vous aurez sûrement besoin de vous rafraîchir de temps en temps. Amusez-vous! C'est le temps d'en profiter.

Ragaillardi, c'est avec beaucoup d'assurance que je pris le chemin vers la maison de Francine. Aller chercher une fille pour l'amener danser, c'était un précédent dans ma vie et j'avais beaucoup espoir d'en faire une réussite. Comme j'arrivais à la porte d'entrée, Francine était déjà là, radieuse dans sa belle robe fleurie, son petit foulard noué autour de son cou, ses bas blancs et ses souliers de toile pour être parfaitement à l'aise pour danser.

-Wow! Comme tu es beau, Louis!

-Arrête cela tout de suite! Sinon, je retourne chez nous.

-Il n'y a pas de honte à être joli, tu sais.

-Arrête de dire n'importe quoi! Es-tu prête? Oui ou non?

-Qu'en penses-tu, mon Don Juan?

-Francine...

Après avoir salué sa mère, nous nous sommes mis en route vers la plage des Ormes où une très grande piste de danse nous attendait. La tentation de lui prendre la main et de l'amener à la plage, sous les regards de tous ces envieux, pour affirmer officiellement ma fierté de l'avoir comme blonde, était encore plus prédominante que jamais

auparavant. De là à passer aux actes, il y avait un pas de géant que j'étais incapable de franchir. Je jugeais plutôt que c'était sans doute prématuré. Je ne voulais pas brûler aucune étape.

Quand nous sommes arrivés à la piste de danse, il y avait déjà de l'activité. Des gars et des filles de partout autour du lac ne cessaient d'arriver, seuls ou en groupes. La musique qui donnait le ton à tout l'après-midi se faisait déjà entendre par les gros haut-parleurs accrochés à la structure de bois de la piste. Dalida nous charmait les oreilles avec son « Bambino ». C'était de bon augure.

Francine et moi, nous nous sommes installés sur les bancs de bois qui ceinturaient toute la piste de danse en attente du vrai départ de la danse. Nous en profitons pour regarder qui venaient se joindre à la fête. Pour la très grande majorité, nous les connaissions très peu. Le lac était si grand que chacun avait son coin d'activités. Il n'y avait que de tels événements pour nous réunir l'espace de quelques heures.

Évidemment, pas très loin de nous, s'étaient installés Gérard et sa gang. Il parlait très fort. Il faisait le matamore, comme aurait dit Mémère. Il faisait semblant de ne pas nous voir, alors que nous n'étions pas dupes de son petit jeu et de ses regards furtifs. Quelques

filles rôdaient près de lui dans l'espérance, sans doute, d'être une des conquêtes, une des heureuses élues du grand danseur qu'était Gérald. Je n'étais pas inquiet pour lui. Il aurait l'embarras du choix pour ses rock and roll, mais surtout pour ses « plains ». Même si, en apparence, il semblait y avoir une certaine forme d'injustice pour les autres gars présents, je ne lui enviais nullement sa place. Celle que je détenais avec Francine à mes côtés, je savais que celle-là lui était inaccessible. S'il y a une vengeance douce, paraît-il, au cœur de l'Indien, ce n'était rien en ce qui concernait la mienne. Et ce n'était que le début en ce bel après-midi de la fin août!

C'est au son de « Roll Over Beethoven »  de Chuck Berry que fut donné le signal de départ de nos danses endiablées. En quelques secondes, la piste de danse était complètement envahie. J'étais personnellement moins spontané. Toutefois, Francine était bien décidée à prendre le contrôle de nos danses. Elle me prit par la main et m'entraîna, sans que je n'y oppose aucune résistance, au beau milieu de cette folle jeunesse.

-Suis-moi! Tu n'as qu'à te laisser guider. Tu vas voir que ça va être très facile, me glissa-t-elle rapidement à l'oreille.

Je n'en revenais pas de constater comme le rock and roll pouvait devenir si facile entre les mains de Francine. Je me découvrais des talents de danseur que j'ignorais jusqu'à ce jour. Les chansons se succédaient et semblaient nous énergiser. Ce fut « Bye, Bye, Love »  des Everly Brothers, puis « La Bamba »  de Ritchie Valens, « Splish Splash »  de Bobby Darin, puis « Hound Dog »  d'Elvis Presley. Nul ne pouvait nous arrêter.

Comme c'était Francine qui était la leader de notre couple, elle décida de prendre une pause pour nous permettre de reprendre un peu notre souffle. Nous sommes donc retournés nous asseoir sur un des bancs disponibles. Ce temps de repos nous permettait de voir évoluer les autres danseurs. Cela m'a permis de constater que Francine avait raison quand elle voulait me rassurer sur le fait qu'il y avait plusieurs gars et filles qui savaient plus ou moins danser. Je n'étais donc pas un cas unique.

-Veux-tu une liqueur?, offris-je à Francine pour la désaltérer un peu.

-Avec plaisir!



Je me faufilai donc à travers cette marée humaine pour me diriger vers le petit restaurant de la plage. On y vendait de la liqueur, mais aussi des chips, du chocolat et de la crème glacée. Je commandai un Coke pour Francine et un Seven Up pour moi. Fier de mes rafraîchissements, je retournai vers la piste de danse retrouver ma Francine.

Quand elle fut à portée de vue, je m'aperçus aussitôt qu'elle n'était plus seule. Il y avait Gérard qui semblait vouloir lui faire de l'œil. Que venait-il faire dans mes plates-bandes? Il avait vraiment du culot de tenter de me ravir ma nouvelle blonde. J'étais décidé à ne pas m'en laisser imposer par un gars aussi prétentieux.

-Qu'est-ce que tu fais là, Gérard?, fut ma première attaque.

-Respire par le nez, mon petit Louis! Je ne suis pas là pour te voler Francine. J'étais juste venu lui offrir de danser avec un vrai danseur.

-Tu es vraiment baveux.

-Pas de chicane, les gars!, s'interposa immédiatement Francine pour calmer le jeu avant que cela ne dégénère en bataille.

Dès les premières notes de « You Are My Destiny »  de Paul Anka, Gérard contre-attaqua en invitant Francine à danser ce premier « slow » de l'après-midi.

-Non, merci!, fut la réplique cinglante de ma meilleure amie. Viens, Louis! C'est pour nous deux.

Sans ajouter un seul mot, car, parfois, le silence est plus fort que tout, je retournai sur la piste de danse, main dans la main avec Francine, pour mon premier « plain » avec elle. J'avais un faible pour ce type de danse, car, contrairement aux autres qui nous tenaient plutôt éloignés de notre partenaire, le « slow » permettait de l'avoir de plus en plus près de nous. Quel bonheur!

Pour ce premier « plain », je n'osais pas me coller trop près de Francine. Même si j'étais clairement puceau dans ce domaine, s'il y avait une chose que j'avais appris à travers les branches, c'était qu'il se devait d'y avoir une progression dans les « slows ». De « plain » en « plain », par respect pour notre partenaire, on pouvait se permettre de serrer de plus en plus la fille près de notre corps pour en ressentir

tout le bien-être qu'il se doit. Pour ce premier « slow », j'étais déjà au septième ciel, si cela se pouvait. Ou tout au moins, au premier.

Comme toute chose rarissime et désirée de longue date, j'avais l'impression que cela ne durait pas assez longtemps. Le temps de commencer à savourer ce moment privilégié que c'était déjà fini. C'est au son de « Rock Around The Clock »  avec Bill Haley que la frénésie du rock reprenait de plus belle dans l'attente d'une autre danse langoureuse.

Même si Elvis était en train de faire son service militaire obligatoire aux États-Unis, cela ne nous empêchait nullement d'en faire le roi de l'après-midi. Ce sont surtout ses chansons qui trônaient dans le palmarès de notre fête. C'est dans cette atmosphère exceptionnelle que je vivais une des plus belles journées de ma vie, sinon la plus merveilleuse. Comme je voulais que ces quelques heures puissent durer une éternité, d'autant plus que ma technique de danseur semblait s'améliorer de plus en plus!

Gérald avait beau essayer de capter l'attention de Francine et de faire son jar avec d'autres filles qui ne demandaient pas mieux que de faire partie de son trophée de chasse, rien n'y faisait. Il ne réussissait pas à

venir perturber la complicité entre Francine et moi. Plus il semblait vouloir en mettre plein la vue durant tout l'après-midi, plus il ne s'apercevait pas qu'il s'éloignait à tout jamais d'une conquête du cœur de Francine.

Pour clore cette dernière rencontre des jeunes du lac, l'organisateur décida d'y aller d'un dernier « slow ». Il ne pouvait pas mieux choisir que « Put Your Head On My Shoulder »  de Paul Anka. C'est rempli de beaucoup d'espoir, en raison même des paroles de cette chanson, que j'ai suivi Francine sur la piste de danse pour une dernière fois.

J'avais essayé de respecter la progression dans mes « plains » de l'après-midi. Toutefois, je n'avais pas osé encore coller de près ma blonde. Cette fois-ci, je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à ma stratégie ultime que Francine avait déjà mis ses bras autour de mon cou et déposé sa si belle tête sur mon épaule. Wow! Paul, vas-y chante! Je suis vraiment au paradis!

Encore une fois, je fus beaucoup trop court. Deux minutes, trente-trois secondes! A-t-on idée de faire une chanson aussi courte pour un moment qui voudrait s'étirer dans le temps? J'avais à peine eu le temps de remplir mes poumons du doux parfum du corps de Francine

et de sentir ses seins sur ma poitrine que notre cher Paul en était déjà à ses dernières paroles. Il y a de ces formes d'injustices qui sont inexplicables!

-Merci!, fut ma conclusion à cette dernière danse.

-Merci pourquoi?

-De m'avoir accordé toutes ces danses cet après-midi, dont la dernière que je n'oublierai jamais! De m'avoir montré à danser le rock! Merci d'être là avec moi!

-Tu es vraiment un drôle de phénomène, Louis!

Ce sont sur ces mots de très grande camaraderie que nous avons quitté la piste de danse, comme la plupart des autres gars et filles. Il n'y restait pratiquement que Gérald et sa gang. Il semblait se payer notre tête en essayant de faire le pitre auprès de ses tristes sbires. Il faisait comme si cela ne le dérangeait aucunement d'avoir fait chou blanc auprès de Francine pour cette dernière grande occasion de l'été.

-Veux-tu un cornet avant de partir?, fut mon offre spontané à ma prof de danse préférée.

-Pourquoi pas! C'est très gentil de ta part.

-À deux boules ou à une boule? Au chocolat ou au caramel?

-Pour une fois, cet après-midi, c'est à ton tour de choisir.

Sur mon petit nuage de bonheur, je revins vers Francine avec nos cornets au chocolat à deux boules. Je lui pris la main et sans nous dire un seul mot, nous sommes retournés très lentement vers la maison de Francine, savourant tout autant nos cornets que ces derniers moments de douce complicité. Sans même regarder en arrière, je sentais la rage lointaine de Gérard, en nous voyant ainsi baigner dans le bonheur du moment.



Maudit destin...



-Ça va tomber. Ce ne sera pas long.

Mémère venait d'émettre son verdict sur la température à venir, dans les prochaines minutes, à ses deux hommes,

tout en ramassant la vaisselle du souper. Elle avait une sorte de don pour les prévisions météorologiques, surtout le mauvais temps. Depuis qu'elle avait été frappée par la foudre alors qu'elle était enfant, elle avait toujours gardé cette espèce de paratonnerre ou de sixième sens qui lui faisait craindre le pire dans les circonstances. Elle essayait de cacher sa très grande nervosité, mais elle n'y arrivait jamais.

Par contre, elle se consolait que l'invitation à souper qu'elle avait faite à François n'ait pas eu lieu à ce moment-là, avec un temps pareil en perspective. C'était un moment trop important pour que la nature ne soit pas de son bord. Ce serait comme un mauvais présage.

Heureusement, ce souper n'était prévu que pour le lendemain soir pendant que l'oncle Raoul et moi irions visiter la kermesse qui venait d'installer ses tentes, ses manèges et ses jeux au village pour quelques jours.

La décision de Blanche était prise. Elle comptait annoncer à son François qu'elle acceptait son invitation à partager leurs derniers jours. Elle exigerait cependant que le tout se déroule selon les règles et dans la plus stricte intimité. Elle tenait à se marier. Elle ne se voyait pas devenir une petite vieille accotée. Toutefois, à son âge, elle croyait révolue cette période de jeunesse où elle rêvait d'un grand mariage où, pour une rare fois dans ta vie, tu as le sentiment profond d'être le centre du monde, quelqu'un d'important.

Son amour pour François n'avait pas besoin de manifestations extérieures pour se vivre. Il était tout intérieur, non plus à fleur de peau, mais à fleur de cœur. Elle n'en avait touché mot à aucun de ses enfants. Elle considérait que la dernière étape de sa vie ne regardait qu'elle et son amour de vieillesse. Avec des têtes de violon au menu, elle avait déjà commencé à rêver à ce premier repas en tête-à-tête avec l'homme qui lui ouvrirait la vraie porte du paradis terrestre. Tant mieux si l'orage pouvait passer avant!

Tous ces nuages de plus en plus menaçants au-dessus du lac ne faisaient qu'accroître l'inquiétude chez elle. Même si elle combattait cette idée, elle ne voyait que de mauvais présages dans ces amas gris et bleus foncés, résultat de plusieurs jours très chauds et très humides. Les multiples étés qu'elle avait vécus depuis son enfance n'avaient laissé en elle que de mauvais souvenirs, quand le ciel se refermait ainsi pour mieux éclater par la suite. C'est pourquoi l'été, tout comme l'hiver, n'était pas sa saison favorite. Elle préférait davantage la fin du printemps ou le début de l'automne qui, pour elle, étaient plus représentatifs habituellement d'un équilibre que les deux autres saisons avec leurs excès réciproques.

En faisant la vaisselle, elle ne cessait de regarder par la fenêtre au-dessus de l'évier et de passer des commentaires sur l'évolution du mauvais temps imminent. Elle contribuait à créer un climat de morosité et de crainte chez ses deux essuyeurs de vaisselle, même si l'oncle Raoul tentait parfois de blaguer sur ce qui nous attendait. Comme Mémère ne semblait pas trouver cela drôle, il comprit vite qu'il valait mieux qu'il se taise avant qu'elle ne le rappelle à l'ordre en lui soulignant, avec raison, qu'on n'a pas le droit de faire des blagues avec les forces de la nature.

Elle raconta, comme à chaque fois qu'un orage s'annonçait, sans doute pour l'aider à l'apprivoiser, l'épisode de la grange de monsieur Desjardins qui avait été complètement détruite par un incendie provoqué par la foudre et un vent déchaîné, et qui avait tué toutes ses vaches qu'il était en train de traire dans l'étable tout à côté. Elle s'attendait donc toujours au pire et vivait des moments de très grande angoisse.

La vaisselle terminée, Blanche alla allumer son lampion devant la statue du Sacré-Cœur et s'installa aussitôt avec son chapelet, en attendant celui du cardinal où elle se sentirait moins seule à prier pour que la nature soit bienveillante avec nous tous. Dans sa chaise berçante, près de la fenêtre, elle était bien placée pour suivre le développement météorologique de la situation. L'air commençait à être plus frais. Les hirondelles ne savaient plus où elles devaient se diriger, tellement elles étaient nerveuses.



Cinq minutes avant l'arrivée du cardinal, la nature commença à se déchaîner. Subitement, le vent s'éleva. L'oncle Raoul partit en vitesse

faire le tour du chalet pour fermer toutes les portes et les fenêtres. Il attendait toujours ainsi à la dernière minute pour laisser circuler l'air, m'avait-il expliqué. Il me demanda de m'occuper des vitres du camion. Sur le lac, les vagues se cabraient davantage. Les feuilles des arbres présentaient leur revers sous le souffle violent du vent.

Puis, telle une douche, la pluie s'abattit brutalement sur toute la région avec son cortège d'éclairs et de tonnerres. C'était dans ces moments exceptionnels que nous pouvions saisir toute la force brute qui se cachait subtilement sous le tranquille manteau de Mère nature. L'oncle Raoul me redisait souvent qu'il fallait se méfier de l'eau qui dort. Sans trop comprendre encore toute la portée de ce dicton, j'en saisisais un peu mieux le sens dans une telle circonstance.

Je m'identifiais beaucoup à cette nature car, comme elle, sous mes apparences de gars calme et très pacifiste, je savais que couvait en moi une violence, comme chez tous les autres humains, dont je ne devais pas permettre aux circonstances de la vie de la laisser se déchaîner. C'était la nature qui m'avait déjà enseigné qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. De par ma propre nature, je l'avais vite compris.

L'horloge sonna ses sept coups. Blanche se leva promptement pour se mettre à l'écoute du cardinal. Comme d'habitude, mais dans cette atmosphère dérangeante et étouffante, l'oncle Raoul s'agenouilla à sa place réservée. J'en fis de même avec la plus grande discrétion. Pendant le chapelet, quand un éclair venait s'imposer plus que les autres, Mémère se plissait les yeux pour mieux absorber le choc du tonnerre qui suivrait rapidement. C'était vraiment pour elle un moment très pénible. Heureusement, comme elle savait que plus le tonnerre prenait de secondes à se manifester, cela voulait dire que la foudre était tombée alors loin du chalet, cela la rassurait temporairement dans l'attente d'un autre éclair imposant. Puis, tranquillement, l'orage s'éloigna et nous permit de mieux terminer notre récitation du chapelet.

Nous avions presque terminé notre quart d'heure avec le cardinal quand quelqu'un frappa violemment à la porte. L'oncle Raoul alla voir sans perdre un instant. C'était Jean-Paul, notre fou heureux du village. Même si, parfois, il rôdait dans les environs pour sa recherche précieuse de bouteilles vides, il n'était jamais venu jusqu'à notre chalet, car il n'avait pas l'habitude d'aller déranger les vacanciers ou de s'imposer sur leur terrain. Sa visite si impromptue était alors

d'autant plus inquiétante, compte tenu, aussi, de l'orage qui venait de s'abattre sur la région. Il était tout trempé. Sa bicyclette était par terre.

-Mame Lajeunesse! Mame Lajeunesse, est-y là?, dit-il avec peine, retrouvant difficilement son souffle.

-Mais calme-toi, Jean-Paul!, lui dit l'oncle Raoul. Veux-tu bien me dire ce qui t'arrive?

Blanche arriva rapidement à la porte avec encore son chapelet dans les mains. Elle craignait le pire en voyant Jean-Paul arriver si brutalement et bouleversé à ce point.

-C'est pouvantable, mame Lajeunesse!, ne cessait-il de répéter, la voix tremblotante.

-Parle, Jean-Paul. Dis-moi ce qui se passe, lui dit-elle calmement en lui prenant la main dans les siennes pour lui communiquer un peu d'énergie relaxante.

-Père Gascon, finit-il par dire. Y a eu accident. C't'affreux!

Blanche pensa s'évanouir. Le sang ne lui avait fait qu'un tour. Ces paroles sans nuances de Jean-Paul l'avaient directement touchée au

cœur. De toute sa vie, aucune nouvelle ne semblait l'avoir autant bouleversée que ce qu'elle venait d'apprendre. Elle remercia le sympathique Jean-Paul de nous avoir informés et retourna s'asseoir pour continuer son chapelet, même s'il était déjà terminé à la radio. C'est alors que l'oncle Raoul décida d'aller voir sur place ce qui s'était passé réellement. Je le suivis, ainsi que Jean-Paul sur l'invitation de mon oncle, avec sa bicyclette dans la boîte du camion.

Rendus au village, devant l'église, nous avons remarqué immédiatement l'attroupement considérable de curieux qu'il y avait, en plus d'une ambulance et d'une auto de la police provinciale. Dès que nous avons été stationnés, nous sommes courus aux nouvelles. En arrivant sur les lieux, nous avons pu voir le corps de Pépère Gascon emporté par l'ambulance. Il semblait qu'il était déjà trop tard, que le pire s'était malheureusement produit, si on se fiait à la consternation qu'on pouvait lire sur tous les visages des gens présents et qui parlaient à voix basse, comme par respect pour la gravité de la situation.

-En effet, Dieu l'a rappelé à lui, dit le curé Ladouceur à l'oncle Raoul, qui avait été s'enquérir auprès de lui de ce qui venait de se passer. Il a tout juste eu le temps de me dire : « J'avais presque fini ma

neuvaine. » Il avait entrepris une neuvaine la semaine dernière pour je ne sais quelle raison. Il n'a jamais voulu me le dire. Ce soir, malgré le mauvais temps, il n'a pas voulu briser sa neuvaine et il avait décidé de venir quand même à l'église. Il avait stationné sa voiture de l'autre côté, en face de l'église, comme c'était son habitude. C'est en voulant traverser la rue principale qu'il n'aurait pas vu l'auto qui venait, sans doute à cause de son parapluie. Heureusement, j'ai pu lui donner les derniers sacrements avant qu'il ne meure, même s'il était en état de grâce depuis très longtemps, car il venait se confesser régulièrement, à toutes les semaines. Son dernier mot a été Blanche. Je sais qu'il était un grand ami de votre mère. Il m'en avait parlé à sa dernière visite et il m'avait demandé conseil. Dieu ait son âme!

Tout autour de nous, c'était la consternation générale qui continuait de régner sur cette rue principale habituellement si paisible. Son parapluie ouvert gisait encore sur le sol. Alors que la police provinciale terminait de prendre les coordonnées du drame, personne ne se décidait à quitter les lieux. Tout le village était en deuil. Pépère Gascon était un être qui ne suscitait que de l'amour autour de lui. On ne lui connaissait pas d'ennemis.

Sa longue carrière de cordonnier en avait fait un personnage important du village. Ce n'était pas rien, car il avait accompagné ou facilité les pas, depuis les tout premiers, de la plupart des villageois. Nous ne pouvions nous passer de celui qui savait trouver chaussures à nos pieds ou à les réparer. En plus, il avait été pendant plusieurs années marguillier et même, président de la Commission scolaire. Il faisait partie de cette race d'humains qu'on ne voudrait jamais qu'ils meurent et dont leur mort semble une des grandes injustices de la vie. C'était la première fois que je côtoyais la mort de si près et cela me révoltait. Comme je me sentais impuissant devant un tel événement!

Finalement, l'oncle Raoul m'indiqua que nous devions retourner auprès de Blanche. Dans le camion, je me rendis compte que mon oncle, si fort ordinairement, était aussi bouleversé, ce qui accroissait mon propre désarroi. Il fumait encore plus nerveusement qu'à l'accoutumée.

-Il y en a qui ne méritent pas de vivre. Puis, ce sont ceux-là qui vivent souvent le plus longtemps, finit-il par laisser tomber. Il n'y a pas de justice sur Terre!

Je ne savais quoi lui répondre. Cette dimension de la vie était au-delà de ma jeune compréhension. Je ne pouvais que constater ce que la mort, cette mort en particulier, pouvait provoquer chez moi et chez les autres. De là à l'expliquer, il y avait un fossé beaucoup trop large. Je n'étais sûrement pas assez vieux pour en saisir toutes les facettes. Cela ne saurait probablement pas tarder.

Arrivés au chalet, nous avons retrouvé Blanche dans la pénombre, toujours en train de réciter son chapelet. L'oncle Raoul alluma la lampe à l'huile et vint s'asseoir près d'elle. Il lui prit doucement la main, comme il ne l'avait pas fait depuis très longtemps. Elle serra son chapelet dans sa poche de tablier et se mit à l'écoute de son garçon. Avec naturellement plus de délicatesse que Jean-Paul, mon oncle lui raconta tout ce qu'il savait du drame.

Mémère avait fermé les yeux. Elle remercia l'oncle Raoul pour les informations et nous demanda de la laisser seule. Avec mon oncle, je sortis et j'allai m'asseoir au bout du quai. Tous les deux, nous regardions le lac au loin, comme pour y trouver une quelconque explication à ce qui venait de nous tomber dessus en même temps que l'orage, pour comprendre notre univers qui semblait basculer.

Blanche ressortit son chapelet, y embrassa la croix et commença ce qui s'annonçait être un rosaire. De temps en temps, elle s'arrêtait quelques instants pour libérer ses pensées. Une larme ou deux glissaient sur ses joues. Elle se mouchait discrètement et continuait son rosaire.

Quand les moustiques se firent trop voraces, l'oncle Raoul et moi avons été nous réfugier sur la véranda. Nous cherchions le plus possible à nous faire petits, nous joignant au silence quasi total qui régna jusqu'à la fin de la soirée et en essayant d'oublier ce qui venait de se passer.

Vers dix heures, Blanche se leva enfin de sa chaise berçante. Elle renouvela le lampion au Sacré-Cœur. Elle paraissait très fatiguée, comme quoi il n'y a pas que les efforts physiques qui épuisent.

-Je crois qu'il est temps que nous nous couchions. Les jours qui viennent ne seront pas faciles, nous dit-elle avec beaucoup de sérénité dans les circonstances. On va avoir besoin de toutes nos énergies.

Sans dire un mot, chacun prépara son lit et fit sa toilette avec le moins de bruit, pour ne pas perturber ce silence qui semblait vouloir s'installer à demeure. Puis, dans la noirceur coutumière de mes nuits

au chalet, je fis ma prière du soir en ayant une pensée particulière pour Pépère Gascon, comme me l'avait suggérée Mémère. Je me couchai et je restai longtemps éveillé, les yeux grands ouverts, ne pouvant mesurer le véritable impact de cette mort. Tout ce qui me revenait constamment à l'esprit, c'était que je venais de perdre à jamais mon professeur de violon.

À quelques reprises, j'entendis Mémère se moucher. Je compris que cette mort n'était sûrement pas comme les autres et qu'elle lui apportait beaucoup de peine, mais je ne saisisais pas pourquoi elle pleurait autant, alors que l'oncle Raoul et moi, nous n'avions pas pleuré. Je ne trouvais alors comme seule explication que c'était probablement parce qu'elle était une femme et que les femmes étaient censées être plus sensibles, selon ce qu'on m'avait enseigné. Toutefois, le fait d'entendre pleurer ma mémère préférée me bouleversait encore plus que la mort de Pépère Gascon. Ne pouvant supporter plus longtemps cette peine, j'entrepris d'aller la voir et d'essayer de la consoler.

-Qu'est-ce que tu fais là? Va te coucher!, me dit-elle dès qu'elle sentit ma présence dans sa chambre.

-Mémère, je ne peux pas dormir. Je n'aime pas cela vous entendre pleurer.

-Ce n'est pas grave. Ça va se passer. Pépère Gascon était quelqu'un de très bien, tu sais. C'est pour cela que j'ai un peu de peine.

-Vous l'aimiez beaucoup?, lui demandai-je en m'essayant doucement sur le bord de son lit.

-Lui et moi, on s'entendait très bien. Mais l'auteur de toutes nos vies a décidé que la sienne devait cesser pour la suite de son grand roman de la vie.

-Son grand roman de la vie?

-Ce que je veux dire, c'est que j'ai souvent l'impression que nous ne sommes rien d'autre que les personnages du plus grand roman qui ne sera jamais écrit. Son auteur, Dieu sans doute, l'a commencé il y a des millions d'années et n'a pas encore fini de l'écrire, loin de là. Il s'amuse donc à créer des personnages, à leur prêter une vie plus ou moins longue, à leur faire jouer un rôle, sans leur demander leur avis, pour que son histoire se tienne debout, au moins en apparence. Et puis, un jour, il décide d'en faire mourir quelques-uns pour faire place à de nouveaux personnages qui pourront, à leur tour, jouer leur rôle

afin que, finalement, l'action de son roman tienne constamment son lecteur en haleine. Malheureusement, dans sa distribution des rôles, j'ai de plus en plus l'impression qu'il n'y a pas que des beaux rôles. Le mien, par exemple, même si je l'ai toujours bien joué, ce n'est pas comme cela que je l'aurais écrit. À l'âge que j'ai, je ne trouve pas que j'ai été récompensée à ma juste valeur pour avoir si bien tenu mon rôle toute ma vie. C'est pareil pour François... pour Pépère Gascon. Il méritait une meilleure mort. A-t-on idée de faire mourir ainsi un de ses personnages si généreux? Non, mon Louis! Je ne trouve pas cela juste. J'ai le sentiment que nous ne sommes rien d'autre que des pions dans la vie. J'espère que je me trompe. J'espère que ce sera différent pour toi ou que tu auras au moins un beau rôle. Ce qui est sûr, c'est que Saint-Pierre va devoir m'expliquer certaines choses quand je frapperai un jour aux portes du Paradis!

-Il ne faut pas penser comme cela! Voyons donc, Mémère! Cela ne se peut pas! Quand je vais être grand, je vais faire seulement ce qui me tente. Il n'y a personne qui va diriger ma vie et qui va décider pour moi. Je ne serai pas une marionnette.

-Je te le souhaite, mon Louis. Mais, pour le moment, il serait plus sage d'aller dormir avant qu'un auteur quelconque ne décide de nous

faire vivre encore des choses peu intéressantes. Bonne nuit! Fais de beaux rêves!

J'embrassai Mémère et je regagnai mon lit. Ce que ma grand-mère venait de me raconter, avec toute son expérience de la vie, me trotta dans la tête une bonne partie de la nuit. Et si elle avait raison... Tard, presque au petit matin, je finis par m'endormir. Mon sommeil fut très troublé. Les cauchemars se succédèrent tout aussi péniblement. À mon réveil, je me sentais tellement fatigué, perdu et complètement dépassé par ce que je n'avais nullement voulu venir, pour notre plus grand désarroi. Comme je trouvais que la vie était fragile et tenait à si peu de choses!



Souvenirs...



**Le philosophe en méditation
Rembrandt 1606-1669**

Tout le village voulait être là. Il y avait longtemps que l'on n'avait pas vu des funérailles qui seraient aussi grandioses. Tellement que presque tous les commerces ont fermé leurs portes afin d'être présents à la grand-messe. Comme on ne lui connaissait pas de parenté, étant fils unique et son seul enfant étant déjà mort à la guerre, en plus d'être veuf depuis de nombreuses années, c'était le notaire avec quelques amis de François qui avaient pris respectueusement les choses en main.

Même si Pépère Gascon, comme tout le monde l'appelait familièrement depuis plusieurs années, était de nature plutôt réservée et vivait discrètement dans la vieille maison qu'il avait achetée lorsqu'il avait vendu sa cordonnerie du village, cinq ans auparavant, le notaire Hamel avait voulu faire les choses en grand. Pour celui que tous affectionnaient tellement à cause de la bonté et de la générosité

qui avaient été sa marque de commerce tout au cours de sa vie, dans ce petit village québécois qui l'avait vu naître et grandir, il importait que l'on lui rende les plus grands hommages.

C'était la moindre des choses pour celui qui nous avait aidés à marcher si confortablement durant toutes ces années. Dans ce petit coin de pays, on était bien conscient que des Pépère Gascon, cela se faisait et se ferait de plus en plus rare. En conséquence, il allait de soi qu'on souligne le départ d'un être si remarquable.

Donc, le notaire Hamel avait décidé, même si ce n'était pas vraiment les derniers vœux de François, de l'exposer pendant trois longues journées et de commander rien d'autre au curé qu'un enterrement de première classe, comprenant une grand-messe, avec diacre et sous-diacre, le tapis rouge dans la grande allée de l'église, les tentures noires, l'orgue et la chorale, et les trois cloches. Le maximum, rien de moins! Cinq cortèges de fleurs accompagneraient François à sa dernière visite à l'église. Il y aurait tellement de fleurs que monsieur Proulx, le directeur du salon funéraire, serait obligé d'emprunter deux voitures pour la circonstance à son collègue du village voisin. On aurait presque dit que monsieur Duplessis, le premier ministre, venait de mourir!

En plus de notre visite au salon funéraire où Mémère était restée longtemps à prier devant le cercueil de Pépère Gascon, elle avait décidé que nous ne pouvions nous absenter des funérailles à l'église, même si nous n'étions que des vacanciers. Levée plus tôt que d'habitude, elle ne cessa de besogner dans le chalet. Elle se chargea personnellement de nous réveiller afin que l'oncle Raoul et moi soyons prêts de bonne heure et que nous n'arrivions pas en retard à la cérémonie.

Sans cesse, elle nous mettait de la pression pour que nous nous préparions plus vite. Elle ne voulut pas que nous déjeunions afin de respecter les trois heures obligatoires de jeûne pour pouvoir communier. Une heure avant, elle veilla également à nous rappeler qu'il ne fallait plus boire. Pour Mémère, une messe sans aller communier, ce n'était pas une messe complète, à plus forte raison en cette journée tout à fait spéciale.

Ayant revêtue ses plus beaux vêtements aux teintes foncées, tout comme elle avait surveillé notre toilette et notre habillement pour la circonstance, elle donna l'ordre à l'oncle Raoul de se mettre en route une demi-heure avant les funérailles prévues pour neuf heures. Elle craignait de ne pas avoir de place à l'église, n'ayant pas son banc

réservé comme beaucoup d'autres résidents à l'année. Personne ne parla tout le long du trajet nous menant à la petite église du village. Ce silence plus qu'ordinaire contribuait à créer une atmosphère toute particulière qui durerait presque toute la journée, sans l'ombre d'un doute.

Ayant eu peine à nous stationner, pas trop loin de l'église, pour éviter une longue marche à Blanche, nous n'avons pas eu de difficultés à nous trouver un banc dans l'église au moment même où le bedeau sonnait le glas pour la première fois avant la grand-messe. En effet, le notaire Hamel, à notre grand étonnement, nous avait spécialement réservé une place à l'avant. Il a dit à l'oncle Raoul que c'était une des dernières volontés du défunt. En fait, c'était le banc que Pépère Gascon se réservait en le louant au début de chaque année.

Pendant l'attente qui précédait le début de la cérémonie, je m'intéressai surtout au va-et-vient des derniers préparatifs dans le chœur de l'église, en particulier. Mon attention était également portée vers les portes de la sacristie qui s'ouvraient régulièrement et qui nous laissaient entrevoir les servants de messe, avec leur soutane noire et leur surplis fraîchement empesé, qui s'amusaient à voir grossir la foule dans la nef et dans les transepts. Au jubé, l'organiste

semblait improviser des airs de circonstance pendant que les membres de la chorale s'affairaient à mettre de l'ordre dans leurs feuilles de musique sous la supervision de monsieur Guindon, le maître chantre de la paroisse.

Puis, il y eut un bref silence. Au signal de l'orgue et de la chorale, la foule se leva d'un seul bloc pour l'entrée du curé, accompagné de deux autres prêtres et précédé des cinq servants de messe qui avaient laissé leur fou rire à la sacristie. Personnellement, je trouvai cette grand-messe en latin un peu trop longue. Le sermon du curé Ladouceur était du chinois pour moi, même si cette homélie était le seul moment en français.

Au début, la curiosité de toutes ces décorations un peu partout dans l'église, de tous ces gens qui nous entouraient l'air grave, de l'ampleur de cette cérémonie, m'occupa un bon moment. Toutefois, l'effet s'estompant, je commençai à bouger un peu trop sur mon banc de bois dur au goût de Mémère. Sans dire un mot, elle sortit de sa sacoche noire un deuxième chapelet tout en nacre qu'elle me tendit. Je compris le message et j'entrepris sans trop de conviction la récitation d'un chapelet pour trouver le temps moins long.

À la fin de la messe, quand le curé avec ses acolytes et les servants de messe s'approchèrent du cercueil drapé de noir de Pépère Gascon, on sentit que l'atmosphère devenait encore plus lourde. Après les dernières prières usuelles, la bénédiction et l'encensement du cercueil du défunt, les croque-morts s'amènèrent avec un rituel presque militaire. La tension monta à nouveau d'un cran.

Quand, enfin, tout ce cortège se mit en marche vers l'arrière de l'église sur la musique funèbre de l'orgue, je vis Mémère qui pleurait, les yeux fermés sous sa voilette qui ornait son petit chapeau noir. Ici et là, j'aperçus des gens dans l'assistance qui dissimulaient mal leur peine. Je ne savais si je devais moi aussi pleurer, car l'atmosphère m'y disposait de plus en plus. Je regardai l'oncle Raoul et je réprimai toute peine, car je me rappelais qu'un homme ne doit pas pleurer, même quand c'est plus fort que lui.

Pour la dernière fois, les trois cloches sonnèrent le glas, ces cloches que Pépère Gascon avait entendues si souvent tout au cours de sa vie, tant aux Angelus du matin, du midi et du soir, que lors



des annonces de messes ou d'événements spéciaux, tantôt lentement, parfois à la volée. Le cercueil ayant repris sa place dans le corbillard, la foule quitta lentement l'église pour le cimetière situé à la sortie nord du village. Le tout se faisait dans un silence de réflexion ou en échangeant des propos à voix très basse. Les gens se saluaient discrètement.

Nous avons été presque les derniers à sortir de l'église. Mémère ne voulut pas aller au cimetière. Elle jugeait que ce n'était pas sa place en tant que simple vacancière. Elle demanda donc à l'oncle Raoul de nous ramener au chalet et proposa que nous allions plutôt rendre une dernière visite à Pépère Gascon, au cimetière, un peu plus tard, durant la semaine. Après avoir salué brièvement quelques personnes, nous avons pris la route du chalet, alors que Pépère Gascon entreprenait de son côté son dernier voyage terrestre, au cimetière du village, précédé de si belles fleurs et suivi à pied par une bonne partie du village.

Une semaine plus tard, le notaire Hamel avait organisé un encan pour liquider tous les effets de François Gascon, ex-cordonnier, avant de mettre en vente sa maison. N'ayant comme argent que deux trente sous qui me restaient des profits de la tombola, je commençai par



renoncer à aller à cet encan, car je savais qu'avec si peu d'argent, je ne pourrais jamais acheter un quelconque souvenir de mon pépère favori. Je préférerais aller jouer chez Carol. L'oncle Raoul, de son côté, projetait d'aller y faire un tour, au cas où il y aurait quelque chose d'intéressant à acheter. Mémère trouvait une fois de plus que ce n'était pas sa place.

Toutefois, le nombre de véhicules qui envahissaient notre chemin de terre habituellement désert, ainsi que les éclats de voix incessants que provoquait cet encan, ne cessaient d'attirer mon attention. Je pris finalement congé de Carol qui disait ne pas avoir de temps à perdre avec des vieilleries et j'allai satisfaire ma curiosité. Parmi tous ces adultes qui s'amusaient à miser, plus souvent certains que d'autres, un montant pour acquérir un meuble ou un objet quelconque ayant appartenu à Pépère Gascon, je me sentais bien petit et, surtout, vraiment bien pauvre de ne pouvoir me payer le moindre petit souvenir.

J'observai attentivement le déroulement de cet encan pendant près d'une heure derrière ce mur d'adultes. Ce n'était pas tous les jours

que je pouvais assister à un événement aussi spécial. D'ailleurs, je n'avais jamais eu connaissance qu'une telle chose s'était produite en ville. Alors, autant profiter de ce qui ne reproduirait peut-être plus!

Alors que l'encan achevait et que les gros morceaux avaient trouvé preneurs, l'encanteur mit aux enchères deux petits bustes en plâtre, l'un de Jésus, l'autre de sa mère, Marie. À mon grand étonnement, pour la première fois, personne ne misait sur ces deux bustes malgré les invitations répétées de l'encanteur. Rapidement, je fouillai dans mes poches pour constater que je n'avais avec moi qu'un seul trente sous. Évidemment, je n'avais pas prévu le coup.

Je me surpris quand même à oser miser dix sous sur ces deux bustes. Mon geste m'attira plusieurs regards et de nombreux sourires, ce qui me gênait encore plus. J'entendis alors l'encanteur dire : « Dix sous, une fois!... Dix sous, deux fois!... » - « Quinze sous! », cria une voix dans la foule. Je sentais ces deux bustes m'échapper et je ne trouvais pas cela tellement juste qu'un adulte veuille briser la mise d'un enfant puisqu'auparavant, personne n'en voulait. Jouant le tout pour le tout, je répliquai avec vingt sous, en souhaitant ardemment que l'autre miseur n'ose pas aller plus haut, car je devrais alors y renoncer, faute de fonds supplémentaires. Quand j'entendis l'encanteur dire : « ...

Vingt sous, trois fois! Adjugé! », je repris mon souffle et me dirigeai fièrement vers la galerie pour payer et prendre possession de mes deux bustes sous les applaudissements de la foule et un clin d'œil complice de l'oncle Raoul que je croisai sur le chemin de ma conquête. J'appris plus tard que c'était lui qui avait fait monter la mise pour voir jusqu'où j'irais. Cré, mon oncle!

-Es-tu Louis Boisvert?, me demanda le notaire Hamel en me rendant ma monnaie sur mon trente sous et en me remettant mes deux bustes en plâtre, acquis avec beaucoup de fierté.

-Oui, répondis-je, un peu inquiet par cette question. Pourquoi voulez-vous savoir mon nom?

-J'ai quelque chose pour toi.

Il entra quelques minutes dans la maison de Pépère Gascon et en revint avec une boîte. Je la reconnus aussitôt, mais je ne comprenais pas la signification de ce qui se passait.

-François avait commencé à te montrer à jouer du violon, me dit-il pour dissiper quelque peu mon air interrogateur. Alors, dans son testament, il avait fait ajouter la semaine dernière de te donner son



violon, s'il lui arrivait quelque chose de grave, pour que tu puisses continuer à l'apprendre.

Je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles. Jamais, on ne m'avait fait un aussi beau cadeau. Et je ne pouvais même plus lui dire merci. J'avais une espèce de boule qui m'avait envahi la gorge. Je ne savais que dire, quoi faire.

-Prends-le! Il est à toi, fut obligé de rajouter le notaire Hamel pour finir par me convaincre. Amène-le chez toi!

Avec mes deux bustes dans un bras, je pris soigneusement possession du violon de François, tel un objet très précieux et fragile. Je me dirigeai, le cœur tellement heureux, vers le chalet de Blanche pour lui montrer ma récolte de l'après-midi. Quand elle m'aperçut avec les bras aussi chargés, elle s'inquiéta où j'avais pu prendre tout ce butin. Je lui expliquai mon aventure avec les deux bustes et le cadeau surprise de Pépère Gascon que m'avait remis officiellement le notaire

Hamel. Elle était à la fois rassurée et très heureuse de ce qui m'arrivait.

-Le violon, c'est pour moi. Mais les deux statues, c'est pour toi. Ce sera un souvenir de Pépère Gascon, lui dis-je. Au ciel, cela doit lui faire plaisir.

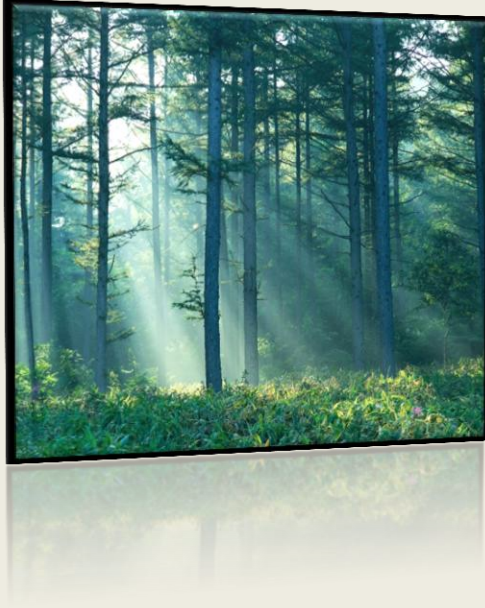
Elle prit les deux bustes dans ses mains, les regarda un moment avant de les déposer de chaque côté de son Sacré-Cœur, sur la tablette. Puis, elle revint me voir, alors que j'étais très occupé à examiner le violon sous toutes ses coutures. Elle me prit dans ses bras pour me serrer tendrement contre elle et elle m'embrassa lentement sur les deux joues en tenant ma tête avec ses deux mains humides.

-Merci, Louis!, se contenta-t-elle de dire avec beaucoup d'affection.

Je compris aussitôt que je venais de lui faire le plus cadeau de ma vie. Après les jours sombres qui ont suivi la mort de François, un rayon de soleil si bienfaisant avait su réchauffer nos cœurs en cet après-midi de la fin août.



L'heure des explications...



-Est-ce que cela te tente de retourner voir notre cabane?

Carol avait lancé subtilement cette question alors que nous étions assis sur le bord du quai, ne sachant trop quoi faire en cet avant-midi où le ciel n'annonçait rien de bon. C'était une de ces

journées désolantes où la motivation était à son plus bas pour n'importe quelle activité, quand les vacances avaient perdu un peu trop de leur attrait. Depuis la démolition de notre cabane, quinze jours plus tôt, nous n'étions pas retournés sur ce lieu désolant et, maintenant, source de souvenirs sombres. C'est pourquoi la question de Carol m'a tout d'abord surpris.

Étant donné que je n'avais pas d'autres alternatives à lui proposer et que je n'avais pas de raison de lui dire non, même si je n'en voyais pas l'utilité, j'acceptai d'y aller afin de nous aider à passer le temps, de

plus en plus long, à la fin de nos grandes vacances estivales. La démolition de notre cabane et la mort de Pépère Gascon étaient autant d'événements qui avaient jeté plus qu'une douche très froide sur notre été. On aurait dit que plus rien ne nous tentait, que plus rien n'était comme avant, comme si le ressort de notre mécanisme de bonheur paisible s'était tout à coup défait et ne voulait plus se remonter.

Aucun mot ne fut échangé pendant le trajet. En passant vis-à-vis le chalet de Francine, je la saluai, ainsi que sa mère. Elles étaient en train de laver les grandes fenêtres de leur chalet. En longeant la maison de Pépère Gascon, j'eus un profond sentiment de tristesse pour cette demeure si vivante, si chaleureuse avant ce départ précipité, où, autrefois, on pouvait presque toujours voir notre père en train de travailler ici et là sur son terrain ou affairer dans son atelier de travail. Maintenant, tout n'était que désolation. Tout était fermé, barricadé. Le terrain commençait à donner des signes d'abandon. Carol ne semblait pas aussi attristé que moi.

-Qu'est-ce que tu dirais si on essayait de la reconstruire?, me dit-il en regardant l'amas de planches au sol. À deux, ce ne sera pas long.

-Tu n'es pas sérieux? Les vacances sont presque finies, lui répondis-je sèchement.

-Puis? On l'aura pour l'été prochain. De toute façon, on ne sait pas quoi faire! Cela nous occuperait.

-Si on ne se la fait pas démolir encore!, répliquai-je, nullement intéressé à remettre sur pied cette cabane qui nous avait procuré certes de bons moments, mais j'avais, par contre, le sentiment que je venais de passer l'âge des cabanes, que j'étais maintenant passé à d'autres choses.

-Qu'ils essaient pour voir...!

-Ne fais donc pas des menaces que tu n'es même pas capable de mettre à exécution! De toute façon, je n'ai pas le temps!, échappai-je très spontanément.

-Comment cela, tu n'as pas le temps? Cela ne prend quand même pas des semaines à la rebâtir!, me dit-il sur un ton nettement offusqué et plus agressif.

-J'ai plein de choses à faire durant les quelques jours qui nous restent.

-Comme quoi? Qu'est-ce qu'il y a de si important ou d'urgent à faire avant la fin des vacances?, me dit-il, ne cessant pas de me harceler.

-Bien... plein de choses... Cet après-midi, je vais jouer chez Francine. Puis...

-Pas encore elle! Tu ne trouves pas qu'elle prend trop de place, cette fille-là?

-Tu exagères.

-J'exagère?, me lança-t-il sur un ton de plus en plus révolté. On a toujours été de grands amis. Tu ne peux pas le nier! On passait toutes nos vacances ensemble. Tu voulais rien savoir des filles. Moi, non plus! On était bien ensemble. Cet été, cela allait bien au début. Puis, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais, petit à petit, pour ne pas dire plutôt du jour au lendemain, tu avais moins de temps pour jouer avec moi. Tu avais plein d'excuses. On aurait dit que tu n'étais plus mon ami.

Carol était hors de lui. Il semblait souffrir beaucoup intérieurement. On sentait énormément de nervosité dans sa voix. Il avait de la difficulté à se contrôler. Je n'aurais jamais cru que j'étais aussi important à ses yeux. On aurait presque dit qu'il avait une peine

d'amour ou qu'il était terriblement jaloux de toute autre amitié que je pouvais entretenir. Pourtant, il n'y avait jamais été question d'exclusivité entre nous deux. À quoi donc pouvait rimer cette scène de ménage à cette période si avancée des vacances?

-Qu'est-ce que tu vas chercher là?, essayai-je de lui dire pour le calmer.

-Puis, tu as commencé à jouer de plus en plus avec cette Francine, alors qu'avant tu n'étais même pas capable de la sentir, de l'endurer dans ton paysage. Est-elle devenue ta blonde? Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu changes tant que ça et pour que tu me laisses niaiser dans mon coin? T'a-t-elle montré son cul?

-Wo! Surveille ton langage. Sinon, je sacre mon camp! Tu te trouveras un autre ami, lui dis-je, commençant moi-même à me révolter de son comportement enfantin et de la situation qu'il me faisait vivre. As-tu perdu la tête?

Je comprenais un peu son attitude. De son côté, il était plus souvent seul qu'auparavant, n'ayant jamais réussi à se faire d'autres amis, car certains le trouvaient trop efféminé, ce qui ne m'avait jamais préoccupé ou dérangé. Pour ma part, les vacances avaient été loin

d'être ennuyantes puisqu'avec Francine, je découvrais une nouvelle compagne de jeu très intéressante et très stimulante à tous les points de vue. Elle m'ouvrait des horizons encore inconnus dans plusieurs domaines. Carol et moi ne vivions plus la même dynamique, loin de là.

J'en étais conscient. Si j'en sortais gagnant, je ne pouvais en dire autant de mon ami de vacances. Par contre, je ne voulais pas faire de peine à un gars sympathique avec qui j'avais passé plusieurs bons moments estivaux. Toutefois, il était hors de question de renoncer un tant soit peu à Francine pour lui consacrer plus de temps. J'étais passé à une autre étape de ma vie et cela, Carol se devait aussi de le comprendre. Pour rien au monde, je ne voulais revenir en arrière. D'où mon dilemme.

-O.K.! O.K.!, fit-il pour se calmer un tantinet. Je reconnais que je me suis laissé emporter quelque peu. Alors, aide-moi et explique-moi pour que je comprenne.

-Qu'est-ce que tu veux que je t'explique?, lui demandai-je, ne sachant vraiment plus comment me sortir de cette impasse que je n'avais aucunement recherchée.

-Pourquoi tu n'as plus de temps pour moi, alors que tu en as pour ta Francine?, me dit-il en appuyant sur chacune des syllabes pour bien se faire comprendre et me signifier où était le cœur du problème.

-Premièrement, ce n'est pas ma Francine. Elle ne m'appartient pas. Deuxièmement, quand elle m'invite à jouer et que je n'ai rien d'autre à faire, j'y vais, comme lorsque tu m'invites. Je n'ai pas de préférence, si c'est cela que tu veux savoir. Par contre, c'est toi-même qui m'as dit qu'il fallait que je devienne un homme. Tu te souviens, quand tu m'as montré à fumer...? Alors, pour devenir un homme, j'essaie aussi de m'intéresser aux filles. Tu ne trouves pas cela normal?

-C'est pour cela que tu n'as d'yeux que pour elle, que tu fais des balades romantiques sur le lac. N'essaie donc pas de nier! J'ai des yeux pour voir. Puis, comme si devenir un homme, cela obligeait à s'intéresser aux filles! On peut très bien vivre comme un homme, sans ces paquets de troubles. Parce que le sais-tu que les femmes, ce n'est rien que des problèmes, qu'elles ne sont pas éternellement « cutes », qu'elles vont te laisser tomber si tu ne fais pas tous leurs caprices??? On n'est pas bien entre gars? Qu'est-ce que tu as besoin de plus? Tu ne te rends pas compte que c'est une fille qui est en train de briser en

quelques semaines une amitié qui dure depuis plusieurs années?
Qu'est-ce que tu attends pour t'ouvrir les yeux, mon Louis?

-As-tu fini de dire des sottises?, l'interpellai-je pour qu'il retrouve un peu de sa raison et pour qu'il se calme, si c'était encore possible malgré mes vaines tentatives, avant qu'il soit trop tard.

-Des sottises?, me lança-t-il, loin d'être calmé. Louis, réveille-toi! Qu'est-ce qui est le plus important, notre amitié ou une fille qui veut jouer avec les gars? Tu n'as pas compris qu'à l'âge qu'elle a, elle ne pourra pas s'intéresser encore longtemps à un p'tit cul comme toi?

-Tu ne sais plus ce que tu dis, ne sus-je que répondre, comprenant de plus en plus mal la tournure des événements. On dirait que tu as complètement perdu le nord.

-Ce que je sais, c'est que tu me laisses tomber et que, par le fait même, je n'ai plus d'ami, me dit-il finalement en éclatant en sanglots. Tu n'as pas le droit de me faire ça!

Je n'avais jamais vu pleurer Carol auparavant. Compte tenu de ce qu'on m'avait pourtant bien appris, je trouvais cela anormal, même si moi, il m'arrivait d'avoir besoin de laisser sortir le trop plein

d'émotions, mais en secret. Donc, de le voir pleurer, alors qu'il était en colère quelques instants plus tôt, me troubla profondément.

-Voyons, Carol! Arrête ça!, osai-je lui dire doucement pour le réconforter.

Il s'approcha de moi et me prit dans ses bras en continuant sa peine. Une certaine pudeur m'empêchait de le prendre moi aussi dans mes bras pour le consoler. J'y serais probablement arrivé plus facilement si c'était Francine qui était dans un tel inconfort. Il y avait même un profond malaise en moi de me retrouver dans une telle situation. Je n'avais jamais vécu un tel rapprochement avec un autre gars, même pas avec mon père.

Mon premier réflexe était de le repousser.

Mais je n'osais pas pour ne pas jeter du sel sur sa plaie. Autant la proximité du corps de Francine m'apportait du bien-être et une grande excitation intérieure, autant je me sentais alors avec Carol en position de rejet. J'étais déchiré entre lui apporter du réconfort tant physique que psychologique



et mon propre bien-être personnel, alors que je sentais bien que lui n'attendait que je le prenne à mon tour dans mes bras, que je lui redise avec conviction qu'il était toujours mon meilleur ami et que j'avais tort de le négliger pour une fille. Cependant, j'en étais incapable.

-Carol..., lui dis-je tranquillement en l'éloignant doucement de moi, assis-toi un peu. Et écoute-moi.

Il s'installa au pied de l'arbre tandis que le ciel se faisait de plus en plus menaçant et qu'on entendait le tonnerre gronder à proximité. Je m'accroupis devant lui.

-Carol, tu sais, je suis toujours ton ami et je le serai toujours, si toi aussi, tu le veux. Mais je pense qu'on n'est plus des enfants. Toi et moi, nous allons commencer dans quelques jours notre cours classique. Alors, il est normal que nous vivions de nouvelles aventures, que nous regardions ailleurs ce qui se passe. Tu ne penses pas qu'on est rendu là?

Il ne répondit pas. Il ne cessait de fixer le sol comme s'il venait de perdre quelque chose ou de prendre conscience que ce ne serait plus

jamais comme avant, qu'une page venait de se tourner, malheureusement trop vite à son goût.

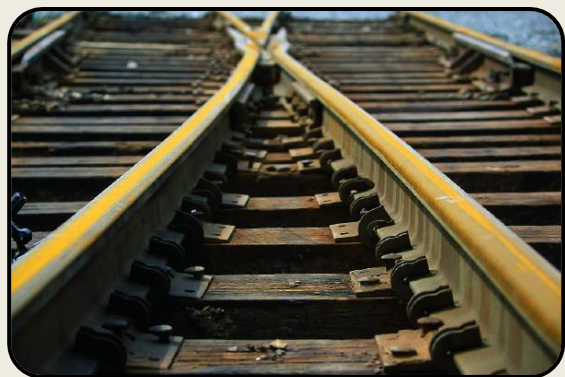
-Même si on se voit moins souvent, ce n'est pas grave. On aura plus de choses à faire et à se raconter quand on sera ensemble. Tu ne penses pas, Carol?

Il ne répondait toujours pas. Tout à coup, le vent s'éleva et la pluie se mit à tomber drue. Les éclairs se manifestaient de plus en plus près.

-Allons-nous en, Carol! C'est trop dangereux.

Il ne bougeait pas. Il s'était refermé. Même l'orage ne semblait plus l'atteindre. Malgré mes appels pressants à quitter ce triste lieu, il continuait à faire la sourde oreille. Finalement, je le laissai seul sous la pluie en espérant qu'il se décide une fois que je serais parti.

Je quittai subitement en courant à toutes jambes, laissant derrière moi non seulement un lieu, mais aussi et surtout un ami. J'avais vraiment l'impression que je laissais aussi derrière moi un passé



qui ne pouvait plus revivre, car l'appel de la vie, de mon destin était plus fort que tout. Francine en avait été certes l'élément déclencheur, pour le meilleur ou pour le pire.



Et maintenant...



Depuis la mort de Pépère Gascon, Blanche n'était plus la même. À l'exception du petit rayon de soleil que lui avaient apporté mes deux bustes en plâtre, on aurait dit que la mort s'était aussi installée chez elle.

Alors que tout le monde s'était remis rapidement des émotions causées par cet accident mortel, puisque la vie doit continuer de suivre son cours, Blanche ne respirait plus la joie de vivre qui la caractérisait auparavant.

Elle ne besognait presque plus dans le chalet. Elle, pour qui la propreté et l'ordre avaient toujours été sacrés, n'avait plus touché à son balai et à ses guenilles. Cette amante de la bonne bouffe-maison qui mijotait régulièrement des conserves de toutes sortes, des confitures, des marinades, du ketchup vert ou rouge, sans parler de son approvisionnement continu de bière d'épinette, elle ne

réussissait, sans enthousiasme, beaucoup plus par obligation pour ses hommes que par intérêt, qu'à préparer les trois repas quotidiens.

Elle passait maintenant la majeure partie de ses journées à se bercer, à regarder désespérément l'horizon et à réciter son chapelet. Elle semblait désemparée comme si elle avait perdu le sens même de sa vie. Elle était désorientée et cherchait vainement un nouveau sentier pour mieux vivre sa dernière étape sur cette chère planète.

L'oncle Raoul, qui avait très bien remarqué le changement radical d'attitude de sa mère, avait bien essayé de lui changer les idées. Il lui proposa de nombreuses promenades pour visiter l'un ou l'autre de ses enfants ou pour voir tout simplement du paysage. Rien n'y fit. Elle refusait tout changement d'air. Mon oncle sentit finalement qu'elle désirait être seule et qu'elle voulait vivre sa peine sans détours. Toutefois, cela lui permit de prendre conscience encore plus que sa mère avait davantage qu'une profonde amitié pour le cordonnier retraité, comme lui avait dit le curé.

Avant les derniers événements, comme tous les autres, il n'avait jamais vraiment porté attention à la vie affective de sa mère. Il avait déjà assez bien de préoccupations avec la sienne, sans prendre le

temps de s'interroger sur celle des autres et encore moins sur celle de sa mère à un âge où plus d'un croit que l'univers du cœur, c'est bon pour les plus jeunes. Il se souciait certes de sa santé physique et se préoccupait qu'elle ne manque jamais de rien sur les plans financier et matériel. Cependant, loin de lui l'idée que sa mère puisse aimer encore à son âge.

Dans sa tête, depuis la mort de son beau-père, quinze ans plus tôt, sa mère avait renoncé à toute autre vie sentimentale, même avec l'homme le plus intéressé qui soit. D'ailleurs, ce n'étaient pas les prétendants qui avaient manqué pendant toutes ces années! De plus, n'était-ce pas elle qui en avait convaincu tout son entourage, année après année, en repoussant toutes prétentions de quelque cavalier qui soit, qu'elle rencontrait par hasard ou qu'on essayait de lui présenter? Depuis longtemps, aux nombreuses perches qu'on lui tendait, elle s'en défendait bien et prétendait même, à qui voulait l'entendre, qu'elle avait enfin la paix après avoir eu à supporter des hommes pendant plus de quarante ans. Elle se disait libre pour toujours.

L'oncle Raoul, malgré sa très grande disponibilité auprès de sa mère, n'avait jamais donné de l'importance aux rencontres avec François Gascon, car, pour lui, ce n'étaient que deux petits vieux qui se

visitaient à l'occasion pour se désennuyer et se rappeler leur cher passé. Il ne s'était jamais imaginé d'autres choses.

Comment, d'ailleurs, l'aurait-il pu puisqu'il avait toujours perçu sa mère comme un être asexué d'une certaine façon. Il n'était pas une exception, mais il n'avait jamais pu concevoir sa mère envahie par la passion de l'amour, faisant l'amour ou même ayant déjà pu avoir un orgasme dans sa vie, et encore moins un amant. Une mère ne peut vivre ainsi, pensait-il. Surtout pas sa mère!

Le bouleversement sans précédent que la mort de Pépère Gascon avait suscité chez Blanche, lui a toutefois ouvert les yeux et il était persuadé que sa mère avait vécu probablement un grand amour avec cet homme, même si elle n'en avait jamais parlé, même si elle n'avait pas eu le temps de le concrétiser et même si elle s'était défendue de tout nouvel homme dans sa vie. Comme quoi on ignore le plus souvent ce que vivent les gens les plus près de nous ou qui nous sont les plus chers! C'est pourquoi, après ses tentatives infructueuses, pour lui redonner un peu de joie de vivre, car il avait peur pour sa santé, il persista dans sa décision de respecter son deuil et de la laisser revenir lentement à son petit train-train quotidien, sachant fort bien que sa

mère en avait vu bien d'autres et qu'elle était toujours passée au travers de moments beaucoup plus pénibles, à son avis.

Pour ma part, je suivis l'exemple de l'oncle Raoul et je cherchai plutôt à jouer, surtout chez Francine, et de profiter de mes derniers jours de vacances. Avec ma découverte de l'été et de ma jeune vie, j'oubliais les aspects moins stimulants de la vie et les problèmes des autres. Avec Francine, il faisait toujours beau. Elle donnait un nouveau sens à la vie. Elle m'ouvrait constamment des horizons inconnus.

Souvent, nous profitions aussi de nos derniers moments ensemble pour nous balader sur l'eau ou dans le petit bois, pour simplement goûter au plaisir de laisser couler la vie et de nous sentir presque seuls au monde. À l'occasion, quand nous nous retrouvions vraiment seuls, j'avais droit à un petit baiser de mon premier amour sur la joue, sur le front ou, délice suprême, sur la bouche.

C'était presque toujours elle qui prenait l'initiative de ces moments privilégiés. Je n'osais presque jamais faire les premiers pas, parce que j'étais certes très pris par mon éducation qui me freinait face aux audaces que j'aurais voulu libérer, mais aussi il y avait une peur incroyable de la perdre. Je ne m'aurais jamais pardonné d'avoir perdu

l'amitié d'une fille si extraordinaire pour un simple geste déplacé ou trop aventureux.

Francine savait me faire comprendre les limites à ne pas dépasser et m'enseignait ainsi l'importance du respect du corps de toute fille. J'étais un élève très docile. Cette façon de faire me permettait de rêver et de faire mille et un projets pour l'été suivant. Francine n'avait rien contre le fait que je rêve de nos futures vacances estivales, car cela ne coûte rien, me disait-elle. Mais elle se refusait d'en devenir complice. Elle était, sans aucun doute, plus consciente que moi, qu'à nos âges respectifs, un écart de deux années, c'était énorme, surtout que c'était elle la plus vieille et que c'est reconnu que les filles sont toujours plus matures que les garçons. En fait, elle n'était pas sans savoir qu'elle était presque une femme, alors que moi, je n'avais même pas encore commencé à me raser. Heureusement, je n'en étais pas du tout conscient et je pouvais me permettre encore de rêver!

Alors qu'il ne restait que trois jours de vacances au chalet avant que je revienne chez moi pour le début des classes au séminaire, Mémère se leva cette journée-là dans une forme qu'on ne lui connaissait plus depuis un certain temps. La veille, après le chapelet, elle était partie

prendre une longue marche toute seule et s'était couchée dès son retour. Rien ne laissait présager toutefois un changement à l'horizon.

Après le déjeuner, elle sortit son balai et son plumeau à épousseter. Elle demanda à l'oncle Raoul de passer au magasin général et à l'épicerie pour essayer de recueillir le plus de boîtes possible.

-Pourquoi?, demanda l'oncle Raoul. Vous n'avez pas assez de boîtes pour fermer le chalet?

-Veux-tu faire ce que je te demande pour le moment?, se contenta-t-elle de lui répondre.

Il n'osa pas la contrarier davantage et lui promit de lui ramener toutes les boîtes disponibles pour le dîner. Pendant tout l'avant-midi, Blanche remit de l'ordre dans le chalet, astiqua, frotta, balaya, épousseta, lava, sans arrêt. Je lui avais offert de lui donner un coup de main.

-Non merci, mon Louis! Un peu d'exercices me fera du bien et me changera les idées, me répondit-elle tout en douceur.

Ce nouveau changement radical chez Mémère, tout positif et encourageant qu'il pouvait être, suscitait néanmoins un certain

mystère tant chez moi que chez l'oncle Raoul. Qu'est-ce qui pouvait mijoter dans la tête de cette vieille si digne? Quels étaient ses projets? Ou était-ce seulement nous qui nous nous imaginions des choses, alors qu'elle s'était enfin remise du choc de cette mort récente? Nous n'en savions rien.



Nous ne devions pas tarder à voir plus clair dans cette fin de vacances très particulière. Au dîner, Blanche se contenta de nous servir et de réciter, comme d'habitude, le Benedicite au début du repas. L'oncle Raoul essayait de mettre un peu d'animation en parlant, comme à l'accoutumée, des nouvelles qu'il avait recueillies ici et là, au village, dans la matinée. Ce fut au moment du dessert, alors que Mémère et l'oncle Raoul buvaient leur café et que moi, je mangeais une compote de pommes, que Blanche prit enfin la parole.

-Merci, Raoul, pour les boîtes!, dit-elle pour débiter. Elles vont être très utiles. Je veux vous informer aussi que j'ai pris une décision

importante. Raoul, je veux que tu t'occupes, dès aujourd'hui, de vendre le chalet au meilleur prix qui soit.

-Voyons, maman! Cela n'a pas d'allure!, protesta immédiatement son fils avec la même stupéfaction qui se lisait sur mon visage. Vous n'y avez pas pensé!

-Raoul, lui dit-elle calmement, tu vas faire ce que je te dis. À mon âge, je sais sûrement ce qui est mieux à faire. Tu ne penses pas?

-Pourquoi?, insista l'oncle Raoul.

-J'y ai beaucoup pensé. Je me fais de moins en moins jeune. Ce sera bientôt à mon tour de mourir, qu'on le veuille ou non. Ce n'est pas nous autres qui décidons. Je trouve cela de plus en plus fatigant d'entretenir un chalet, en plus du logement.

-Mais on va vous trouver de l'aide!, répliqua l'oncle Raoul pour tenter d'arrêter une roue trop bien partie.

-Si je ne suis pas capable d'en venir à bout toute seule, je ne commencerai pas à mon âge à m'asseoir pour en voir travailler une autre à ma place. Ça, jamais!, lui dit-elle sur un ton ferme. J'ai trop de fierté pour cela. Tu devrais le savoir!

-Mais, maman, il doit bien y avoir d'autres solutions, rajouta-t-il à bout d'arguments, car il savait fort bien que lorsque sa mère avait pris une décision, plus rien ne pouvait lui faire changer d'idée.

-En plus, Louis commence son classique et il ne pourra pas veiller comme avant sur sa grand-mère. Cela va être normal qu'il commence tranquillement à travailler durant ses vacances d'été et même ses fins de semaine pour aider ses parents à payer ses études. Ils n'y arriveront pas tout seuls. Donc, c'est beaucoup plus sage de procéder ainsi. Toute bonne chose doit avoir une fin. Et pour moi, le temps des chalets est bel et bien révolu. C'est pourquoi, cet après-midi, tu iras voir le docteur Leroux qui s'était déjà montré intéressé par le chalet pour ses parents. Tu appelleras aussi Arthur pour savoir s'il ne connaît pas quelqu'un qui est à la recherche d'un chalet comme le nôtre. S'il y a un acheteur, tu te chargeras de tout. J'ai trop d'autres choses à faire et tu t'y connais mieux que moi quand il est question d'argent. Moi, puis toi, Louis, nous allons commencer à paqueter si on veut avoir fini avant de retourner en ville.

-Maman, vous êtes bien sûre de ce que vous faites?, insista l'oncle Raoul pour la dernière fois. Vous n'aimez pas mieux attendre encore un peu avant de prendre une décision finale?

-Très sûre, mon Raoul! Ah, oui! J'oubliais. C'est inutile que les autres perdent leur temps à essayer de me faire changer d'idée. Je compte sur toi pour leur faire comprendre.

-Comme vous voudrez..., répondit-il, résigné.

-Changement d'à propos, es-tu au courant s'ils ont réussi à vendre la maison de monsieur Gascon?

-Pas encore. Mais il y a un jeune couple du village qui semble intéressé.

-J'espère que le notaire Hamel ne vendra pas cela à n'importe qui, sentit le besoin de rajouter Blanche.

-C'est vrai. C'est une si belle maison, une si belle place. Ce serait une bonne chose si le jeune couple pouvait s'établir là. Le cycle de la vie pourrait reprendre.

-François avait le sens du beau, laissa-t-elle tomber, songeuse.



Ce n'est qu'un Au revoir...



-Je construis un hôtel sur Park Place.

Encore une fois, Francine avait pris une bonne avance dans notre partie de Monopoly. C'était assurément notre dernière partie des vacances puisque mon départ était prévu pour le

lendemain. Je n'étais pas particulièrement en grande forme. Cette dernière journée de vacances au chalet, dominée par la vente imminente du chalet, m'enlevait beaucoup de joie de vivre. Tous mes futurs projets, mes rêves pour l'été prochain avec Francine, n'avaient été finalement qu'un feu de paille. Sans le chalet, comment envisager d'autres étés si prometteurs? Je me sentais comme dans un cul-de-sac.

Francine ne semblait pas être au courant du drame que je vivais, car elle était aussi enthousiaste qu'à l'accoutumée. À ce jeu de société, elle allait gagner une fois de plus parce qu'elle était véritablement plus d'affaires que moi. Elle savait faire de bons achats de terrains, où

construire ses hôtels pour gruger mes profits. Elle avait certes de la chance, mais qui n'en a pas quand on réussit dans les affaires. Peu importe, cela n'avait aucune importance pour moi, car sa seule présence me faisait gagnant.

Depuis notre promenade sur l'eau qui nous avait menés jusqu'à la cabane du pêcheur, nous nous étions rencontrés presque tous les jours, le plus souvent chez elle, pour jouer, pour nous baigner, lire sa collection de Tintin et de Bob Morane, écouter ses nombreux disques d'Elvis ou de la Mère à Rolland avec Gilles Pellerin. Elle avait même essayé de me montrer à mieux danser le rock and roll. Ce ne fut pas un



grand succès. Sa mère assurait toujours une présence discrète. Quant à son père, ce n'était que les fins de semaine que je pouvais le rencontrer. Nous passions donc d'heureux moments ensemble tous les deux, des moments de détente et de bien-être intérieur.

Je la trouvais si intéressante, si débordante d'imagination, si audacieuse, si belle surtout. Je ne comprenais pas ce qu'elle pouvait trouver de positif chez moi, alors que je connaissais plusieurs gars autour du lac qui savaient si bien charmer les filles, les faire danser,

les embrasser et surtout qui étaient bien plus beaux que moi avec ma coupe de cheveux hors mode, mes oreilles un peu décollées et mon apparence plutôt banale. Je n'osais pas lui demander ce qui lui plaisait chez moi. Je me contentais de savoir qu'elle aimait être avec moi et vice-versa. Le reste n'avait plus tellement d'importance pour le moment, surtout que le temps se faisait de plus en plus rare.

-Il paraît que ta grand-mère a presque vendu son chalet?, me glissa-t-elle subtilement pendant que je pensais à ma stratégie pour contre-attaquer cette fille d'affaires avisée.

-Qui t'a dit cela?, lui demandai-je, tout surpris qu'elle soit si au courant. Les nouvelles courent vite!

Je ne lui en aurais peut-être pas parlé si elle n'avait pas abordé le sujet d'elle-même ou j'aurais attendu à la toute dernière minute. Même si je ne voulais pas vraiment me l'avouer, je sentais bien que cette vente signifiait la fin de quelque chose qui venait à peine de commencer. Sans chalet, il devenait presque impensable de pouvoir encore passer des vacances avec Francine.

Cette vente était vraiment dramatique pour moi. Elle scellait certes la fin de plusieurs été très précieux où j'avais vécu de très beaux

moments dans un cadre très enchanteur. Au moment où cela prenait une tournure encore plus dynamique et excitante, voilà que, sans avertissement, le destin



faisait basculer l'univers de plusieurs personnes. Pour quelle raison? Je l'ignorais totalement. Terminés mes étés à la campagne! Terminés mes futurs projets de vacances avec Francine où elle aurait pu continuer mon éducation des filles! Terminée l'enfance?

-Ce sont mes parents qui en ont parlé au souper, me répondit-elle avec beaucoup de compassion dans le regard.

-Eh, oui! C'est platte. Mais c'est comme cela. Ce n'est pas moi qui décide. Sois en assurée!

-Va-t-elle s'acheter un autre chalet?

-Je ne pense pas. Pas pour le moment, en tous les cas! Allez! Joue! Moi, j'ai joué trois et je me retrouve en prison.

La première question de Francine venait de me ramener à une triste réalité que je tentais d'éloigner désespérément. Cela m'enlevait le

petit peu d'intérêt que j'avais pour le jeu. Je sentais le temps me filer beaucoup trop rapidement entre les doigts. Je ne savais comment le retenir ou, encore mieux, l'arrêter pour ne pas vivre une réalité que je me refusais, pour que mes rêves ne s'envolent pas.

-Cela ne me tente plus de jouer!, finis-je par avouer. Tu as encore gagné.

-Disons que c'est nul, me dit-elle avec sa douceur habituelle pour calmer mon désarroi très apparent.

-Viens-tu? On va aller prendre une marche, lui proposai-je comme solution de rechange.

-Bonne idée!, me répondit-elle avec entrain.

Rendus au chemin, nous ne savions quelle direction prendre, mais spontanément, sans plus nous le dire, nous avons pris tous les deux la direction du petit bois. J'avais le goût de lui dire mille et une choses avant ce départ imminent. Je n'arrêtais pas de m'autocensurer, trouvant mes propos éventuels trop niaisés ou trop déplacés pour les circonstances. Francine se contentait de suivre mon allure de marche, ne voulant probablement pas gâcher ces derniers moments ensemble.

Quand nous avons pénétré dans le petit bois, elle me prit la main et continua sa marche auprès de moi. Ce geste m'allait droit au cœur, mais me figeait encore plus dans ce que j'aurais aimé lui dire. J'aurais aimé avoir l'audace de lui prendre la main le premier. Elle en avait décidé autrement. Heureusement...

-Je peux comprendre, Louis, commença-t-elle à me dire délicatement, ce que cela signifie pour toi la vente de ce chalet. Moi aussi, je n'aimerais pas cela que mes parents vendent le nôtre. Par contre, tu ne dois pas voir cela aussi tristement. Qui te dit que l'avenir n'est pas encore plus intéressant? Et que ce qui est tragique pour toi aujourd'hui ne t'amènera pas à vivre des aventures encore plus extraordinaires? Tu sais, il n'y a rien qui nous arrive dans la vie et qui n'a pas sa raison d'être. Sur le coup, on ne comprend presque jamais pourquoi tel événement survient alors que l'on ne l'a nullement prévu, ou pourquoi tel malheur nous tombe ainsi sur la tête un bon matin. C'est plus tard que l'on saisit davantage où le destin voulait nous amener.

-Le destin! Le destin! Tu parles comme Mémère! Comme si on n'était que des marionnettes! Il n'y a personne qui va gouverner ma vie! Je vais prendre tous les moyens pour vivre comme je veux!

-J'espère que personne ne va gouverner ta vie. Mais tu ne peux pas échapper au destin. C'est plus fort que toute volonté de vivre. Crois-moi. Sinon, explique-moi pourquoi Pépère Gascon est mort. Est-ce vraiment lui qui a décidé de finir ainsi son séjour sur Terre?

-Mais tu ne te rends pas compte que toi et moi, nous ne pourrons plus nous voir et passer d'autres vacances ensemble? Je ne vois pas ce qu'il y a de gai là-dedans!

-Prends-le positivement! Je sais que nous n'habitons pas la même ville, que nous serons plutôt éloignés l'un de l'autre, que tu ne seras plus ici l'été prochain, mais à ce que je sache, nous ne sommes pas morts!

-Il ne manquerait plus que ça!

-Louis, il n'y a rien qui nous empêche de continuer d'être toujours de grands amis. Qu'est-ce qui nous empêche de nous écrire régulièrement?, de nous visiter à l'occasion?, de nous téléphoner? On n'est plus au temps de nos ancêtres!

-Rien. C'est bien sûr.

-Alors, il n'y a rien de perdu, me dit-elle en arrêtant sa marche.

-Tu crois?, lui demandai-je en la regardant dans les yeux et en reprenant espoir.

-Si on veut... Si notre destin le veut...

-C'est vrai. Il est toujours là ce casseux de party! Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser?

-Laisse-le faire! Fais-lui confiance! Pense à vivre! Continue de rêver comme avant, malgré tout! Cela te va si bien!

-Et je pourrais t'amener au Parc Belmont?, danser dans les salles en ville?, aller voir deux films au cinéma?, t'accompagner dans des partys?, n'arrêtai-je pas de lui proposer avec un enthousiasme débordant.

-Pourquoi pas! Je ne demande pas mieux, me dit-elle avec son sourire si magique.

Je la serrai spontanément dans mes bras et la remerciai de me redonner espoir. Décidément, sans elle, je ne saurais plus comment le soleil pourrait encore luire pour moi.

-Ça mérite un petit bec?

Je n'attendis pas qu'elle me fasse un dessin.

-Attention! J'ai dit un petit bec, me glissa-t-elle rapidement devant mon trop grand emportement.

-Je m'excuse.

-Tu vois que rien n'est perdu et que nous avons encore plein de bonnes et belles choses à vivre ensemble tous les deux, me dit-elle en prenant un peu ses distances face à mes élans trop spontanés. Qu'est-ce que tu dirais de retourner au chalet et que tu m'amènes profiter de notre beau lac? Tu rames si bien!

J'acquiesçai évidemment à sa proposition, même si j'avais le profond sentiment que c'étaient sûrement les derniers moments seul à seul, loin des regards, que nous venions de vivre. Sur le chemin du retour,



nous avons marché tout le long, main dans la main, se foutant éperdument que quiconque puisse nous voir et nous agacer.

En embarquant dans la chaloupe, elle eut ce rayon de soleil pour moi.

-Tu sais, Louis, tu es le plus beau rameur

que j'ai connu!



Le rideau tombe...



Tout était prêt. Les boîtes étaient entassées le long du mur dans le salon. Le chalet avait un avant-goût d'abandon. Blanche s'était levée plus tôt pour emballer les effets de dernière minute. C'était notre dernier déjeuner. La veille, nous avons appris qu'un collaborateur de l'oncle Arthur achèterait assurément le chalet. Même si, habituellement, peu de mots étaient échangés durant les premières heures du lever, en cette journée de départ, maintenant définitif, le silence pesait encore plus lourd dans ce décor de boîtes et de valises.

-Tu vas m'aider à mettre les boîtes dans le camion?, me demanda l'oncle Raoul en terminant de manger.

-Pas de problèmes, mon oncle!

Comme après chaque déjeuner, une activité intense régnait dans notre demeure estivale. Cependant, cette fois-ci, on besognait tout à fait différemment. Une à une, nous avons transporté les boîtes que Blanche avait identifiées comme prioritaires, pendant qu'elle ramassait la vaisselle et les restes de nourriture.

-Raoul, ne tasse pas trop les boîtes dans le camion!, lui dit Blanche. Ce qui ne peut pas entrer, on viendra les chercher une autre fois.

Habituellement, Blanche fermait le chalet pour l'hiver à l'Action de grâces. Après la Fête du Travail, alors que j'étais retourné chez moi, en ville, à cause des classes qui reprenaient, elle ne venait que les fins de semaine avec l'oncle Raoul pour profiter de la splendeur de l'automne, comme elle disait. Cette fois-ci, ce n'était plus la même chose. Blanche avait décidé de passer directement à l'hiver. La splendeur de l'automne ne la retenait plus, ne faisait plus vibrer son cœur qui avait vieilli beaucoup depuis quelques semaines.

-Le camion est prêt?, demanda Blanche.

-On peut partir quand vous voudrez, lui répondit l'oncle Raoul.

À travers les boîtes de Mémère, j'avais placé ma valise, mon sac de couchage que je n'avais même pas pensé à utiliser, et la précieuse

boîte qui contenait le violon que Pépère Gascon m'avait donné sur son testament. Moi aussi, j'étais prêt pour le retour à la triste réalité qui, cette fois-ci, était le début d'un long et pénible cours classique de huit ans. J'avais fortement envie d'aller dire un dernier bonjour à Francine et à sa mère. J'hésitai, puis j'y renonçai, ne voulant pas retarder indûment Mémère dans sa hâte de quitter ce lieu.

Avec l'oncle Raoul, je fis une dernière fois le tour du chalet et du terrain. Il vérifia si tout était sous contrôle, si tout était bien fermé, si rien de spécial ne traînait. Tous les volets étaient clos. La chaloupe avec ses rames et les deux grosses chaises de jardin étaient déjà allées hiverner sous la galerie de la véranda. Le petit jardin de Mémère avait été fraîchement labouré et recouvert d'une bonne couche de fumier de poules. Pendant ce temps, Blanche ramassa ses effets personnels et se fit une dernière toilette avant de prendre la route.

-Je suis prête.

Elle était près du camion et nous attendait. Autour de son cou, elle portait le foulard de soie que Pépère Gascon avait gagné à la tombola. Dans une main, elle tenait sa sacoche et dans l'autre, le petit pot de

têtes de violon marinées qu'elle n'avait pas eu la chance d'ouvrir pendant cet été très particulier.

L'oncle Raoul barra la porte du chalet et nous avons pris place tous les trois sur la banquette du camion, à nos places habituelles. Le camion démarra lourdement. Sur le chemin, nous avons vu aussitôt Francine qui semblait nous attendre en bordure de la route. Alors que l'oncle Raoul continuait à faire route, elle lui fit signe d'arrêter.

-Excusez-moi! Bonjour, madame Lajeunesse! Bonjour, monsieur Raoul! Salut, Louis! J'avais oublié de remettre ce petit message à Louis.

Elle me tendit un petit papier de tablette par la fenêtre du côté de l'oncle Raoul. Tout en l'écoutant, j'y jetai un coup d'œil. C'était son adresse. Et moi qui avais oublié de lui remettre la mienne. J'y verrais dès ma première lettre.

-Je te souhaite bonne chance dans tes études, Louis, et j'espère que nous pourrons nous revoir bientôt. Bonne chance aussi, madame Lajeunesse! Venez nous voir. Voilà... Bonjour, monsieur!

-Merci, Francine!, furent les seuls mots que je trouvai à lui dire comme Au revoir.

Elle s'éloigna du camion et l'oncle Raoul redémarra lentement. Je la saluai à travers la vitre arrière du camion. Je me serais cru comme dans la fin d'un film. Quand je repris correctement ma place, Mémère et l'oncle Raoul s'échangèrent un large sourire en me voyant aussi tendrement ému, serrant précieusement ce billet dans mes mains pour le reste du voyage.

Je reprenais à peine contact avec la route que je vis Carol en retrait qui nous regardait passer. Je le saluai de la main. Il me répondit en me saluant à son tour et en souriant. Puis, ce fut le passage obligé devant l'ancienne demeure de Pépère Gascon. Mémère ne put s'empêcher d'y jeter un dernier regard avant de revenir à nouveau vers le chemin du retour.

En prenant la route principale, une page de nos vies était définitivement tournée, à jamais.



Tu rêves...



-Tu ne manges pas tes têtes de violon,
Louis?

-Si! Si!...

-Tu étais parti loin.

-Excuse-moi, Francine! J'étais rendu à
l'été 59. Tu te souviens? C'est sans doute
le fait de nous retrouver ici, au
restaurant, pour un bon repas, après tant

d'années loin l'un de l'autre, qui m'a rappelé tous ces souvenirs.

-Qu'est devenue ta grand-mère?

-Ma mémère, comme je l'appelais, est décédée l'année suivante. Elle
n'était plus la même depuis le décès de Pépère Gascon. À sa mort, on
a découvert une correspondance importante entre eux et c'est là qu'on
a vraiment compris à quel point ils s'aimaient et pourquoi la mort de
celui-ci avait tellement affecté notre Mémère. Elle n'a pas survécu à ce

dernier choc émotif dans sa vie. Elle a sûrement préféré aller le rejoindre.

-Et toi, tu es devenu comptable. En plus, tu décides maintenant de divorcer.

-Ce n'est pas pour être à la mode, crois-moi. Il n'y a pas d'autre solution. Lucie et moi, nous n'allons plus dans la même direction depuis plusieurs années. C'est pourquoi j'ai décidé de faire appel à tes services depuis que j'ai appris que tu étais devenue une avocate très réputée.

-Ne me joue pas du violon, mon cher Louis! Mets en pas trop quand même!

-Tu es devenue modeste avec le temps? Mais raconte-moi donc ce que tu as fait pendant tout ce temps!

-Pas aujourd'hui. Ce serait trop long. Je te raconterai cela une autre fois, quand on aura réglé ton divorce, si tu en as le goût.

-Car j'attends toujours une réponse à ma première lettre...

-Je sais. C'est pour cela que je te dis que c'est une longue histoire que je n'ai pas le goût de déballer pour ces retrouvailles.

-D'accord, Maître Leclerc!

...

-Désirez-vous autre chose, madame, monsieur?

-Toi, Francine, as-tu encore de la place après cet excellent repas d'affaires?

-Pas vraiment. Ce sera tout pour moi, mademoiselle. Ou plutôt un thé, s'il vous plaît...

-Moi de même. Merci!

-Si tu veux bien, on ne discutera pas, Louis, ce soir, de tes procédures de divorce. Tu viendras plutôt me voir demain au bureau. J'aimerais également que tu me racontes un de ces jours ce que tu as réussi à apprendre sur les femmes depuis trente ans.

-Cré, Francine! Tu contrôles toujours notre agenda. Tu n'as pas changé!

-Je n'ai pas changé. Je me suis améliorée!

Alors que nous prenions notre thé, avant de mettre fin à ces premières retrouvailles, la chanson d'Elvis, « Love Me Tender » ,

qui avait envahi le restaurant, nous imposa un silence réciproque. Était-ce un hasard ou un message du destin? Francine se contenta de m'adresser son plus beau clin d'œil complice.



© Tous droits réservés

Pierre Lauzon et Les éditions Pommamour, 2011

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec, 2011

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada, 2011

ISBN 978-2-9804256-8-4 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-9-1 (Version cédérom)

ISBN 978-2-924023-00-6 (Version imprimée)

Table des matières

Un vent de liberté...	6
Que la route est belle, belle...	21
Les dernières nouvelles...	32
Déjà de la visite...	47
Carol, me v'la...	64
Sur un air de violon...	79
Quand le cœur parle...	92
En passant...	108
Paow ! Paow ! Tu es mort...	122
Le pouvoir de l'argent...	138
C'est la fête...	154
Tu me fais tourner la tête...	171
Une porte ouverte...	190
N'aie pas peur...	208
Coucou ! C'est nous...	223
Au fil de l'eau...	239
L'autre côté de la médaille...	254
Le grand jour...	268
Œil pour œil, cœur pour cœur...	285
Une douce vengeance...	303
Maudit destin...	321
Souvenirs...	337
L'heure des explications...	349
Et maintenant...	361
Ce n'est qu'un Au revoir...	372
Le rideau tombe...	382
Tu rêves...	387

L'auteur

Pierre Lauzon est né à Montréal dans le salon de sa grand-mère maternelle. Enseignant de carrière, il a œuvré au préscolaire et au primaire dans les Basses-Laurentides. Il fut à l'origine de l'école alternative Le Sentier, dont il en a été le responsable pendant les cinq premières années. Il a aussi été très actif syndicalement à différents niveaux.



Parallèlement à cette carrière, il écrit beaucoup, non seulement des livres, mais aussi de nombreux textes dans des journaux locaux ou ailleurs. En 1977, il publie aux Éditions Quinze « Pour une éducation de qualité ». En 1994, c'est « Vérité, quelle vérité ? ou Hors de l'école, point de salut ? » qu'il publie aux Éditions Pommamour. En 1997, il se commet sous le pseudonyme de Johnny Marre pour des chialages ou réflexions de fin de siècle, « Coudonc ! ». En 2010, il publie son premier roman, « Salut, p'pa ! ». En 2011, il livre son testament pédagogique avec « Une école pour le Petit prince ». Ces trois dernières publications sont toujours aux Éditions Pommamour.

Actuellement, il continue de se consacrer à ses passions, l'écriture et l'édition, en travaillant sur de nouveaux textes et en faisant revivre son Johnny Marre sur le journal virtuel des Laurentides, la Quinze Nord.com. Il est enfin critique de spectacles dans les Laurentides pour ce journal.

Le livrel

Été 1959. Un été comme les autres. Du moins, en apparence. C'est ainsi pourtant qu'il s'annonçait. Dans la vie de Blanche et de Louis, ainsi que du Québec lui-même, tout sera différent à la fin de cet été

charnière dans leur existence. Pour Blanche et Louis, ce sera le théâtre d'un dernier et d'un premier amour. Pour le Québec, le temps sera venu pour le désormais.

À travers le récit de cet été particulier pour tous, l'auteur nous rappelle ce temps qui nous semble déjà si loin, qui marque la fin d'une époque, qui est source de tous les espoirs pour tous ou, enfin, pour presque tous. Si pour certains, le rideau se doit de tomber, pour d'autres, le chant des lendemains remplis de promesses est de plus en plus doux à leurs oreilles.

Chronique d'un été. Chronique de débuts et de fins. Chronique d'un Québec d'hier et du germe d'une tranquille révolution.

Avant de fermer ce livrel

Si, suite à la lecture de ce livrel, vous avez des commentaires ou réflexions à transmettre à l'auteur, n'hésitez pas à lui écrire au pommamour@yahoo.ca. Il se fera un très grand plaisir de vous lire à son tour.